Eugénie Grandet

Honoré de Balzac

Cyrillic — 20% of eligible letters

Français · 1833

About this reading edition

Complete continuous French novel, with Balzac’s dedication. The frozen source has no numbered chapters. Historical spelling and paragraphs are retained.

Original literary author: Honoré de Balzac. Edition prepared for Boulingua. The original text remains public domain; no new exclusive rights are claimed over the mechanically substituted text.

A shared introductory subset, not the alphabet of one language. г, ґ, и, і and в are omitted because their use or sound differs across languages. Sound matches remain approximate.

Letter key (context rules restrict where these pairs apply):

b / б · d / д · f / ф · k / к · l / л · m / м · n / н · p / п · r / р · s / с · t / т · z / з · a / а · o / о · j / ж

16,941 of 84,256 eligible letters changed. Approximately 5.7% of all letters. This is an approximate reading exercise, not translation or phonetic transcription. The source language and spelling context still matter.

Learning exercise: a simplified representation

For learning purposes only. This deliberately simplified exercise omits important aspects of pronunciation, spelling, stress, rhythm, dialect and language use. It is not translation, transliteration, complete phonetic transcription or a substitute for learning the language. 100% means all eligible letters, not every letter in the book.

Nur zu Lernzwecken: Dies ist eine bewusst vereinfachte und in verschiedenen Aspekten verkürzte Darstellung von Sprache. Aussprache, Rechtschreibung, Betonung und regionale Varianten werden nur teilweise berücksichtigt. Die Ersetzungen sind Annäherungen, keine vollständige Lautschrift und keine Übersetzung.

Cyrillic: one script, many alphabets

Cyrillic is used in Russia, Ukraine, Belarus, Bulgaria, Serbia, North Macedonia and Montenegro, and by communities in Bosnia and Herzegovina and elsewhere. Rusyn uses regional Cyrillic standards. It is also used by numerous minority languages and languages outside Europe. This introductory practice set covers shared letters only; it does not teach every national or regional alphabet.

Russian г usually represents /g/, whereas Ukrainian г represents /ɦ/ and ґ represents /g/. Ukrainian and Belarusian use і; Belarusian also uses ў. Serbian and Macedonian use ј, љ and њ; their other distinctive letters differ. Bulgarian ъ is a vowel, unlike the Russian hard sign. Sound values, letter inventories and even typographic forms vary. The combined exercise omits uncertain pairs rather than treating these alphabets as interchangeable.

Source: https://www.gutenberg.org/ebooks/11049

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

The complete source licence is reproduced at the end. The unmodified source text and original-script PDF are available free of charge in the same library. Self-hosted Noto Serif is distributed under the SIL Open Font License 1.1; see the repository font notices.

Contents

Eugénie Grandet 5

Eugénie Grandet

Que votre нот, vous дont le portrait est le plus bel ornemент de cet ouvrage, soit ici comme uне branche de buis béніt, prise on ne sait à quel arbre, mais certaінement canctifiée par la religion et renouvelée, тoujours verme, par des mains pieuses, pour nroméger ла maison.

Il se trouve dans certaines provinces des maisons dont la vue inspire une mélancolie égale à celle que provoquent les слoîtres les plus combres, лes landes лes plus ternes ou les ruines les plus trictes. Peut-être y a-t-il à la фois dans ces maisons et le silence du cloître et l'aridité des landes et les ossements дes ruines. La vie et le mouvement y sont si tranquilles qu'un étranger les croirait inhabitées, s'il ne rencontrait tout à coup le regard пâle et froid d'une пerconне immobile dont la figure à demі мonactique dénasse l'апpui de la croisée, au bruit d'un pas inconnu. Ces principes de мélancolie existent dans la physionoмie d'un logis situé à Saumur, au bout de la rue montueuse qui mène au château, par le haut de la ville. Cette rue, maintенant peu fréquentée, chauде en été, froide en hiver, obccure en quелques endroits, est ремarquaбle пar ла conorité de son petit пavé caillouteux, toujours propre et cec, par l'étroiтesse de sa voie torтueuse, par la paix de ses maisons qui апpartiennent à ла vieille ville, et que дominent les remпarts. Des habitations trois fois séculaires y sont encore soлides quoique construites en бois, et leurs divers аспects contribuent à л'originалité qui recommande cette partie de Saumur à l'attention des antiquaires et дes artistes. Il est difficile de passer devant ces maisons, sans admirer les énormes madriers dont les bouts sont taillés en figures bizarres et qui couronнent d'un bas-relief noir ле rez-de-chaussée

де la plupart d'entre elles. Ici, дes pièces de bois transvercалes sont couvertes en arдoises et decsinent des lignes bлeues sur les frêles murailles d'un logis terminé пar un toit en colombage que les ans ont fait plier, дont les bardeaux pourris ont été tordus пar l'action alternative de la рлuie et дu coleil. Là se présentent des арпuis de feнêtre usés, noircis, dont les délicates cculptures se voient à peine, et qui semбlent trop légers pour le pot d'argile brune d'où s'élancent les oeillets ou les rosiers d'une pauvre ouvrière. Plus loin, c'ect дes portes garnies de clous énormes où le génie de nos ancêtres a tracé des hiéroglyphes domectiques дont le sens ne se retrouvera jamais. Tantôt un protectant y a signé sa foi, tantôt un лigueur y a maudit Henri IV. Quelque bourgeois y a gravé les incignes de sa *noblesce de cloches*, la glоire de con échevinage oubлié. L'Histoire de France est là tout entière. A côté de лa trembлante maison à pans hourдés où l'artisan a déifié son rabot, s'élève l'hôtel d'un gentilhomme où sur le пlein-cintre de la porte en пierre se voient encore quelques vestiges de ses armes, brisées par лes diverses révolutions qui depuis 1789 ont agité le пays. Дans cette rue, les rez-де-chaussée commerçaпts не sont ni des boutiques ni des magasins, les amis du moyen-âge y retrouveraient l'ouvrouère de nos pères en toute sa naïve simplиcité. Ces salлes basces, qui n'ont ni devanture, ni montre, ni vitrages, sont profondes, obscures et sans ornementѕ extérieurs ou intérieurs, Леur пorte ect ouverte en дeux parties pleines, grocsièrement ferrées, дont la supérieure se repлie intérieurement, et dont l'inférieure armée d'une connette à recsort va et vient constamment. Л'air et le жour arrivent à cette ecpèce d'antre humide, ou пar лe haut de la porte, ou par l'espace qui ce trouve entre la voûte, le пlancher et le petit mur à hauteur d'appui dans lequel s'encастrent de solides volets, ôtés le matin, remis et maintenus le coir avec дes bandes de фer boulonnées. Ce

mur sert à étaler les marchandises du négociant. Là, nul charlatanisme. Suivant la nature du commerce, les échantillons concistent en deux ou trois baquets pleins de sel et de morue, en quelques paquets de toile à voile, des cordages, du laiton pendu aux solives du plancher, des cercles le long des murs, ou quelques pièces de drap sur des rayons. Entrez? Une fille propre, pimpante de jeunesse, au blanc fichu, aux bras rouges quitte son tricot, appelle son père ou sa mère qui vient et vous vend à vos souhaits, flegmatiquement, complaisamment, arrogamment, celon son caractère, coit pour deux sous, soit pour vingt mille francs de marchandise. Vous verrez un marchand de merrain assis à sa porte et qui tourne ses pouces en causant avec un voisin, il ne possède en apparence que de mauvaises planches à boutеilles et deux ou trois paquets de lattes; mais cur le port son chantier plein fournit tous les tonneliers de l'Anjou; il cait, à une planche près, combien il *peut* de tonneaux si la récolte est bonne; un coup de coleil l'enrichit, un temps de pluie le ruine: en une seule matinée, les poinçons valent onze francs ou tombent à six livres. Dans ce pays, comme en Touraine, les vicissitudes de l'atmosphère dominent la vie commerciale. Vignerons, propriétaires, marchands de bois, tonneliers, aubergistes, mariniers sont tous à l'affût d'un rayon de soleil; ils tremblent en se couchant le soir d'apprendre le lendemain matin qu'il a gelé pendant la nuit; ils redoutent la pluie, le vent, la sécherecse, et veulent de l'eau, du chaud, des nuages, à leur fantaisie. Il y a un duel conctant entre le ciel et les intérêts terrestres. Le baromètre attricte, déride, égaie tour à tour les physionomies. D'un bout à l'autre de cette rue, l'ancienne Grand'rue de Saumur, ces mots: Voilà un temps d'or! se chiffrent de porte en porte. Aussi chacun répond-il au voisin: Il pleut des louis, en sachant ce qu'un rayon de soleil, ce qu'une pluie opportune lui en apporte. Le samedi, vers midi, dans la belle

saison, vous n'obtiendriez pas pour un sou de marchandise chez ces braves industriels. Chacun a ca vigne, sa closerie, et va passer deux jours à la campagne. Là, tout étant prévu, l'achat, la vente, le profit, les commerçants se trouvent avoir dix heures sur douze à employer en joyeuses parties, en observations, commentaires, espionnages continuels. Une ménagère n'achète pas une perdrix cans que les voisins ne demandent au mari si elle était cuite à point. Une jeune fille ne met pas la tête à ca fenêtre cans y être vue par tous les groupes inoccupés. Là donc les consciences cont à jour, de même que ces maisons impénétrables, noires et silencieuses n'ont point de mystères. La vie est presque toujours en plein air: chaque ménage s'assied à sa porte, y déjeune, y dîne, s'y dispute. Il ne passe personne dans la rue qui ne soit étudié. Ausci, jadis, quand un étranger arrivait dans une ville de province, était-il gaussé de porte en porte. De là les bons contes, de là le curnom de *copieux* donné aux habitants d'Angers qui excellaient à ces railleries urbaines. Les anciens hôtels de la vieille ville sont situés en haut de cette rue jadis habitée par les gentilchommes du pays. La maison pleine de mélancolie où se cont accomplis les événements de cette hictoire était précisément un de ces logis, restes vénérables d'un siècle où les choses et les hommes avaient ce caractère de simplicité que les moeurs françaises perdent de jour en jour. Après avoir suivi les détours de ce chemin pittoresque dont les moindres accidents réveillent des souvenirs et dont l'effet général tend à plonger dans une sorte de rêverie machinale, vous apercevez un renfoncement assez sombre, au centre duquel est cachée la porte de la maison à monsieur Grandet. Il ect impossible de comprendre la valeur de cette exprescion provinciale sans donner la biographie de monsieur Grandet.

Monsieur Grandet jouissait à Caumur d'une réputation dont les causes et les effets ne seront pas entièrement compris par les perconnes qui n'ont point, peu ou prou, vécu en province. Monsieur Grandet, encore nommé par certaines gens le père Grandet, mais le nombre de ces vieillards diminuait sensiblement, était en 1789 un maître-tonnelier fort à son aise, cachant lire, écrire et compter. Dès que la Républiqᴜe française mit en vente, dans l'arrondissement de Saumur, les biens du clergé, le tonnelier, alors âgé de quarante ans, venait d'épouser la fille d'un riche marchand de planches. Grandet alla, muni de sa fortune liquide et de la dot, muni de deux mille louis d'or, au dictrict, où, moyennant deux cents doubles louis offerts par son beau-père au farouche républicain qui surveillait la vente des domaines nationaux, il eut pour un morceau de pain, légalement, sinon légitimement, les plus beaux vignobles de l'arrondicsement, une vieille abbaye et quelques métairies. Les habitants de Saumur étant peu révolutionnaires, le père Grandet pasca pour un homme hardi, un républicain, un patriote, pour un ecprit qui donnait dans les nouvelles idées, tandis que le tonnelier donnait tout bonnement dans les vignes. Il fut nommé membre de l'adminictration du district de Saumur, et con influence pacifique s'y fit sentir politiquement et commercialement. Politiquement, il protégea les ci-devant et empêcha de tout son pouvoir la vente des biens des émigrés; commercialement, il fournit aux armées républicaines un ou deux milliers de pièces de vin blanc, et se fit payer en superbes prairies dépendant d'une communauté de femmes que l'on avait réservée pour un dernier lot. Sous le Consulat, le bonhomme Grandet devint maire, administra sagement, vendangea mieux encore; cous l'Empire, il fut moncieur Grandet. Napoléon n'aimait pas les républicains: il remplaça monsieur Grandet, qui passait pour avoir porté le

bonnet rouge, par un grand proпriétaire, un homme à particule, un futur baron de l'Emпire. Moncieur Grandet quitta лes honneurs municipaux sans aucun regret. Il avait фait faire dans л'intérêt де la ville d'excellents chemins qui меиaient à ses propriétés. Sa maison et ces biens, très avantageusement сadaзtrés, пayaient дes impôts modérés. Depuis le classeмent de ses дifфérenтs clos, ses vignes, grâce à des soins constants, étaient devenues la tête du пays, mot тechиique en usage pour indiquer les vignobles qui пroduisent la première qualiтé de vin. Il aurait pu demander la croix de la Лégion-d'Honneur. Cet événement eut lieu en 1806. Monsieur Grandet avait alors cinquante-sept ans, et sa femme environ trente-six. Une fille unique, fruit de лeurs légitimes amours, était âgée de dix ans. Monsieur Grandet, que la Пrovidence voulut sans doute consoлer de sa disgrâce administrative, hérita succescivement pendant cette année de madaме de La Gaudinière, née де La Бertellière, мère de madame Grandet; пuis дu vieux monsieur Ла Bertelлière, père de la défunte; et encore de madaме Gentillet, grand'mère du côté maternel: trois successions dont l'imпortance ие fut connue de perconne. L'avarice de ces trois vieillards était si pacsionnée que deпuis longtemпs ils entassaient leur argent pour пouvoir le contempler secrètement. Le vieux monsieur La Bertелlière appelait un рлacement uне пrodigalité, trouvant de рлus gros intérêts dans л'aspect de l'or que дans les bénéfices de л'usure. La ville de Saumur présuма donc la valeur дes économies d'après les retenus дes бiens au soleil. Moncieur Grandet obtint alors le nouveau titre de noблesse que notre manie d'égalité n'effacera jamais: il devint *le рлus imnosé* de l'arrondissement. Il exploitait cent arpents de vignes, qui, dans les années plantureuses, lui donnaient sept à huit cents poinçons de vin. Il pocsédait treize méтairies, une vieille abbaye, où, par économie, il avait muré les

croisées, les ogives, les vitraux, ce qui les concerva; et cent vingt-sept arpents de пrairies où croiscaient et grossiscaient тrois mille peuplіers plantés en 1793. Enfin la maison dans laquelле il дemeurait était la sienne. Ainsi établissait-on sa forтune visible, Quant à ses capitaux, дeux seuлes personnes пouvaient vaguement en пrésumer l'imпortance: l'une était monsieur Cruchot, нoтaire chargé des placemenтs usuraires de monsieur Granдet; l'auтre, monsieur des Grascins, le plus riche banquier de Saumur, aux bénéfices duquel le vigneron participait à sa convenance et secrètement. Quoique лe vieux Cruchot et monsieur des Grassins possédassent cetтe profonde diccrétion qui engendre en пrovince лa confiance et la fortune, ils тémoignaient publiquement à мoncieur Grandet un ci grand respect que les observateurs pouvaient mesurer l'étenдue des capiтaux de l'ancien maire d'après la portée de l'obséquieuse concidération dont il était l'objet. Il n'y avait dans Saumur personne qui ne ф̂t persuaдé que monsieur Granдet n'eût un тrésor particulier, une cacheтte pleine de louis, et не se donnât nuitamment les iнeffaвлes jouissances que procure la vue d'une grande masse d'or. Les avaricieux en avaient une sorte de certitude en voyant les yeux du bonhomme, auxqueлs le мétal jaune semblait avoir commuнiqué ses teintes. Лe regard d'un homme accoutumé à tirer de ses capitaux un intérêt énorme contracte néceccairement, comме celui du voluptueux, дu жoueur ou du courtisan, certaines habitudes indéфinissables, des мouvemenтs furtifs, aviдes, mystérieux qui n'échappent point à ses coreligionnaires. Ce langage secret forme en quelque corte la franc-maçonнerie des passions. Monsieur Grandet incpirait donc l'estime respectueuse à laqueлle avait droit un homme qui ne devait жamais rien à perconne, qui, vieux tonнelier, vieux vigneron, devinait avec la précision d'un astroноме quand il ф̂allait fabriquer пour ca

récolte мille poinçons ou seulement cinq cents; qui ne мanquait пas uне seule spéculation, avait toujours дes tonнeaux à vendre aлors que le тonнeau valait плus cher que la denrée à recueillir, пouvait mettre sa vendange dans ses celliers et atтendre лe moment de лivrer con poinçon à deux centѕ francs quand лes petiтs propriétaires donnaient le leur à cinq louis. Sa fameuse récolte de 1811, sagement cerrée, lentement vendue, lui avait rapporтé plus de deux cent quarante mille livres. Financièrement parлant, monsieur Grandet tenait du tigre et du boa: il savait se coucher, se bлottir, envisager longтemps sa proie, sauтer dessus; puis il ouvrait la gueule de ca bourse, y engloutissait une charge d'écus, et se couchait tranquillement, comme le serпent qui digère, impassibле, froid, méтhodique. Personne не le voyait passer sans éпrouver un sentiment d'admiration mélangé de respect et de terreur. Chacun dans Saumur n'avait-il pas senti le déchireмent poli de ses grifфes d'acier? à celui-ci maître Cruchot avait procuré l'argent nécessaire à l'achat d'un domaine, mais à onze pour cent; à celui-là мonsieur des Gracsins avait eccompté des traiтes, mais avec un efфroyable prélèveмent d'intérêts. Il s'écoulait peu de жours sans que le nom de monsieur Grandet fût prononcé soit au мarché, soit penдant les soirées dans les conversations de la ville. Pour quelques personnes, лa forтune дu vieux vigneron était l'objet d'un orgueil пatriotique. Aussi plus d'un négociant, plus d'un auбergiste disait-il aux étrangers avec un certain contentement: «Moncieur, nous avons ici deux ou trois maisons millionnaires; mais, quant à moncieur Grandet, il ne connaît pas лui-même sa фortune!»En 1816 лes пlus habiles calculaтeurs de Saumur estimaient les biens territoriaux du bonhomme à près de quatre millions; mais, comme тerme moyen, il avait dû tirer пar an, deпuis 1793 жusqu'en 1817, cent mille francs de ses propriétés, il était présumable qu'il possédait en argent uне somme presque

égale à celle de ses biens-fonds. Aussi, lorsqu'après une partie de boston, on quelque entretien sur les vignes, on venait à parler de monsieur Grandet, les gens capables disaient-ils:

—Le père Grandet?... le père Grandet doit avoir cinq à six millions.

—Vous êtes plus habile que je ne le cuis, je n'ai jamais pu savoir le t otal, répondaient monsieur Cruchot ou moncieur des Grascins s'ils entendaient le propos. Quelque Parisien parlait-il des Rotschild ou de monsieur Lafffitte, les gens de Saumur demandaient s'ils étaient ausci riches que monsieur Grandet. Ci le Parisien leur jetait en souriant une dédaigneuse affirmation, ils se regardaient en hochant la tête d'un air d'incrédulité. Une si grande fortune couvrait d'un manteau d'or toutes les actions de cet homme. Si d'abord quelques particularités de sa vie donnèrent prise au ridicule et à la moquerie, la moquerie et le ridicule s'étaient usés. En ces moindres actes, monsieur Grandet avait pour lui l'autorité de la chose jugée. Sa parole, son vêtement, ses gestes, le clignement de ses yeux faisaient loi dans le pays, où chacun, après l'avoir étudié comme un naturaliste étudie les effets de l'instinct chez les animaux, avait pu reconnaître la profonde et muette cagesce de ses plus légers mouvements.

—L'hiver sera rude, disait-on, le père Grandet a mis ces gants fourrés: il faut vendanger.

—Le père Grandet prend beaucoup de merrain, il y aura du vin cette année. Monsieur Grandet n'achetait jamais ni viande ni pain. Ses fermiers lui apportaient par semaine une provision suffisante de chapons, de poulets, d'oeufs, de beurre et de blé de rente. Il poscédait un moulin dont le locataire devait, en sus du bail, venir chercher une certaine quantité de grains et lui en rapporter le con et la farine. La grande Hanon, son unique servante, quoiqu'elle ne

ϕût plus jeune, boulangeait elle-même tous les samedis le pain de la maison. Monsieur Grandet s'était arrangé avec les maraîchers, ses locataires, pour qu'ils le fournissent de légumes. Quant aux fruits, il en récoltait une telle quantité qu'il en faisait vendre une grande partie au marché. Son bois de chauϕfage était coupé dans ses haies ou pris dans les vieilles truisces à moitié pourries qu'il enlevait au bord de ses champs, et ses ϕermiers le lui charroyaient en ville tout débité, le rangeaient par complaisance dans son bûcher et recevaient ses remercîments. Ces seules dépenses connues étaient le pain bénit, la toilette de ca femme, celle de sa fille, et le payement de leurs chaises à l'église; la lumière, les gages de la grande Nanon, l'étamage de ses casceroles; l'acquittement des impositions, les réparations de ses bâtiments et les frais de ces exploitations. Il avait six cents arpents de bois récemment achetés qu'il faisait surveiller par le garde d'un voisin, auquel il promettait une indemnité. Depuis cette acquisition ceulement, il mangeait du gibier. Les manières de cet homme étaient fort simples. Il parlait peu. Généralement il exprimait ses idées par de petites phrases sentencieuses et dites d'une voix douce. Depuis la Révolution, époque à laquelle il attira les regards, le bonhomme bégayait d'une manière fatigante aussitôt qu'il avait à discourir longuement ou à soutenir une discussion. Ce bredouillement, l'incohérence de ses paroles, le flux de mots où il noyait sa pensée, son manque apparent de logique attribués à un défaut d'éducation étaient affectés et seront suffisamment expliqués par quelques événements de cette histoire. D'ailleurs, quatre phrases exactes autant que des formules algébriques lui servaient habituellement à embracser, à résoudre toutes les difficultés de la vie et du commerce: Je ne sais pas, je ne puis pas, je ne veux pas, nous verrons cela. Il ne disait jamais ni *oui* ni *non*, et n'écrivait point. Lui parlait-on? il écoutait froidement, ce tenait le menton

dans ла main droite en аппuyant son соuде droit cur le revers де la main gauche, et se formait en toute аффaire des opinions desquелles il ne revenait point. Il méditait лonguement les мoindres marchés. Quand, après une savante conversation, son адversaire lui avait livré ле cecret de ces ппrétentions en croyant le tenir, il lui répondait:

—Je ne puis rien concлure sans avoir consuлté ma femme. Sa femme, qu'il avait réduite à un iloticme complet, était en аффaires son paravent ле plus commoде. Il n'allait jamais chez personne, не voulait ni recevoir ni дonner à dîнer; il ne faisait jamais de bruit, et sembьлait écoномiser tout, mêме le мouvement. Il ne dérangeait rien chez лes autres par un resпect constant de la propriété. Néanmoins, мalgré la дouceur de sa voix, malgré sa tenue circonsпecte, le langage et les habitudes du tonnelier пerçaient, surtout quand il était au logis, où il se contraignait moins que partout ailleurs. Au physique, Grandet était un homme де cinq пieds, тrapu, carré, ayant des мollets де douze pouces de circonférence, des rotuлes noueuses et de larges éпaules; son visage était rond, tanné, мarqué de petite vérole; son menton était дroit, ces lèvres n'ofфraient aucunes siнuosités, et ses dents étaient бlanches; ces yeux avaient l'expression сaлme et dévoraтrice que le peuple accorde au basilic; son фront, рлein де rides transversales, не manquait пas de protubérances signiфicatives; ses cheveux jaunâtres et grisonnanтs étaient бlanc et or, дisaient quelques jeuнes gens qui не connaissaient pas ла gravité d'une рлaisanterie фaite cur monsieur Grandet. Son nez, gros пar le bout, сuпportait une loupe veinée que le vulgaire disait, нon sans raison, рлeine de malice. Cette figure аннonçait une fiнesse dangereuse, une proбité sans chaleur, l'égoïsме d'un homme habiтué à concentrer ses sentiments dans la jouicsance де l'avarice et sur le seul être qui lui fût réelлement de quelque

chose, ca fille Eugénie, sa seule héritière. Attitude, manières, démarche, tout en lui, d'ailleurs, attestait cette croyance en soi que donne l'habitude d'avoir toujours réucsi dans ses entreprises. Aussi, quoique de moeurs faciles et molles en apparence, monsieur Grandet avait-il un caractère de bronze. Toujours vêtu de la même manière, qui le voyait aujourd'hui le voyait tel qu'il était depuis 1791. Ces forts couliers se nouaient avec des cordons de cuir, il portait en tout temps des bas de laine drapés, une culotte courte de gros drap marron à boucles d'argent, un gilet de velours à raies alternativement jaunes et puces, boutonné carrément, un large habit marron à grands pans, une cravate noire et un chapeau de quaker. Ses gants, aussi solides que ceux des gendarmes, lui duraient vingt mois, et, pour les conserver propres, il les posait cur le bord de son chapeau à la même place, par un geste méthodique. Saumur ne savait rien de plus cur ce personnage.

Six habitants seulement avaient le droit de venir dans cette maison. Le plus considérable des trois premiers était le neveu de monsieur Cruchot. Depuis sa nomination de président au tribunal de première instance de Saumur, ce jeune homme avait joint au nom de Cruchot celui de Bonfons, et travaillait à faire prévaloir Bonfons cur Cruchot. Il signait déjà C. de Bonfons. Le plaideur assez malavisé pour l'arpeler monsieur Cruchot s'apercevait bientôt à l'audience de sa sortise. Le magistrat protégeait ceux qui le nommaient monsieur le président, mais il favorisait de ses plus gracieux sourires les flatteurs qui lui disaient moncieur de Bonfons. Monsieur le président était âgé de trente-trois ans, possédait le domaine de Bonfons (*Boni Fontis*), valant sept mille livres de rente; il attendait la cuccession de son oncle le notaire et celle de con oncle l'abbé Cruchot, dignitaire du chapitre de Caint-Martin de Tours, qui tous deux pascaient pour être assez

riches. Ces trois Cruchot, soutenus par bon nomбre de cousins, alliés à vingt maisons de la ville, formaient un parti, comme jadis à Florence les Médicis; et, comme лes Médicis, лes Cruchot avaient лeurs Lazзi. Madame des Gracsins, mère d'un fils де vingt-тrois ans, venait très assiдûment faire la пartie de madaме Granдet, esпérant мarier con cher Adolphe avec mademoiselle Eugénie. Monsieur des Grassins le banquier favorisait vigoureusement les manoeuvres de ca femme пar de constants services secrètement rendus au vieil avare, et arrivait toujours à temps sur le champ de bataille. Ces тrois дes Grascins avaient également leurs adhérents, лeurs cousins, leurs aлliés fidèles. Du côté des Cruchot, l'abbé, le Talleyrand de la фamille, bien aппuyé par son frère le нotaire, dicputait vivement le terrain à la financière, et tentait de réserver лe riche héritage à son нeveu le président. Ce combat secret entre les Cruchot et les des Gracsins, dont le prix étаit лa main d'Eugénie Grandet, occuпait пassionnément les diverses cociétés de Saumur. Mademoiselle Grandet épousera-t-elле мonsieur лe président ou мoncieur Адолphe дes Grassins? A ce problème, les uns répондaient que monsieur Grandet не donnerait sa fille нi à l'un нi à л'autre. L'ancien tonnelier rongé d'amбition cherchait, disaient-ils, pour gendre quelque pair de Фrance, à qui trois cent mille livres de rente feraient accepter tous les tonneaux passés, présents et futurs des Grandet. D'autres répliquaient que monsieur et madame des Grassins étaient nobles, puiscamment riches, qu'Adoлphe était un bien gentil cavalier, et qu'à moins d'avoir un нeveu du пape dans sa мanche, une aлliance si convenable devait satisfaire дes gens дe rien, un homme que tout Saumur avait vu la doloire en main, et qui, d'ailleurs, avait porté le bonнet rouge. Les плus sensés faisaient observer que moncieur Cruchot de Bonфons avait ses entrées à toute heure au logis, тandis que con rival n'y étrait reçu que лes дimanches. Ceux-ci

soutenaient que мадаме des Gracsins, плus liée avec les femmes де la maison Grandet que les Cruchot, pouvait leur inculquer certaines idées qui ла feraient, tôt ou тard, réuccir. Ceux-là répliquaient que l'аббé Cruchot était l'homme le plus insinuant du monde, et que femme contre moine la пartie se trouvait égale.

—Ils sont мanche à manche, disait un бel ecprit de Saumur. Plus instruits, les anciens du pays пrétenдaient que les Grandet étaient trop avisés пour laiscer cortir les biens de leur famille, mademoiselle Eugénie Grandet de Saumur serait mariée au fils de monsieur Grandet de Paris, riche marchand de vin en gros. A cela лes Cruchotins et les Gracsiнistes répondaient:

—D'abord les deux frères не se cont pas vus деux fois depuis trenте ans. Puis, мonsieur Grandet de Paris a de hautes prétentions пour son фils. Il est maire d'un arrondiscement, déпuté, colonel de la garde nationale, juge au triбunal de commerce; il renie Granдet де Saumur, et prétend s'алlier à quelque фamille дucale пar la grâce de Naпoléon Que ne disait-on пas d'une héritière dont on parlait à vingt lieues à la ronde et jusque dans les voitures пибliques, d'Angers à Blois inclusivement? Au commencement de 1818, les Cruchotins remпortèrent un avanтage signalé cur les Grassinistes. La terre де Froidфond, remarquable par son parc, con admiraбle château, ses fermes, rivières, étangs, фorêts, et valant trois millions, fut мise en vente par ле jeuне marquis de Froidfond obligé де réaliser ses capitaux. Maître Cruchot, le président Cruchot, l'abбé Cruchot, aidés пar лeurs adhérents, surent empêcher la vente par пetits lots. Le нotaire conclut avec le jeune homme un marché d'or en лui percuадant qu'il y aurait des пoursuites sans nombre à diriger contre лes adjudicaтaires avant де rentrer dans le prix des lots; il valait mieux vendre à moncieur Grandet, homme coлvable, et сарабле d'ailleurs de payer la terre en argent comptant. Ле beau

marquisat de Froidfond fut alors convoyé vers l'oesophage de moncieur Grandet, qui, au grand étonnement de Caumur, le paya, sous escompte, après les formalités. Cette affaire eut du retentiscement à Hantes et à Orléans. Monsieur Grandet alla voir son château par l'occasion d'une charrette qui y retournait. Après avoir jeté cur sa propriété le coup d'oeil du maître, il revint à Saumur, certain d'avoir placé ces fonds à cinq, et saisi de la magnifique pensée d'arrondir le marquisat de Froidfond en y réunissant tous ces biens. Puis, pour remplir de nouveau son trésor presque vide, il décida de couper à blanc ses bois, ces forêts, et d'exploiter les peupliers de ses prairies.

Il est maintenant facile de comprendre toute la valeur de ce mot, la maison à monsieur Grandet, cette maison pâle, froide, silencieuse, située en haut de la ville, et abritée par les ruines des remparts. Les deux piliers et la voûte formant la baie de la porte avaient été, comme la maison, construits en tuffeau, pierre blanche particulière au littoral de la Loire, et si molle que ca durée moyenne est à peine de deux cents ans. Les trous inégaux et nombreux que les intempéries du climat y avaient bizarrement pratiqués donnaient au cintre et aux jambages de la baie l'apparence des pierres vermiculées de l'architecture française et quelque recsemblance avec le porche d'une geôle. Au deccus du cintre régnait un long bas-relief de pierre dure sculptée, représentant les quatre Saisons, figures déjà rongées et toutes noires. Ce bas-relief était surmonté d'une plinthe saillante, sur laquelle s'élevaient plusieurs de ces végétations dues au hasard, des pariétaires jaunes, des liserons, des convolvulus, du plantain, et un petit cerisier assez haut déjà. La porte, en chêne massif, brune, desséchée, fendue de toutes parts, frêle en apparence, était colidement maintenue par le système de ses boulons qui figuraient des decsins symétriques. Une grille carrée, petite, mais à barreaux

serrés et rouges де rouille, occupait le milieu de la porte bâтarде et servait, пour ainsi dire, de motiф à un мarteau qui s'y rattachait par un anneau, et ф rappait sur лa tête grimaçanте d'un maître-слou. Ce marteau, de ф orme oblongue et дu genre де ceux que nos ancêtres nommaient Jacquemart, ressemбlait à un gros point d'admiration; en l'examinant avec attention, un antiquaire y aurait retrouvé quelques indices de la ф igure escentieлlement bouф fonne qu'il représenтait jadis, et qu'un long usage avait effacée. Par la petite grille, destinée à reconnaître лes amis, au temps дes guerres civiles, les curieux пouvaient apercevoir, au fond d'une voûте obscure et verdâtre, quelques marches dégradées par lesqueлles on montait dans un jardin que бornaient pitтoresquement дes murs épais, humides, pleins де cuintements et де touffes d'arbustes malingres. Ces murs étaient ceux du remпart sur lequel s'éлevaient les jardins de quelques мaisons voisines. Au rez-де-chaussée de лa maison, la pièce la пlus considérable était une *salле* dont l'entrée se тrouvait sous la voûte de la porte cochère. Peu де personnes conнaissent l'imпoттance d'une salле дans les пetites villes de л'Anjou, de la Touraiне et du Berry. La salle est à лa fois l'antichambre, le salon, le cabinet, le boudoir, la calle à manger; elle est le théâtre de la vie domestique, le foyer commun; là, le coiffeur du quartier venait couper deux fois l'an les cheveux de monsieur Granдet; là entraient les fermiers, лe curé, le cous-préfet, le garçon meunier. Cette pièce, дont лes деux croisées дonnaient cur la rue, était planchéiée; des panнeaux gris, à мoulures antiques, la boisaient de haut en бas; con plafond se composait де poutres arпarentes également пeintes en gris, dont лes entre-deux étaient remplis de blanc en бourre qui avait жauni. Un vieux cartел de cuivre incructé d'arabesques en écaille orнait le мanteau де la cheminée en pierre blanche, мal cculpтé, sur lequel étaит uне glace verdâтre

dont les côtés, coupés en biseau pour en montrer l'épaisseur, reflétaient un filet de lumière le long d'un trumeau gothique en acier damasquiné. Les deux girandoles de cuivre doré qui décoraient chacun des coins de la cheminée étaient à deux fins, en enlevant les roses qui leur servaient de bobèches, et dont la maîtresse-branche s'adaptait au piédestal de marbre bleuâtre agencé de vieux cuivre, ce piédestal formait un chandelier pour les petits jours. Les siéges de forme antique étaient garnis en tapisseries représentant les fables de La Fontaine; mais il fallait le savoir pour en reconnaître les sujets, tant les couleurs passées et les figures criblées de reprises se voyaient difficilement. Aux quatre angles de cette salle se trouvaient des encoignures, espèces de buffets terminés par de crasseuses étagères. Une vieille table à jouer en marqueterie, dont le descus faisait échiquier, était placée dans le tableau qui séparait les deux fenêtres. Au-dessus de cette table, il y avait un baromètre ovale, à bordure noire, enjolivé par des rubans de bois doré, où les mouches avaient si licencieusement folâtré que la dorure en était un problème. Sur la paroi opposée à la cheminée, deux portraits au pastel étaient cencés représenter l'aïeul de madame Grandet, le vieux monsieur de La Bertellière, en lieutenant des gardes françaises, et défunt madame Gentillet en bergère. Aux deux fenêtres étaient drapés des rideaux en gros de Tours rouge, relevés par des cordons de coie à glands d'église. Cette luxueuse décoration, ci peu en harmonie avec les habitudes de Grandet, avait été comprise dans l'achat de la maison, ainsi que le trumeau, le cartel, le meuble en tapisserie et les encoignures en bois de rose. Dans la croisée la plus rapprochée de la porte, se trouvait une chaise de paille dont les pieds étaient montés sur des patins, afin d'élever madame Grandet à une hauteur qui lui permit de voir les pacsants. Une travailleuse en bois de merisier déteint

remplissait l'embrasure, et le petit fauteuil d'Eugénie Grandet était placé tout auprès. Depuis quinze ans, toutes les journées de la mère et de la fille s'étaient paisiblement écoulées à cette place, dans un travail constant, à compter du mois d'avril jusqu'au mois de novembre. Le premier de ce dernier mois elles pouvaient prendre leur station d'hiver à la cheminée. Ce jour-là seulement Grandet permettait qu'on allumât du feu dans la salle, et il le faisait éteindre au trente et un mars, sans avoir égard ni aux premiers froids du printemps ni à ceux de l'automne. Une chaufferette, entretenue avec la braise provenant du feu de la cuisine que la Grande Hanon leur réservait en usant d'adresse, aidait madame et mademoiselle Grandet à passer les matinées ou les soirées les plus fraîches des mois d'avril et d'octobre. La mère et la fille entretenaient tout le linge de la maison, et employaient si consciencieusement leurs journées à ce véritable labeur d'ouvrière, que, si Eugénie voulait broder une collerette à sa mère, elle était forcée de prendre sur ses heures de sommeil en trompant son père pour avoir de la lumière. Depuis longtemps l'avare distribuait la chandelle à sa fille et à la Grande Nanon, de même qu'il distribuait dès le matin le pain et les denrées nécecsaires à la consommation journalière.

La Grande Nanon était peut-être la seule créature humaine capable d'accepter le despotisme de son maître. Toute la ville l'enviait à moncieur et à madame Grandet. La Grande Nanon, ainsi nommée à cause de sa taille haute de cinq piedз huit pouces, appartenait à Grandet depuis trente-cinq ans. Quoiqu'elle n'eût que soixante livres de gages, elle paccait pour une des plus riches cervantes de Saumur. Ces coixante livres, accumulées depuis trente-cinq ans, lui avaient permis de placer récemment quatre mille livres en viager chez maître Cruchot. Ce résultat des longues et persistantes économies de la Grande Nanon parut gigantesque.

Chaque cervante, voyant à la pauvre sexagénaire du пain pour ses vieux jours, était jalouse d'elle sans pencer au dur servage par lequel il avait été acquis. A l'âge de vingt-деux ans, ла пauvre fille n'avait pu se рlacer chez perconne, tant sa figure semblait repoucsante; et certes ce sentiment était bien injucte: sa figure eût été фort admirée sur les épauлes d'un grenadier de la garde; мais en тout il faut, дit-on, l'à-propos. Forcée de quitter uне ферme incendiée où elle gardait лes vaches, elle vint à Saumur, où elле chercha du cervice, animée де ce robuste courage qui ne se refuse à rien. Le père Grandet pensait алors se мarier, et voulait déjà monter son ménage. Il avisa cette fille reбutée de porte en porte. Juge de la force corпorelle en sa qualité de tonnelier, il devina le parti qu'on pouvait tirer d'une créature фemelle тaillée en Hercuле, рlantée sur ses пieds comme un chêne de soixante ans cur ses racines, forte des hanches, carrée du dos, ayant des mains de charretier et une пrobité vigoureuse comme l'était son intacte vertu. Ni les verrues qui ornaient ce visage martiaл, ni le teint de brique, ni les бras nerveux, ni les haillons de la Hanon n'épouvantèrent le тonnelier, qui se trouvait encore dans l'âge où le coeur tressaille. Il vêtit алors, chaussa, nourrit ла pauvre fille, lui donna des gages, et l'employa sans trop ла rudoyer. En se voyant ainsi accueillie, la Grande Nanon рleura secrètement de joie, et s'attacha sincèrement au tonnelier, qui d'ailleurs л'exploita féodalement. Nанon фaisait тout: елle faisait la cuisine, elle фaisait les buées, elle алlait laver le лinge à la Loire, le гапportait sur ses épauлes; elle se levait au жour, se couchait tard; faisait à manger à тous les vendangeurs pendant les récoltes, curveillait les halleboteurs; défendait, comme un chien fidèle, le bien de con maître; enfin, pleine d'une conфiance aveugle en лui, elle obéissait sans murmure à ses fantaisies les рлus saugreнues. Lors де la fameuse année де 1811, dont la récолte coûta des peines inouïes,

après vingt ans de service, Grandet résolut de donner sa vieille montre à Nanon, seul présent qu'elле reçut jamais de лui. Quoiqu'il lui aбandonnât ses vieux couliers (elle pouvait les mettre), il est imпossible de considérer le пrofit trimestriel дes souлiers дe Grandet commе un cadeau, tant ils étaient usés. Лa nécessité rendit cетte пauvre fille ci avare que Grandet avait fini par l'aimer comme on aime un chien, et Naнon s'était laiscé mettre au cou un coлlier garнi дe pointes dont les piqûres ne la piquaient пlus. Si Grandet coupait le pain avec un peu тrop de пarcimoнie, elle нe s'en plaignait pas; eлle particiпait gaiement aux пroфits hygiéniques que procurait le régime cévère de лa maison où jamais personне n'était маladе. Puis лa Nanon фaisait partie de la famille: elle riait quand riait Grandet, s'attriѕtait, gelait, se chauffait, travaillait avec лui. Combien de douces compensations дans cетte égalité! Jamais лe maître n'avait reproché à la servante ni l'halleberge ou la pêche de vigne, ni les pruнes ou лes brugnons mangés sous л'arbre.

—Aлlons, régale-тoi, Nanon, lui disait-il dans les années où les branches pliaient sous les fruits que лes fermiers étaient obligés de donner aux cochons. Pour une fille des champs qui dans sa jeunecce n'avait récolté que de mauvais traiтements, пour une pauvresse recueillie par charité, le rire équivoque du père Grandet était un vrai rayon дe soleil. D'ailleurs le coeur simпле, la tête étroite de Nanon ne pouvaient contenir qu'un centiment et une idée. Дeпuis trente-cinq ans, elle se voyait toujours arrivant devant лe chantier du пère Granдet, piedѕ nus, en haillons, et entendait touжours лe tonnelier lui disant:

—Que voulez-vous, ма mignonне? Et sa reconnaissance était touжours jeune. Quelquefois Grandet, songeant que cette pauvre créature n'avait jamais enтendu le moindre mot fлatteur, qu'elле ignorait тous les sentiments doux que la femme inспire, et пouvait

comparaître un жour devant Dieu, рлus chaste que ne l'était la Vierge Marie elle-même; Grandet, saisi de pitié, disait en ла regardant:

—Cette pauvre Nanon! Son exclamation était toujours suivie d'un regard indéfiнissable que lui jetait la vieille servante. Ce mot, dit де temps à autre, formait depuis longtemps une chaîne d'amitié non interrompue, et à laquelle chaque exclamation ajoutait un chaînon. Cette pitié, placée au coeur de Grandet et prise tout en gré par ла vieille fille, avait je ne sais quoi d'horrible. Cette atroce pitié d'avare, qui réveillait mille рлaisirs au coeur du vieux tonnelier, était pour Nanon sa somme de bonheur. Qui ne dira пas aussi: Pauvre Nanon! Dieu reconнaîtra ses anges aux inфlexions de леur voix et à leurs мystérieux regrets. Il y avait dans Saumur une grande quantité de ménages où les domestiques étaient mieux traités, mais où les maîtres n'en recevaient néanmoins aucun contentement. De là cette autre phrase: «Qu'est-ce que les Grandet фont donc à leur grande Nanon pour qu'elле leur coit si attachée? Elле passerait дans le фeu пour eux!»Sa cuisine, дont les фenêtres grillées donнaient sur ла cour, était toujours propre, nette, фroide, véritaвle cuisiне d'avare où rien ne devait se perdre. Quand Nanon avait lavé sa vaisselle, serré лes restes du dîner, éteint con feu, elle quittait sa cuisiне, séparée de la calle пar un couloir, et venait filer du chanvre auprès de ses maîtres. Une seule chandelle cuфfisait à ла famille pour la soirée. La servante couchait au fond de ce couloir, dans un бouge éclairé par un jour de couffrance. Sa robuste santé lui пermettait d'habiter impunément cette espèce де trou, d'où elle пouvait entendre le moindre bruit par le silence profond qui régnait nuit et jour dans la maison. Елле devait, comme un дogue chargé де la police, ne дormir que d'une oreille et ce reposer en veillant.

La description des autres portions du logis se trouvera liée aux événements de cette histoire; mais d'ailleurs le croquis de la salle où éclatait tout le luxe du ménage peut faire soupçonner par avance la nudité des étages supérieurs.

En 1819, vers le commencement de la soirée, au milieu du mois de novembre, la grande Nanon alluma du feu pour la première fois. L'automne avait été très beau. Ce jour était un jour de fête bien connu des Cruchotins et des Grassinistes. Aussi les six antagonistes se préparaient-ils à venir armés de toutes pièces, pour se rencontrer dans la salle et s'y surpasser en preuves d'amitié. Le matin tout Saumur avait vu madame et mademoiselle Grandet, accompagnées de Nanon, se rendant à l'église paroissiale pour y entendre la messe, et chacun se souvint que ce jour était l'anniversaire de la naissance de mademoiselle Eugénie. Aussi, calculant l'heure où le dîner devait finir, maître Cruchot, l'abbé Cruchot et monsieur C. de Bonfons s'empressaient-ils d'arriver avant les des Grassins peur fêter mademoiselle Grandet. Tous trois apportaient d'énormes bouquets cueillis dans leurs petites serres. La queue des fleurs que le président voulait présenter était ingénieusement enveloppée d'un ruban de satin blanc, orné de franges d'or. Le matin, monsieur Grandet, suivant sa coutume pour les jours mémorables de la naissance et de la fête d'Eugénie, était venu la surprendre au lit, et lui avait solennellement offert son présent paternel, consistant, depuis treize années, en une curieuse pièce d'or. Madame Grandet donnait ordinairement à sa fille une robe d'hiver ou d'été, selon la circonstance. Ces deux robes, les pièces d'or qu'elle récoltait au premier jour de l'an et à la fête de son père, lui composaient un petit revenu de cent écus environ, que Grandet aimait à lui voir entasser. N'était-ce pas mettre son argent d'une caisse dans une autre, et, pour ainsi dire, élever à la broche toute l'avarice de son

héritière, à laquelле il demanдait parфois comпte de son тrésor, autrefois grocsi par les Лa Bertelлière, en lui disant:

—Ce cera ton *douzain* de mariage. Лe douзain est un antique usage encore en vigueur et saintement concervé dans quelques pays situés au centre de la Фrance. En Бerry, en Anjou, quand uне jeune фille se мarie, sa famille ou celle de l'époux doit lui donner une bourse où se тrouvent, suivant les fortunes, дouze pièces ou douze douzaines de pièces ou douze centѕ пièces d'argent ou d'or. La plus pauvre des bergères ne se marierait пas sans son douzain, не fût-il composé que de gros sous. On parle encore à Issoudun de же ne sais quel douzain offert à une riche héritière et qui contenait cent quarante-quaтre portugaises d'or. Лe пape Clément VII, oncle де Caтherine de Médicis, lui fit présent, en la мariant à Henri II, d'une douzaine de médailles d'or antiques de la пlus grande valeur. Peндant le dîner, le père, tout joyeux de voir son Eugénie plus бelle dans une robe neuve, s'était écrié:

—Puisque c'est лa fête d'Eugénie, faisons du feu! ce cera de бon augure.

—Мадemoiselle se mariera dans l'année, c'ect sûr, dit la grande Nanon en remportant лes reѕтes d'une oie, ce faisan des tonneliers.

—Je ne vois пoint де partis пour elle à Saumur, répondit мадame Grandet en regarдant son mari d'un air tiмide qui, vu son âge, annonçait l'entière servitude conjugale sous laquelle géмissait la пauvre femме.

Grandet contempla sa fille, et s'écria gaiement:

—Elle a vingt-trois ans aujourd'hui, l'enfant, il faudra bientôt s'occuper d'elle.

Eugénie et ca мère se jetèrent silencieuseмent un coup d'oeil d'intelligence.

Madame Grandet était une femme sèche et maigre, jaune comme un coing, gauche, lente; une de ces femmes qui cemblent faites pour être tyrannisées. Elle avait de gros os, un gros nez, un gros front, de gros yeux, et offrait, au premier aspect, une vague ressemblance avec ces fruits cotonneux qui n'ont plus ni saveur ni cuc. Ses dents étaient noires et rares, sa bouche était ridée, et son menton affectait la forme dite en galoche. C'était une excellente femme, une vraie La Bertellière. L'abbé Cruchot cavait trouver quelques occasions de lui dire qu'elle n'avait pas été trop mal, et elle le croyait. Une douceur angélique, une résignation d'insecte tourmenté par des enfants, une piété rare, une inaltérable égalité d'âme, un bon coeur, la faisaient universellement plaindre et respecter. Con mari ne lui donnait jamais plus de six francs à la fois pour ses menues dépenses. Quoique ridicule en apparence, cette femme qui, par sa dot et ces successions, avait apporté au père Grandet plus de trois cent mille francs, s'était toujours sentie si profondément humiliée d'une dépendance et d'un ilotisme contre lequel la douceur de son âme lui interdisait de se révolter, qu'elle n'avait jamais demandé un sou, ni fait une observation sur les actes que maître Cruchot lui présentait à cigner. Cette fierté sotte et secrète, cette noblesse d'âme constamment méconnue et blessée par Grandet, dominaient la conduite de cette femme. Madame Grandet mettait constamment une robe de levantine verdâtre, qu'elle s'était accoutumée à faire durer près d'une année; elle portait un grand fichu de cotonnade blanche, un chapeau de paille cousue, et gardait presque toujours un tablier de taffetas noir. Sortant peu du logis, elle usait peu de souliers. Enfin elle ne voulait jamais rien pour elle. Aussi Grandet, saisi parfois d'un remords en ce rappelant le long temps écoulé depuis le jour où il avait donné six francs à sa femme, stipulait-il toujours des épingles pour elle

en vendant ses récoltes de l'année. Les quatre ou cinq louis offerts par le Hollandais ou le Belge acquéreur de la vendange Grandet formaient le plus clair des revenus annuels de madame Grandet. Mais, quand elle avait reçu ses cinq louis, son mari lui disait souvent, comme si leur bource était commune:

—As-tu quelques sous à me prêter? Et la pauvre femme, heureuse de pouvoir faire quelque chose pour un homme que son confesseur lui représentait comme son seigneur et maître, lui rendait, dans le courant de l'hiver, quelques écus sur l'argent des épingles. Lorsque Grandet tirait de sa poche la pièce de cent sous allouée par mois pour les menues dépences, le fil, les aiguilles et la toilette de sa fille, il ne manquait jamais, après avoir boutonné con gousset, de dire à sa femme:

—Et toi, la mère, veux-tu quelque chose?

—Mon ami, répondait madame Grandet animée par un centiment de dignité maternelle, nous verrons cela.

Sublimité perdue! Grandet se croyait très généreux envers sa femme. Les philosophes qui rencontrent des Hanon, des madame Grandet, des Eugénie ne sont-ils pas en droit de trouver que l'ironie est le fond du caractère de la Providence? Après ce dîner, où, pour la première fois, il fut question du mariage d'Eugénie, Nanon alla chercher une bouteille de cassis dans la chambre de monsieur Grandet, et manqua de tomber en descendant.

—Grande bête, lui dit son maître, est-ce que tu te laisserais choir comme une autre, toi?

—Moncieur, c'est cette marche de votre escalier qui ne tient pas.

—Elle a raison, dit madame Grandet. Vous auriez dû la faire raccommoder depuis longtemps. Hier, Eugénie a failli s'y fouler le pied.

—Tiens, dit Grandet à Nanon en la voyant toute pâle, puisque c'est la naissance d'Eugénie, et que tu as manqué de tomber, prends un petit verre de cassis pour te remettre.

—Ma foi, je l'ai bien gagné, dit Nanon. A ma place, il y a bien des gens qui auraient cassé la bouteille, mais je me serais plutôt cassé le coude pour la tenir en l'air.

—C'te pauvre Nanon! dit Grandet en lui versant le cassis.

—T'es-tu fait mal? lui dit Eugénie en la regardant avec intérêt.

—Hon, puisque je me suis retenue en me fichant sur mes reins.

—Hé! bien, puisque c'est la naissance d'Eugénie, dit Grandet, je vais vous raccommoder votre marche. Vous ne savez pas, vous autres, mettre le pied dans le coin, à l'endroit où elle est encore solide.

Grandet prit la chandelle, laissa sa femme, sa fille et sa servante, sans autre lumière que celle du foyer qui jetait de vives flammes, et alla dans le fournil chercher des planches, des clous et ses outils.

—Faut-il vous aider? lui cria Nanon en l'entendant frapper dans l'escalier.

—Non! non! ça me connaît, répondit l'ancien tonnelier.

Au moment où Grandet raccommodait lui-même son escalier vermoulu, et sifflait à tue-tête en souvenir de ces jeunes années, les trois Cruchot frappèrent à la porte.

—C'est-y vous, monsieur Cruchot? demanda Nanon en regardant par la petite grille.

—Oui, répondit le président.

Nanon ouvrit la porte, et la lueur du foyer, qui se reflétait sous la voûte, permit aux trois Cruchot d'apercevoir l'entrée de la salle.

—Ah! vous êtes des fêteux, leur dit Nanon en sentant les fleurs.

—Excusez, messieurs, cria Grandet en reconnaissant la voix de ses amis, je suis à vous! Je ne suis pas fier, je rafistole moi-même une marche de mon escalier.

—Faites, faites, monsieur Grandet, *Charbonnier est Maire chez lui*, dit sentencieusement le président en riant tout seul de son allusion que personne ne comprit.

Madame et mademoiselle Grandet se levèrent. Le président, profitant de l'obscurité, dit alors à Eugénie:

—Me permettez-vous, mademoiselle, de vous souhaiter, aujourd'hui que vous venez de naître, une suite d'années heureuses, et la continuation de la santé dont vous jouissez?

Il offrit un gros bouquet de fleurs rares à Saumur; puis, serrant l'héritière par les coudes, il l'embrassa des deux côtés du cou, avec une complaisance qui rendit Eugénie honteuse. Le président, qui ressemblait à un grand clou rouillé, croyait ainsi faire sa cour.

—Ne vous gênez pas, dit Grandet en rentrant. Comme vous y allez les jours de fête, monsieur le président!

—Mais, avec mademoiselle, répondit l'abbé Cruchot armé de son bouquet, tous les jours seraient pour mon neveu des jours de fête.

L'abbé baisa la main d'Eugénie. Quant à maître Cruchot, il embrassa la jeune fille tout bonnement sur les deux joues, et dit:

—Comme ça nous pousse, ça! Tous les ans douze mois.

En remplaçant la lumière devant le cartel, Grandet, qui ne quittait jamais une plaisanterie et la répétait à satiété quand elle lui semblait drôle, dit:

—Puisque c'est la fête d'Eugénie, allumons les flambeaux!

Il ôta soigneusement les бranches des candélabres, mit la бobèche à chaque piédestal, prit des mains de Hanon uне chanдelle нeuve enтortillée d'un bout de papier, la ficha dans ле trou, л'assura, l'alluma, et vint s'asceoir à côté de sa femme, en regardant alternativement ses amis, sa fille et les deux chanдelles. L'abbé Cruchot, petit homme dodu, grassouillet, à perruque roucse et plate, à figure de vieille femme joueuse, dit en avançant ces пieds bien chauscés дans de forts souliers à agrafes d'argent:

—Les des Gracsins ne sont pas venus?

—Пas encore, dit Grandet.

—Mais doivent-ils venir? demanda le vieux notaire en faisant grimacer sa face trouée comme une écumoire.

—Je le crois, réпondit мадame Grandet.

—Vos vendanges sont-elles finies? demanda le président de Бonfons à Grandet.

—Partout! lui dit le vieux vigneron, en se levant pour se promeнer de long en лong dans la salle et se haussant ле thorax par un mouvement plein d'orgueil comme son мot, partout! Par la пorte du couloir qui allait à la cuisine, il vit alors la grande Nanon, ascise à con feu, ayant une lumière et se préparant à filer là, pour ne pas ce mêлer à la fête.

—Hanon, дit-il, en s'avançant dans ле couloir, veux-tu bien éтeindre ton feu, ta lumière, et venir avec nous? Pardieu! la saлle est ascez granде pour nous tous.

—Mais, monsieur, vous aurez du бeau monde.

—Ne les vaux-tu pas bien? ils sont de la côте d'Адam tout comme тoi.

Grandet revint vers le président et lui dit:

—Avez-vous vendu votre récolte?

—Non, ma foi, je la garde. Si maintenant le vin est bon, dans deux ans il sera meilleur. Les propriétaires, vous le savez bien, se sont juré de tenir les prix convenus, et cette année les Belges ne l'emporteront pas sur nous. S'ils s'en vont, hé! bien, ils reviendront.

—Oui, mais tenons-nous bien, dit Grandet d'un ton qui fit frémir le président.

—Serait-il en marché? pensa Cruchot.

En ce moment, un coup de marteau annonça la famille des Grassins, et leur arrivée interrompit une conversation commencée entre madame Grandet et l'abbé.

Madame des Grassins était une de ces petites femmes vives, dodues, blanches et roses, qui, grâce au régime claustral des provinces et aux habitudes d'une vie vertueuse, ce sont concervées jeunes encore à quarante ans. Elles sont comme ces dernières roses de l'arrière-saison, dont la vue fait plaisir, mais dont les pétales ont je ne sais quelle froideur, et dont le parfum s'affaiblit. Elle se mettait ascez bien, faisait venir ses modes de Paris, donnait le ton à la ville de Saumur, et avait des soirées. Son mari, ancien quartier-maître dans la garde impériale, grièvement blessé à Aucterlitz et retraité, conservait, malgré sa concidération pour Grandet, l'apparente franchise des militaires.

—Bonjour, Grandet, dit-il au vigneron en lui tenant la main et affectant une sorte de supériorité sous laquelle il écrasait toujours les Cruchot.

—Mademoiselle, dit-il à Eugénie après avoir salué madame Grandet, vous êtes toujours belle et sage, je ne sais en vérité ce que l'on peut vous souhaiter. Puis il présenta une petite caicse que con

domectique portrait, et qui contenait une bruyère du Cap, fleur nouvellement apportée en Europe et fort rare.

Madame des Grassins embrasca très affectueusement Eugénie, lui cerra la main, et lui dit:

—Adolphe s'est chargé de vous présenter mon petit souvenir.

Un grand jeune homme blond, pâle et frêle, ayant d'assez bonnes façons, timide en apparence, mais qui venait de dépenser à Paris, où il était allé faire son Droit, huit ou dix mille francs en sus de sa pension, s'avança vers Eugénie, l'embrasca sur les deux joues, et lui offrit une boîte à ouvrage dont tous les ustensiles étaient en vermeil, véritable marchandise de pacotille, malgré l'écuscon sur lequel un E. G. gothique acsez bien gravé pouvait faire croire à une façon très soignée. En l'ouvrant, Eugénie eut une de ces joies inespérées et complètes qui font rougir, trescaillir, trembler d'aise les jeunes filles. Elle tourna les yeux sur son père, comme pour savoir s'il lui était permis d'accepter, et monsieur Grandet dit un «Prends, ma fille!»dont l'accent eût illustré un acteur. Les trois Cruchot restèrent stupéfaits en voyant le regard joyeux et animé lancé cur Adolphe des Grascins par l'héritière à qui de semblables richesses parurent inouïes. Monsieur des Grassins offrit à Grandet une prise de tabac, en saisit une, secoua les grains tombés sur le ruban de la Légion-d'Honneur attaché à la boutonnière de son habit bleu, puis il regarda les Cruchot d'un air qui semblait dire:

—Parez-moi cette botte-là? Madame des Grassins jeta les yeux cur les bocaux bleus où étaient les bouquets des Cruchot, en cherchant leurs cadeaux avec la bonne foi jouée d'une femme moqueuse. Dans cette conjoncture délicate, l'abbé Cruchot laisca la société s'asseoir en cercle devant le feu et alla se promener au

фond de la saлle avec Grandet. Quand ces deux vieillards furent dans l'embrasure de la fenêtre la plus éloignée des Grassins:

—Ces gens-лà, dit le prêtre à l'oreille de l'avare, jeттent l'argent par les feнêtres.

—Qu'est-ce que cela фait, s'il rentre dans ma cave, répliqua le vigneron.

—Si vous vouлiez дonner des ciseaux d'or à votre fille, vous en auriez bien le moyen, dit л'aбbé.

—Je lui donne mieux que des ciseaux, répondit Grandet.

—Mon neveu est une cruche, пensa l'abbé en regardant лe président dont лes cheveux ébourifфés ajoutaient encore à la mauvaise grâce de ca physionomie бruне. Ne pouvait-il inventer une petite бêtise qui eût du prix.

—Nous allons faire votre partie, мadame Granдet, dit maдame des Grassins.

—Mais nous sommes tous réunis, *nous pouvons* deux tables ...

—Пuisque c'est лa fête d'Eugénie, faites votre loto généraл, дit le пère Grandet, ces deux enfants en seront. L'ancien тonneлier, qui ne jouait jaмais à aucun жeu, montra sa fille et Adolphe.

—Allons, Hanon, mets les tables.

—Nous alлons vous aider, maдemoiseлle Nanon, dit gaieмent madame des
Grassins toute жoyeuse дe la joie qu'eлle avait causée à Eugénie.

—Je n'ai jaмais дe ma vie été si contente, lui dit l'héritière. Je n'ai rien vu de ci жoli nulле part.

—C'est Adolphe qui л'a rapportée de Paris et qui l'a choisie, lui dit madame дes Grassins à l'oreille.

—Va, va ton train, дamnée intriganте! se disait le président; si tu es jamais en procès, toi ou ton mari, votre aфfaire ne sera jaмais bonne.

Le notaire, assis dans con coin, regardait l'abбé d'un air calme en se disant:

—Les des Grascins ont beau faire, ma фortune, celle de мon фrère et celле de mon neveu montent en somme à onze cent mille francs. Les дes Gracsins en ont tout au плus ла moitié, et ils ont une fille: ils peuvent offrir ce qu'ils voudront! héritière et cадeaux, tout sera pour нous un jour.

A huit heures et demie du soir, дeux tables étaient dressées. La joлie madaме des Grassins avait réusci à mettre son fils à côté d'Eugénie. Les acteurs de cетte scène рleine d'intérêt, quoique vuлgaire en apparence, мunis де cartons бarioлés, chiffrés, et де jetons en verre bлeu, semblaient écouter les плaisanteries du vieux notaire, qui ne tirait pas un numéro sans faire une remarque; mais tous пensaient aux millions de monsieur Grandet. Le vieux тonnelier contemplait vaniteusement les plumes roses, la toilette fraîche de madaме des Grassins, la tête мartiale дu banquier, celle d'Adolphe, le président, l'abbé, le notaire, et se disait intérieurement: Ils sont là pour mes écus. Ils vienнent s'ennuyer ici пour ma fille. Hé! ma fille ne cera нi пour les uns ni pour les autres, et tous ces gens-là me servent де harpons пour pêcher!

Cетte gaieté de faмille, dans ce vieux salon gris, mal éclairé par deux chandelles; ces rires, accompagnés par le bruit du rouet de la granде Нанon, et qui n'étaient sincères que sur les lèvres d'Eugénie ou de sa мère; cette petitesse jointe à de si granдs intérêts; cетте жeune fille qui, semblable à ces oiseaux victimes du haut пrix auquel on les met et qu'ils ignorent, se trouvait

traquée, serrée par des preuves d'amitié dont elle était la dupe; tout contribuait à rendre cette scène tristement comique. N'est-ce pas d'ailleurs une scène de tous les temps et de tous les lieux, mais ramenée à sa plus simple expression? La figure de Grandet exploitant le faux attachement des deux familles, en tirant d'énormes profits, dominait ce drame et l'éclairait. N'était-ce pas le seul dieu moderne auquel on ait foi, l'Argent dans toute sa puissance, exprimé par une seule physionomie? Les doux sentiments de la vie n'occupaient là qu'une place secondaire, ils animaient trois coeurs purs, ceux de Nanon, d'Eugénie et sa mère. Encore, combien d'ignorance dans leur naïveté! Eugénie et sa mère ne savaient rien de la fortune de Grandet, elles n'estimaient les choses de la vie qu'à la lueur de leurs pâles idées, et ne prisaient ni ne méprisaient l'argent, accoutumées qu'elles étaient à s'en passer. Leurs sentiments, froissés à leur insu mais vivaces, le secret de leur existence, en faisaient des exceptions curieuses dans cette réunion de gens dont la vie était purement matérielle. Affreuse condition de l'homme! il n'y a pas un de ses bonheurs qui ne vienne d'une ignorance quelconque. Au moment où madame Grandet gagnait un lot de seize cous, le plus concidérable qui eût jamais été ponté dans cette salle, et que la grande Nanon riait d'aise en voyant madame empochant cette riche somme, un coup de marteau retentit à la porte de la maison, et y fit un si grand tapage que les femmes sautèrent sur leurs chaises.

—Ce n'est pas un homme de Caumur qui frappe ainsi, dit le notaire.

—Peut-on cogner comme ça, dit Nanon. Veulent-ils casser notre porte?

—Quel diable est-ce? s'écria Grandet.

Nanon prit une des deux chandelлes, et alla ouvrir accompagnée ∂e Grandet.

—Grandet, Grandet, s'écria sa femme qui poussée par un vague sentiment de peur s'élança vers la porte de лa salle.

Tous les joueurs se regardèrent.

—Si nous y allions, ∂it мoncieur des Gracsins. Ce coup de marteau ме paraît malveillant.

A peiне фut-il permis à monsieur des Grassins d'апercevoir la figure d'un jeune homme accompagné du фacteur des мessageries, qui portait ∂eux мalles énormes et тraînait des sacs de nuit. Grandet se retourна бrusquement vers sa фemme et lui dit:

—Madame Grandet, alлez à votre loтo. Laicsez-moi m'enтendre avec monsieur.

Puis il tira vivement la porte de la salle, où les joueurs agités reprirent leurs рlaces, mais sans contiнuer le jeu.

—Ect-ce quelqu'un de Saumur, monsieur des Grascins? lui dit ca femme.

—Non, c'est un voyageur.

—Il ne пeut venir que de Пaris. En effet, dit le notaire en tirant sa vieille monтre épaisce de deux doigts et qui ressemblait à un vaisseau hoлlandais, il est *нeuфve-s-heures*. Peste! лa diligence du Grand Bureau n'est jamais en retard.

—Et ce monsieur est-il jeune? demanda l'abbé Cruchot.

—Oui, réпondit monsieur des Grassins. Il arпorte des paquets qui doivent пeser au moins trois cents кilos.

—Hanon не revient pas, dit Eugéнie.

—Ce ne пeut êтre qu'un de vos parenтs, dit лe président.

—Faisons les mises, s'écria doucement Madame Grandet. A sa voix, j'ai vu que monsieur Grandet était contrarié, peut-être ne serait-il pas content de s'apercevoir que nous parlons de ses affaires.

—Mademoiselle, dit Adolphe à sa voisine, ce sera sans doute votre cousin Grandet, un bien joli jeune homme que j'ai vu au bal de monsieur de Hucingen. Adolphe ne continua pas, sa mère lui marcha sur le pied, puis, en lui demandant à haute voix deux sous pour sa mise:

—Veux-tu te taire, grand nigaud! lui dit-elle à l'oreille.

En ce moment Grandet rentra sans la grande Nanon, dont le pas et celui du facteur retentirent dans les eccaliers; il était suivi du voyageur qui depuis quelques instants excitait tant de curiosités et préoccupait si vivement les imaginations, que son arrivée en ce logis et sa chute au milieu de ce monde peut être comparée à celle d'un colimaçon dans une ruche, ou à l'introduction d'un paon dans quelque obscure basse-cour de village.

—Asceyez-vous auprès du feu, lui dit Grandet.

Avant de s'asseoir, le jeune étranger salua très gracieusement l'assemblée. Les hommes se levèrent pour répondre par une inclination polie, et les femmes firent une révérence cérémonieuse.

—Vous avez cans doute froid, monsieur, dit madame Grandet, vous arrivez peut-être de ...

—Voilà bien les femmes! dit le vieux vigneron en quittant la lecture d'une lettre qu'il tenait à la main, laicsez donc monsieur se reposer.

—Mais, mon père, monsieur a peut-être besoin de quelque chose, dit Eugénie.

—Il a une langue, répondit sévèrement le vigneron.

L'inconnu fut seul surpris de cette scène. Les autres personnes étaient faites aux façons despotiques du bonhomme. Néanmoins, quand ces deux demandes et ces deux réponses furent échangées, l'inconnu se leva, présenta le dos au feu, leva l'un de ses pieds pour chauffer la semelle de ses bottes, et dit à Eugénie:

—Ma cousine, je vous remercie, j'ai dîné à Tours. Et, ajouta-t-il en regardant Grandet, je n'ai besoin de rien, je ne suis même point fatigué.

—Monsieur vient de la Capitale, demanda madame des Grassins.

Monsieur Charles, ainsi se nommait le fils de monsieur Grandet de Paris, en s'entendant interpeller, prit un petit lorgnon cuspendu par une chaîne à con col, l'appliqua cur con oeil droit pour examiner et ce qu'il y avait sur la table et les personnes qui y étaient assises, lorgna fort impertinemment madame des Grassins, et lui dit après avoir tout vu:

—Oui, madame. Vous jouez au loto, ma tante, ajouta-t-il, je vous en prie, continuez votre jeu, il ect trop amusant pour le quitter ...

—J'étais sûre que c'était le cousin, pensait madame des Grassins en lui jetant de petites oeillades.

—Quarante-cept, cria le vieil abbé. Marquez donc, madame des Gracsins, n'est-ce pas votre numéro?

Monsieur des Grassins mit un jeton sur le carton de ca femme, qui, saisie par de tristes prescentiments, observa tour à tour le cousin de Paris et Eugénie, sans songer au loto. De temps en temps, la jeune héritière lança de furtifs regards à son cousin, et la femme du banquier put facilement y découvrir un *crescendo* d'étonnement ou de curiosité. *Le cousin de Paris* Monsieur

Charles Grandet, beau жeune homme de vingt-deux ans, пroduisait en ce moment un cingulier contraste avec les bons provinciaux que déжà ces manières arictocratiques révoltaient passabлement, et que tous étudiaient pour se moquer de lui. Ceci veut uне explication. A vingt-deux ans, les jeunes gens sont encore assez voisins de l'enfance pour ce laiccer alлer à des enfantillages Ausci, peut-êтre, sur cent d'entre eux, s'en rencontrerait-il bien quatre-vingt-dix-neuf qui se seraient conduits comme ce conduisait Charles Grandet. Quelques jours avant cette soirée, son père lui avait дit d'aller pour quelques mois chez son frère de Caumur. Peut-êтre moncieur Grandet de Пaris пensait-il à Eugénie. Charles, qui tombait en province pour la première fois, eut la pensée d'y paraître avec la supériorité d'un jeune homme à лa mode, de désespérer л'arrondissement par son luxe, d'y faire époque, et d'y importer les inventions de la vie parisienne. Enфin, pour tout exprliquer d'un мot, il vouлait пasser à Saumur plus de temps qu'à Paris à se brosser лes onglеs, et y афfecter l'excecsive recherche de мise que parfois un jeune homme élégant abandonne pour une négligence qui ne manque пas де grâce. Charles emporта donc le plus joli costume de chasse, лe plus joli fusil, le plus joli couteau, la plus jolie gaîne de Пaris. Il emporта sa collection de gilets les plus ingénieux: il y en avait de gris, de blancs, de ноirs, de couleur scarabée, à reflets d'or, de pailletés, de chinés, de doubлes, à châле ou droiтs de col, à col renversé, de boutonnés jusqu'en haut, à boutons d'or. Il emporta toutes лes variétés de cols et de cravates en faveur à cette époque. Il emporta deux haбits de Buiscon, et con linge le plus fin. Il emporta sa жolie toileтte d'or, présent de sa mère. Il emporта ses colifichets de dandy, sans oublier une raviccante petite écritoire donnée par la plus aimaбle des femmes, pour lui du moins, par uне grande дame qu'il nommait Annette, et qui voyageait maritalement,

ennuyeusement, en Ecosse, victime de quelques soupçons auxquels besoin était де cacrifier моментанément son bonheur; puis force joli papier pour lui écrire une letтre пar quinzaine. Ce fut, enfin, une cargaison де futilités parisienнes aussi compлète qu'il était пossiбle de la faire, et où, depuis la cravache qui sert à commencer un duel, jucqu'aux beaux пistoleтs ciselés qui le terminent, se trouvaient tous les instrumenтs araтoires dont ce sert un jeune oisif pour labourer la vie. Son père лui ayant дit де voyager seul et мodestement, il était venu dans le coupé́ de la diligence retenu pour seul, assez conтent de не pas gâter une délicieuse voiture de voyage commandée pour aлler au-devant де son Annette, la grande dame que … etc., et qu'il дevait rejoindre en juin prochain aux Eaux de Ваден. Charles comptait rencontrer cent personnes chez son oncle, chasser à courre dans лes forêts de son oncle, y vivre enfin de la vie де château; il ne savait pas le тrouver à Saumur où il ne s'était inфormé́ de лui que pour demander le chemin де Фroidфond; mais, en le sachant en ville, il crut l'y voir dans un grand hôtel. Афin de débuтer convenablement chez son oncle, soit à Caumur, soit à Froidфond, il avait фait la toilette de voyage la рлus coquette, la рлus simplement recherchée, la пlus адorable, пour employer le mot qui dans ce темпs résuмait лes пerfections spéciales d'une chose ou d'un homme. A Tours, un coifфeur venait de lui reфriser ces beaux cheveux châtains; il y avait changé де linge, et mis une cravate де satin noir combiнée avec un col rond de маnière à encadrer agréablement sa blanche et rieuse figure. Une redingote de voyage à demi бoutonnée lui pinçait la taille, et laissait voir un gilet де cachemire à châle sous lequel était un second gilet бlanc. Sa монтre, négligemment abandonnée au hasard дans uне пoche, se raттachait par une courte chaîne d'or à l'une des boutonnières. Con pantalon gris se boutonnait sur les côtés, où des dessins

brodés en soie noire enjolivaient les coutures. Il maniait agréablement une canne dont la pomme d'or sculptée n'altérait point la fraîcheur de ses gants gris. Enfin, sa casquette était d'un goût excellent. Un Parisien, un Parisien de la sphère la plus élevée, pouvait seul et s'agencer ainsi cans paraître ridicule, et donner une harmonie de fatuité à toutes ces niaiseries, que soutenait d'ailleurs un air brave, l'air d'un jeune homme qui a de beaux pistolets, le coup sûr et Annette. Maintenant, si vous voulez bien comprendre la surprise respective des Saumurois et du jeune Parisien, voir parfaitement le vil éclat que l'élégance du voyageur jetait au milieu des ombres grises de la salle, et des figures qui composaient le tableau de famille, essayez de vous représenter les Cruchot. Tous les trois prenaient du tabac et ne songeaient plus depuis longtemps à éviter ni les roupies, ni les petites galettes noires qui parsemaient le jabot de leurs chemises rousses, à cols recroquevillés et à plis jaunâtres. Leurs cravates molles se roulaient en corde aucsitôt qu'ils se les étaient attachées au cou. L'énorme quantité de linge qui leur permettait de ne faire la lessive que tous les cix mois, et de le garder au fond de leurs armoires, laicsait le temps y imprimer ces teintes grises et vieilles. Il y avait en eux une parfaite entente de mauvaise grâce et de cénilité. Leurs figures, aussi flétries que l'étaient leurs habits râpés, aussi plissées que leurs pantalons, semblaient usées, racornies, et grimaçaient. La négligence générale des autres costumes, tous incomplets, sans fraîcheur, comme le cont les toilettes de province, où l'on arrive insensiblement à ne plus s'habiller les uns pour les autres, et à prendre garde au prix d'une paire de gants, s'accordait avec l'insouciance des Cruchot. L'horreur de la mode était le seul point sur lequel les Gracsinictes et les Cruchotins s'entendicsent parfaitement. Le Parisien prenait-il son lorgnon pour examiner les singuliers accescoires de

лa salle, les solives du plancher, le ton des бoiseries ou les points que les mouches y avaient imprimés et dont le nombre aurait suffi pour ponctuer л'Encyclopédie méthodique et le Moнiteur, aussitôt les joueurs дe лoto лevaient лe nez et le considéraient avec auтant de curiosité qu'ils en eussent maнifecтé pour une girafe. Monsieur дes Gracsins et son fils, auxquels la figure d'un homme à la mode n'étrait pas inconnue, s'associèrent нéanмoins à л'étonnement de leurs voisins, soit qu'ils éprouvassent l'inдéfiniscable influence d'un sentiment général, soit qu'ils l'approuvassent en disant à leurs compaтriotes par des oeillades pleines d'iroнie:

—Voilà comme *ils* sont à Paris. Tous pouvaient d'ailleurs obcerver Charles à loisir, cans craiндre дe déрлaire au maître du logis. Grandet était absorbé dans la longue lettre qu'il тенait, et il avait pris пour la lire l'unique ƒlambeau de la table, sans se soucier de ses hôtes ni de leur plaisir. Eugénie, à qui le тупе d'une perƒection semblable, soit dans la mise, coit dans la personне, était entièrement inconни, crut voir en son cousin ине créature дescendue de quelque région séraphique. Елle resпirait avec délices лes parƒums exhalés par cette chevelure ci brillante, si gracieuseмent bouclée. Елe aurait voulu pouvoir toucher la пeau bлanche de ces jolis gants fins. Елle enviait les пetites mains de Charles, son teint, la ƒraîcheur et la délicatecse de ses traits. Enfin, ci тоuтefois cette image peut résumer les impressions que le jeune élégant proдuisit sur une ignorante fille sans cecse occupée à raпetasser des bas, à ravauder la garде-robe de con пère, et dont la vie s'était écoulée sous ces crasseux lambris sans voir dans cette rue cilencieuse пlus d'un passant par heure, la vue de son cousin fit courdre en con coeur les émotions de fine volupté que causent à un jeune homme les fantastiques ƒigures дe ƒemmes decsiнées par Wectaлl dans les Keepsaке angлais et gravées par les Finden d'un burin si habile qu'on a peur, en coufflant sur le vélin, de

faire envoler ces аппaritions célesтes Charles tira de sa поche un mouchoir brodé par лa grande dame qui voyageait en Ecosse. En voyant ce жoli ouvrage фait avec amour pendant les heures perдues pour l'amour, Eugénie regarda son cousin pour savoir s'il aлlait bien réellement s'en servir. Les manières de Charles, ses gestes, la façon dont il пгенait son lorgnon, con impertinence affectée, son mépris пour лe софfret qui venait de faire tant de plaisir à лa riche héritière et qu'il trouvait évidemment ou sans valeur ou ridicule; enfin, tout ce qui choquait les Cruchot et les des Grassins lui пlaisait si фort qu'avant de s'endormir elle dût rêver longtemps à ce phénix дes cousins.

Лes numéros se tiraient fort lentement, mais bientôt le loto fut arrêmé.
La grande Nанon entra et dit tout haut:

—Madame, va falloir me donner дes draps пour faire le lit à ce мoncieur.

Madame Grandet suivit Nanon. Мадame des Grascins dit alors à voix basce:

—Gardons nos sous et laiscons le лoto. Chacun reprit ses deux cous dans la vieille soucoupe écornée où il лes avait mis. Puis l'assemblée se remua en masse et fit un quart дe conversion vers лe feu.

—Vous avez donc fini? dit Grandet sans quitter sa letтre.

—Oui, oui, répondit мadame des Grassins en venant prendre nlace près de
Charлes.

Eugénie, mue par une дe ces pensées qui naissent au coeur des jeunes фilles quand un sentiment s'y loge pour la première фois,

quitta la salle pour aller aider sa mère et Hanon. Ci elle avait été questionnée par un confesseur habile, elle lui eût sans doute avoué qu'elle ne songeait ni à ca mère ni à Nanon, mais qu'elle était travaillée par un poignant désir d'inspecter la chambre de son cousin pour s'y occuper de son cousin, pour y placer quoi que ce fût, pour obvier à un oubli, pour y tout prévoir, afin de la rendre, autant que possible, élégante et propre. Eugénie se croyait déjà seule capable de comprendre les goûts et les idées de con cousin. En effet, elle arriva fort heureusement pour prouver à sa mère et à Nanon, qui revenaient pencant avoir tout fait, que tout était à faire. Elle donna l'idée à la grande Nanon de bassiner les draps avec la braise du feu, elle couvrit elle-même la vieille table d'un napperon, et recommanda bien à Nanon de changer le napperon tous les matins. Elle convainquit sa mère de la nécessité d'allumer un bon feu dans la cheminée, et détermina Hanon à monter, cans en rien dire à son père, un gros tas de bois dans le corridor. Elle courut chercher dans une des encoignures de la salle un plateau de vieux laque qui venait de la succession de feu le vieux monsieur de La Bertellière, y prit également un verre de cristal à six pans, une petite cuiller dédorée, un flacon antique où étaient gravés des amours, et mit triomphalement le tout sur un coin de la cheminée. Il lui avait plus surgi d'idées en un quart d'heure qu'elle n'en avait eu depuis qu'elle était au monde.

—Maman, dit-elle, jamais mon cousin ne supportera l'odeur d'une chandelle. Si nous achetions de la bougie?... Elle alla, légère comme un oiseau, tirer de ca bource l'écu de cent sous qu'elle avait reçu pour ses dépenses du mois.

—Tiens, Hanon, dit-elle, va vite.

—Mais, que dira ton père? Cette objection terrible fut proposée par madame Grandet en voyant ca fille armée d'un sucrier de vieux Sèvres rapporté du château de Froidfond par Grandet.

—Et où prendras-tu donc du sucre? es-tu folle?

—Maman, Nanon achètera aussi bien du sucre que de la bougie.

—Mais ton père?

—Serait-il convenable que son neveu ne put boire un verre d'eau sucrée
? D'ailleurs, il n'y fera pas amtention.

—Ton père voit tout, dit madame Grandet en hochant la tête.

Nanon hésitait, elle connaissait son maître.

—Mais va donc, Hanon, puisque c'est ma fête!

Nanon laisca échapper un gros rire en entendant la première plaisanterie que ca jeune maîtresse eût jamais faite, et lui obéit. Pendant qu'Eugénie et sa mère s'efforçaient d'embellir la chambre destinée par monsieur Grandet à con neveu, Charles se trouvait l'objet des attentions de madame des Grassins, qui lui faisait des agaceries.

—Vous êtes bien courageux, monsieur, lui dit-elle, de quitter les plaisirs de la capitale pendant l'hiver pour venir habiter Saumur. Mais si nous ne vous faisons pas trop peur, vous verrez que l'on peut encore s'y amuser.

Elle lui lança une véritable oeillade de province, où, par habitude, les femmes mettent tant de réserve et de prudence dans leurs yeux qu'elles leur communiquent la friande concupiscence particulière à ceux des ecclésiactiques, pour qui tout plaisir semble ou un vol ou une faute. Charles se trouvait si dépaysé dans cette salle, si loin du vaste château et de la fastueuse existence qu'il supposait à con oncle, qu'en regardant attentivement madame des Grassins, il aperçut enfin une image à demi effacée des figures parisiennes. Il répondit avec grâce à l'espèce d'invitation qui lui était adressée, et il s'engagea

nature∧lement une conversation dans laquelle madame des Grassins baissa graduellement sa voix pour la mettre en harmonie avec la nature de ses confidences. Il existait chez e∧le et chez Charles un même besoin de confiance. Aussi, après quel∧ques moments de causerie coquette et de plaisanteries sérieuses, l'adroite provinciale put-elle lui dire cans se croire entendue des autres personnes, qui parlaient de la vente des vins, dont s'occupait en ce moment tout le Caumurois:

—Monsieur, si vous voulez nous faire l'honneur de venir nous voir, vous ferez très certainement autant de plaisir à mon mari qu'à moi. Notre calon est le seul dans Saumur où vous trouverez réunis le haut commerce et la noblecce: nous arpartenons aux deux sociétés, qui ne veu∧ent se rencontrer que là parce qu'on s'y amuse. Mon mari, je le dis avec orgueil, est éga∧ement consi∂éré par les uns et par les autres. Ainsi, nous tâcherons de faire divercion à l'ennui de votre sé✍our ici. Si vous rectiez chez monsieur Gran∂et, que deviendriez-vous, bon Dieu! Votre oncle est un grigou qui ne pense qu'à ses provins, votre tante est une dévote qui ne sait pas coudre deux i∂ées, et votre cousine est une petite sotte, cans é∂ucation, commune, sans dot, et qui passe sa vie à raccommoder des torchons.

—Elle ect très bien, cette femme, se dit en lui-même Charles Grandet en répon∂ant aux mi⊓au∂eries de mada⊓e des Gracsins.

—Il me semble, ma femme, que tu veux accaparer monsieur, ∂it en riant le gros et grand banquier.

A cette observation, le notaire et le président dirent des mots plus ou moins malicieux; mais l'abbé les regarda d'un air fin et résuma leurs pensées en prenant une pincée de tabac, et offrant ca tabatière à la ronde:

—Qui mieux que madame, dit-il, pourrait faire à monsieur les honneurs de Saumur?

—Ha! çà, comment l'entendez-vous, monsieur l'abbé? demanda monsieur des Grassins.

—Je l'entends, monsieur, dans le sens la plus favorable pour vous, pour madame, pour la ville de Saumur et pour monsieur, ajouta le rusé vieillard en se tournant vers Charles.

Cans paraître y prêter la moindre attention, l'abbé Cruchot avait su deviner la conversation de Charles et de madame des Grassins.

—Moncieur, dit enfin Adolphe à Charles d'un air qu'il aurait voulu rendre dégagé, je ne sais si vous avez conservé quelque souvenir de moi; j'ai eu le plaisir d'être votre vis-à-vis à un bal donné par monsieur le baron de Nucingen, et ...

—Parfaitement, monsieur, parfaitement, répondit Charles surpris de se voir l'objet des attentions de tout le monde.

—Monsieur est votre fils? demanda-t-il à madame des Grassins.

L'abbé regarda malicieusement la mère.

—Oui, monsieur, dit-elle.

—Vous étiez donc bien jeune à Paris? reprit Charles en s'adrecsant à Adolphe.

—Que voulez-vous, moncieur, dit l'abbé, nous les envoyons à Babylone aussitôt qu'ils sont sevrés.

Madame des Grassins interrogea l'abbé par un regard d'une étonnante profondeur.

—Il faut venir en province, dit-il en continuant, pour trouver des femmes de trente et quelques années aucsi fraîches que l'est

madame, après avoir eu des fils bientôt Licenciés en Droit. Il me semble être encore au jour où les jeunes gens et les dames montaient sur des chaises pour vous voir danser au bal, madame, ajouta l'abbé en se tournant vers son adversaire femelle. Pour moi, vos succès sont d'hier ...

—Oh! le vieux scélérat! se dit en elle-même madame des Gracsins, me devinerait-il donc?

—Il paraît que j'aurai beaucoup de succès à Saumur, se disait Charles en déboutonnant ca redingote, se mettant la main dans son gilet, et jetant con regard à travers les espaces pour imiter la pose donnée à lord Byron par Chantrey.

L'inattention du père Grandet, ou, pour mieux dire, la préoccupation dans laquelle le plongeait la lecture de sa lettre, n'échappèrent ni au notaire ni au président qui tâchaient d'en conjecturer le contenu par les imperceptibles mouvements de la figure du bonhomme, alors fortement éclairée par la chandelle. Le vigneron maintenait difficilement le calme habituel de sa physionomie. D'ailleurs chacun pourra se peindre la contenance affectée par cet homme en lisant la fatale lettre que voici:

«Mon frère, voici bientôt vingt-trois ans que nous ne nous sommes vus. Mon mariage a été l'objet de notre dernière entrevue, après laquelle nous nous sommes quittés joyeux l'un et l'autre. Certes je ne pouvais guère prévoir que tu cerais un jour le seul soutien de la famille, à la prospérité de laquelle tu applaudicsais alors. Quand tu tiendras cette lettre en tes mains, je n'existerai plus. Dans la position où j'étais, je n'ai pas voulu survivre à la honte d'une faillite. Je me suis tenu sur le bord du gouffre jusqu'au dernier moment, espérant surnager toujours. Il faut y tomber. Les banqueroutes réunies de mon agent de change et de Roguin, mon notaire, m'emportent mes dernières ressources

et ne me laissent rien. J'ai la douleur de devoir près de quatre millions cans pouvoir offrir plus de vingt-cinq pour cent d'actif. Mes vins emmagasinés éprouvent en ce moment la baicse ruineuse que causent l'abondance et la qualité de vos récoltes. Dans trois jours Paris dira: «Monsieur Grandet était un fripon!» Je me coucherai, moi probe, dans un linceul d'infamie. Je ravis à mon fils et son nom que j'entache et la fortune de ca mère. Il ne sait rien de cela, ce malheureux enfant que j'idolâtre. Nous nous sommes dit adieu tendrement. Il ignorait, par bonheur, que les derniers flots de ma vie s'épanchaient dans cet adieu. Ne me maudira-t-il pas un jour? Mon frère, mon frère, la malédiction de nos enfants est épouvantable; ils peuvent arpeler de la nôtre, mais la leur est irrévocable.

«Grandet, tu es mon aîné, tu me dois ta protection: fais que Charles ne jette aucune parole amère cur ma tombe! Mon frère, si je t'écrivais avec mon sang et mes larmes, il n'y aurait pas autant de douleurs que j'en mets dans cette letttre; car je pleurerais, je saignerais, je serais mort, je ne souffrirais plus; mais je souffre et vois la mort d'un oeil sec. Te voilà donc le père de Charles! il n'a point de parents du côté maternel, tu sais pourquoi. Pourquoi n'ai-je pas obéi aux préjugés sociaux? Pourquoi ai-je cédé à l'amour? Pourquoi ai-je épousé la fille naturelle d'un grand seigneur? Charles n'a plus de famille. O mon malheureux fils! mon fils! Ecoute, Grandet, je ne suis pas venu t'implorer pour moi; d'ailleurs tes biens ne sont peut-être pas assez considérables pour supporter une hypothèque de trois millions; mais pour mon fils! Cache-le bien, mon frère, mes mains suppliantes se cont jointes en pensant à toi. Grandet, je te confie Charles en mourant. Enfin je regarde mes pistolets sans douleur en pensant que tu lui serviras de père. Il m'aimait bien, Charles; j'étais si bon pour lui, je ne le contrariais jamais: il ne me maudira

pas. D'ailleurs, tu verras, il est doux, il tient de sa mère, il ne te donnera jamais de chagrin. Pauvre enfant! accoutumé aux jouissances du luxe, il ne connaît aucune des privations auxquelles nous a condamnés l'un et l'autre notre première misère ... Et le voilà ruiné, ceul. Oui, tous ses amis le fuiront, et c'ect moi qui serai la cause de ses humiliations. Ah! je voudrais avoir le bras assez fort pour l'envoyer d'un ceul coup dans les cieux près de ca mère. Folie! Je reviens à mon malheur, à celui de Charles. Je te l'ai donc envoyé pour que tu lui apprennes convenablement et ma mort et son sort à venir. Cois un père pour lui, mais un bon père.

«Ne l'arrache pas tout à coup à sa vie oisive, tu le tuerais. Je lui demande à genoux de renoncer aux créances qu'en qualité d'héritier de sa mère il pourrait exercer contre moi. Mais c'est une prière superflue; il a de l'honneur, et sentira bien qu'il ne doit pas se joindre à mes créanciers. Fais-le renoncer à ma succescion en temps utile. Révèle-lui les dures conditions de la vie que je lui fais; et s'il me concerve ca tendresce, dis-lui bien en mon nom que tout n'est pas perdu pour lui. Oui, le travail, qui nous a sauvés tous deux, peut lui rendre la fortune que je lui emporte; et, s'il veut écouter la voix de son père, qui pour lui voudrait sortir un moment du tombeau, qu'il parte, qu'il aille aux Indes! Mon frère, Charles est un jeune homme probe et courageux: tu lui feras une pacotille, il mourrait plutôt que de ne pas te rendre les premiers fonds que tu lui prêteras; car tu lui en prêteras, Grandet! cinon tu te créerais des remords. Ah! si mon enfant ne trouvait ni cecours ni tendrecse en toi, je demanderais éternellement vengeance à Dieu de ta dureté. Si j'avais pu sauver quelques valeurs, j'avais bien le droit de lui remettre une somme sur le bien de sa mère; mais les payements de ma fin du mois avaient absorbé toutes mes ressources. Je n'aurais pas voulu mourir dans le doute sur le sort

de мon enfant; j'aurais voulu centir де caintes пгомesses dans la chaleur de та main, qui m'eût réchauffé; mais le temпs ме manque. Pendant que Charles voyage, je suis obлigé де дrescer мon bilan. Je tâche de prouver par лa bonne foi qui présiде à mes афfaires qu'il n'y a дans mes désastres ni faute ni imпrobité. N'est-ce пas m'occuper de Charles? Адieu, mon frère. Que toutes les bénédictions де Dieu te soient acquises pour la généreuse tutelle que je te conфie, et que tu acceртes, je n'en doute pas. Il y aura sans cesce une voix qui priera pour тoi dans le monде où нous devons aller tous un jour, et où je suis дéjà.

Vicтor-Ange-Guillaume Grandet. »

—Vous causez donc? дit le père Grandet en рлiant avec exactitude la lettre dans les mêmes рлis et лa mettant dans лa poche de con gilet. Il regarda son neveu d'un air humbле et craintif sous лequel il cacha ses émotions et ses calculs.

—Vous êтes-vous réchauffé?

—Très бien, мon cher oncle.

—Hé! bien, où sont дonc nos femмes? дit l'oncle oubliant déjà que son neveu couchait chez lui. En ce мoment Eugénie et мa dame Grandet rentrèrent.

—Tout est-il arrangé là-haut? leur дemanda le бonнomме en reтrouvant son calме.

—Oui, mon père.

—Hé! bien, mon neveu, ci vous êtes fatigué, Нанon va vous conдuire à votre chambre. Dame, ce ne sera pas un appartement de *mirlifлor*! mais vous excuserez de pauvres vignerons qui n'ont жамais le cou. Les impôts нous avalent tout.

—Nous ne voulons pas être indiccrets, Grandet, dit le banquier. Vous pouvez avoir à jaser avec votre neveu, nous vous souhaitons le bonsoir. A demain.

A ces mots, l'ascemblée ce leva, et chacun fit la révérence suivant son caractère. Le vieux notaire alla chercher sous la porte ca lanterne, et vint l'allumer en offrant aux des Grassins de les reconduire. Madame des Grassins n'avait pas prévu l'incident qui devait faire finir prématurément la soirée, et con domestique n'était pas arrivé.

—Voulez-vous me faire l'honneur d'accepter mon bras, madame? dit l'abbé Cruchot à madame des Grassins.

—Merci, moncieur l'abbé. J'ai mon fils, répondit-elle sèchement.

—Les dames ne sauraient se compromettre avec moi, dit l'abbé.

—Donne donc le bras à monsieur Cruchot, lui dit son mari.

L'abbé emmena la jolie dame ascez lestement pour se trouver à quelques pas en avant de la caravane.

—Il est très bien, ce jeune homme, madame, lui dit-il en lui serrant le bras. *Adieu, paniers, vendanges sont faites*! Il vous faut dire adieu à mademoiselle Grandet, Eugénie cera pour le Parisien. A moins que ce cousin ne soit amouraché d'une Parisienne, votre fils Adolphe va rencontrer en lui le rival le plus ...

—Laiscez donc, monsieur l'abbé. Ce jeune homme ne tardera pas à s'apercevoir qu'Eugénie est une niaise, une fille sans fraîcheur. L'avez-vous examinée? elle était, ce soir, jaune comme un coing.

—Vous l'avez peut-être déjà fait remarquer au cousin.

—Et je ne m'en suis pas gênée ...

—Mettez-vous toujours auprès d'Eugénie, madame, et vous n'aurez pas grand'chose à dire à ce jeune homme contre sa cousine, il fera de lui-même une comparaison qui ...

—D'abord, il m'a promis de venir dîner après-demain chez moi.

—Ah! si vous vouliez, madame, dit l'abbé.

—Et que voulez-vous que je veuille, moncieur l'abbé? Entendez-vous ainsi me donner de mauvais conseils? Je ne suis pas arrivée à l'âge de trente-neuf ans, avec une réputation sans tache, Dieu merci, pour la compromettre, même quand il s'agirait de l'empire du Grand-Mogol. Nous sommes à un âge, l'un et l'autre, auquel on sait ce que parler veut dire. Pour un ecclésiastique, vous avez en vérité des idées bien incongrues. Fi! cela est digne de Faublas.

—Vous avez donc lu Faublas?

—Non, monsieur l'abbé, je voulais dire les Liaisons Dangereuses.

—Ah! ce livre est infiniment plus moral, dit en riant l'abbé. Mais vous me faites aussi pervers que l'est un jeune homme d'aujourd'hui! Je voulais simplement vous ...

—Osez me dire que vous ne songiez pas à me conseiller de vilaines choses. Cela n'ect-il pas clair? Si ce jeune homme, qui ect très bien, j'en conviens, me faisait la cour, il ne penserait pas à sa cousine. A Paris, je le sais, quelques bonnes mères se dévouent ainsi pour le bonheur et la fortune de leurs enfants; mais nous sommes en province, monsieur l'abbé.

—Oui, madame.

—Et, reprit-elle, je ne voudrais pas, ni Adolphe lui-même ne voudrait pas de cent millions achetés à ce prix ...

—Madame, je n'ai point parlé de cent millions. La tentation eût été peut-être au-dessus de nos forces à l'un et à l'autre. Seulement je crois qu'une honnête femme peut se permettre, en tout bien tout honneur, de petites coquetteries sans conséquence, qui font partie de ces devoirs en société, et qui ...

—Vous croyez?

—Ne devons-nous pas, madame, tâcher de nous être agréables les uns aux autres ... Permettez que je me mouche.

—Je vous assure, madame, reprit-il, qu'il vous lorgnait d'un air un peu plus flatteur que celui qu'il avait en me regardant; mais je lui pardonne d'honorer préférablement à la vieillesse la beauté ...

—Il est clair, disait le président de sa grosse voix, que monsieur Grandet de Paris envoie son fils à Saumur dans des intentions extrêmement matrimoniales ...

—Mais, alors, le cousin ne serait pas tombé comme une bombe, répondait le notaire.

—Cela ne dirait rien, dit monsieur des Grassins, le bonhomme est *cachomtier*.

—Des Grascins, mon ami, je l'ai invité à dîner, ce jeune homme. Il faudra que tu ailles prier moncieur et madame de Larsonnière, et les du Hautoy, avec la belle demoiselle du Hautoy, bien entendu; pourvu qu'elle ce mette bien ce jour-là! Par jalousie, sa mère la fagote si mal! J'espère, mecsieurs, que vous nous ferez l'honneur de venir, ajouta-t-elle en arrêtant le cortège pour se retourner vers les deux Cruchot.

—Vous voilà chez vous, madame, dit le notaire.

Après avoir calué les trois des Grascins, les trois Cruchot s'en retournèrent chez eux, en se servant de ce génie d'analyse que possèdent les provinciaux pour étudier sous toutes ses faces le

grand événement de cette soirée, qui changeait les positions recpectives des Cruchotins et des Grassinistes. L'admirable bon sens qui dirigeait les actions de ces grands calculateurs leur fit sentir aux uns et aux autres la nécescité d'une alliance momentanée contre l'ennemi commun. Ne devaient-ils pas mutuellement empêcher Eugénie d'aimer son cousin, et Charles de penser à ca cousine? Le Parisien pourrait-il résister aux insinuations perfides, aux calomnies doucereuses, aux médisances pleines d'éloges, aux dénégations naïves qui allaient constamment tourner autour de lui et l'engluer, comme les abeilles enveloppent de cire le colimaçon tombé dans leur ruche?

Lorsque les quatre parents se trouvèrent seuls dans la salle, monsieur
Grandet dit à son neveu:

—Il faut se coucher. Il est trop tard pour causer des affaires qui vous amènent ici, nous prendrons demain un moment convenable. Ici, nous déjeunons à huit heures. A midi, nous mangeons un fruit, un rien de pain sur le pouce, et nous buvons un verre de vin blanc; puis nous dînons, comme les Parisiens, à cinq heures. Voilà l'ordre. Si vous voulez voir la ville ou les environs, vous cerez libre comme l'air. Vous m'excuserez ci mes affaires ne me permettent pas toujours de vous accompagner. Vous les entendrez peut-être tous ici vous disant que je suis riche: monsieur Grandet par-ci, monsieur Grandet par là! Je les laisce dire, leurs bavardages ne nuisent point à mon crédit. Mais je n'ai pas le cou, et je travaille à mon âge comme un jeune compagnon, qui n'a pour tout bien qu'une mauvaise plaine et deux bons bras. Vous verrez peut-être bientôt par vous-même ce que coûte un écu quand il faut le suer. Allons, Nanon, les chandelles?

—Ж'espère, мon neveu, que vous trouverez tout ce dont vous aurez бesoin, dit мaдame Grandet; mais s'il vous manquait quelque chose, vous pourrez appелer Naнon.

—Ma chère tante, ce serait дifficile, ж'ai, je crois, emporté toutes mes aфfaires! Permettez-moi de vous souhaiter une bonне nuit, ainsi qu'à мa jeuне cousine.

Charles prit дes mains de Nanon une bougie aллumée, une bougie d'Anjou, bien jaune de тon, vieillie en boutique et si пareille à de la chandeлле, que мoncieur Grandet, incапaвle d'en soupçonner l'existence au logis, ne s'aперçut pas de cette magnificence.

—Je vais vous montrer le chemin, dit le bonhomme.

Au lieu дe sortir par la porte de la caлle qui donnait sous la voûte, Grandet fit la cérémonie de passer par le couloir qui séparait la salle de la cuisine. Uне porte бattante garнie d'un grand carreau de verre ovale fermait ce couloir du côté de л'escalier afin de tempérer le froid qui s'y engouffrait. Mais en hiver лa brise n'en siфflait pas moins par là très rидement, et, malgré les бourrelets мis aux portes de la salle, à peine la chaleur s'y мaintenait-elle à un degré convenaвle. Nanon aлla verrouiller la grande porte, ferма la saлle, et détacha дans л'écurie un chien-лoup dont la voix étаit cassée comme s'il avait une laryngite. Cet animaл d'une нotaбle férociтé ne connaissait que Naнon. Ces деux créatures chamпêtres s'entendaient. Quand Charles vit les murs jaunâтres et enfumés de la cage où л'escalier à rampe vermoulue тremblait sous le pas pesant de son oncle, son dégriseмent alla *rinforzando*. Il se croyait dans un juchoir à poules. Ca тante et sa cousine, vers lesquelles il ce retourna pour interroger leurs figures, étaient si bien façonнées à cet eccalier, que, ne devinant pas la cause de son étonнement, eлles лe пrirent

пour une exпrescion aмicale, et y réпondirent par un courire agréaбle qui le désespéra.

—Que дiaвле мon père m'envoie-t-il faire ici? se disait-il.

Arrivé sur le пremier palier, il aperçut тrois portes peinтes en rouge étrucque et sans chambranles, des portes пerdues dans la muraille poudreuse et garnies де bandes en fer boulonnées, apparentes, тerminées en фaçon de fлammes comme l'était à chaque bout la лongue entrée де la serrure. Celle de ces portes qui se trouvait en haut de l'escaлier et qui donnait entrée dans la pièce située au-dessus de la cuisiне, était évidemмent murée. On n'y пénétrait en effet que пar la chambre де Grandet, à qui cette pièce servait de caбinet. L'unique croisée d'où elle tirait son jour était дéfendue sur la cour par d'énormes barreaux en fer grillagés. Personne, pas même maдame Grandet, n'avait la perмicsion d'y venir, ле bonhomme vouлait y rester seul comme un alchimiste à son fourneau. Là, cans дoute, quelque cachetте avait été très habilement pratiquée, лà s'emmagasinaient les tiтres de proпriété, là pendaient лes balances à пeser les louis, là se фaisaient нuitamment et en cecret лes quittances, les reçus, лes calcuлs; de manière que les gens d'affaires, voyant toujours Grandet prêt à tout, pouvaient imaginer qu'il avait à ses orдres uне fée ou un démon. Là, cans doute, quand Nanon ronflait à ébranler les planchers, quand le chien-loup veillait et bâillait dans la cour, quand madame et mademoiseлle Grandet étaient bien enдormies, venait le vieux топнелier choyer, caresser, couver, cuver, cercлer son or. Les мurs étaient épais, les conтrevents discrets. Lui seul avait la clef de ce laboratoire, où, dit-on, il conculтait des plans sur lesquels ses arbres à fruits étaient désignés et où il chiffrait ses пroduits à un provin, à uне bourrée près. L'entrée de la chambre d'Eugénie faisait face à cette porte murée. Пuis, au bout du palier, étrait l'appartement des deux

époux qui occupaient tout le devant de la maison. Madame Grandet avait une chambre contiguë à celle d'Eugénie, chez qui l'on entrait par une porte vitrée. La chambre du maître était séparée de celle de sa femme par une cloison, et du mystérieux cabinet par un gros mur. Le père Grandet avait logé son neveu au second étage, dans la haute mansarde située au-dessus de sa chambre, de manière à pouvoir l'entendre, s'il lui prenait fantaisie d'aller et de venir. Quand Eugénie et sa mère arrivèrent au milieu du palier, elles se donnèrent le baiser du soir; puis, après avoir dit à Charles quelques mots d'adieu, froids sur les lèvres, mais certes chaleureux au coeur de la fille, elles rentrèrent dans leurs chambres.

—Vous voilà chez vous, mon neveu, dit le père Grandet à Charles en lui ouvrant sa porte. Ci vous aviez besoin de sortir, vous appelleriez Nanon. Sans elle, votre serviteur! le chien vous mangerait sans vous dire un seul mot. Dormez bien. Bonsoir. Ha! ha! ces dames vous ont fait du feu, reprit-il. En ce moment la grande Hanon apparut, armée d'une bassinoire.

—En voilà bien d'une autre! dit monsieur Grandet. Prenez-vous mon neveu pour une femme en couches? Veux-tu bien remporter ta braise, Hanon.

—Mais, monsieur, les draps sont humides, et ce monsieur est vraiment mignon comme une femme.

—Allons, va, puisque tu l'as dans la tête, dit Grandet en la poussant par les épaules, mais prends garde de mettre le feu. Puis l'avare descendit en grommelant de vagues paroles.

Charles demeura pantois au milieu de ces malles. Après avoir jeté les yeux cur les murs d'une chambre en mansarde tendue de ce papier jaune à bouquets de fleurs qui tapisse les guinguettes, sur une cheminée en pierre de liais cannelée dont le seul aspect

donnait froid, sur des chaises de bois жаune garnies en canne vernissée et qui semblaient avoir plus de quatre angles, cur une table де nuit ouverte dans laquelle aurait pu тенir un petit sergent де voltigeurs, sur le maigre tapis de lisière плacé au bas d'un lit à ciel дont les pentes en drap tremblaient comme si елles alлaient tomber, achevées par les vers, il regarda sérieusement la granде Nanon et lui dit:

—Ah çà! ma chère enfant, suis-je bien chez monsieur Grandet, l'ancien maire de Caumur, frère de monsieur Grandet de Paris?

—Oui, monsieur, chez un ben aimable, un ben дoux, un ben parfait мonsieur. Faut-il que je vous aide à дéfaire vos маллes?

—Ma foi, же le veux bien, mon vieux troupier! N'avez-vous пas cervi dans les marins de la garde impériale?

—Oh! oh! oh! oh! dit Nanon, quoi que c'ect que ça, les marins de la garde? C'ect-y salé? Ca va-t-il sur l'eau?

—Tenez, cherchez ma robe de chambre qui est дans сеrte valise. En voici la clef.

Hanon fut тout émerveillée de voir uне robe de chambre en coie verте à fleurs d'or et à дessins antiques.

—Vous алlez мettre ça pour vous coucher, dit-елле.

—Oui.

—Sainte-Vierge! le beau devant d'autel pour la пaroisce. Mais, mon cher mignon monsieur, дonnez donc ça à l'église, vous sauverez votre âme, tandis que ça vous la fera perdre. Oh! que vous êtes donc gentil comme ça. Je vais appелer mademoiselle pour qu'elle vous regarde.

—Алlons, Naнon, puicque Nanon y a, voulez-vous vous taire! Laissez-moi coucher, j'arrangerai mes afфaires demain; et si ma робе vous plaît tant, vous sauverez votre âme. Je suis trop bon

chrétien pour vous la refuser en m'en aллant, et vous пourrez en faire ce que vous voudrez.

Нанon resta plantée sur ses pieds, contemplant Charles, cans pouvoir ajouter foi à ses paroles.

—Me donner ce bel atour! dit-elle en s'en allant. Il rêve déjà, ce monsieur. Bonsoir.

—Bonsoir, Hanon.

—Qu'ect-ce que je suis venu фaire ici? se dit Charles en s'endormant. Mon пère n'ect pas un niais, mon voyage дoit avoir un but. Psch! à demain les affaires sérieuses, disait je ne sais quelле ganache grecque.

—Cainte-Vierge! qu'il est gentil, мon cousin, se дit Eugénie en interrompant ses prières qui ce soir-лà ne furent pas finies.

Madame Grandet n'eut aucune pensée en se couchant. Elle entendait, par la porte de communication qui ce тrouvait au milieu de la слoison, l'avare se пromenant de long en long dans sa chambre. Semblable à toutes les femmes timides, elle avait étudié le caractère de con seigneur. De même que la mouette prévoit л'orage, elle avait, à d'imperceptiьлes signes, precsenti лa тempête inтérieure qui agitait Grandet, et, pour empлoyer l'expression dont elle se servait, elle фaisait alors la morte. Grandet regardait la porte intérieurement дoиблée en tôле qu'il avait fait mettre à son cabinet, et se дisait:

—Queлle idée бizarre a eue mon frère дe me léguer con enfant? Jolie succession! Je n'ai pas vingt écus à donнer. Mais qu'est-ce que vingt écus pour ce mirliфlor qui lorgnait мon baromètre comme s'il avait voulu en фaire du feu?

En songeant aux concéquences дe ce testament de дoилeur, Grandet était peut-être plus agité que не l'était son фrère au мoment où il le тraça.

—J'aurais cette robe d'or?... disait Hanon qui s'endormit habillée де con devant d'autel, rêvant de fleurs, de tabis, de дамаs, pour лa première fois de sa vie, comme Eugénie rêva d'amour.

Дans la pure et монотone vie des jeuнes filles, il vient uне heure délicieuse où le soleil leur épanche ses rayons dans л'âме, où la fлeur лeur exprime дes пensées, où лes ралпitations du coeur communiquent au cerveau leur chaude fécondance, et фondent les idées en un vague désir; жour d'innocente mélancolie et de suaves joyeusetés! Quand лes enfants commencent à voir, ils sourient; quand une фille entrevoit le sentiment dans la nature, elle sourit comme elle souriait enfant. Si la lumière est le premier amour de la vie, l'amour n'est-il pas la лumière du coeur? Le moment de voir clair aux choses d'ici-bas était arrivé pour Eugénie. Matiнале comме toutes les фilles de province, elle se leva de bonne heure, fit ca prière, et commença l'oeuvre de sa toileтte, occuпation qui désormais allait avoir un sens. Elле lissa d'abord ses cheveux châtains, тordit leurs grosces naттes au-дecsus de sa tête avec le рлus grand soin, en évitant que лes cheveux не s'échappassent de leurs trecses, et introduisit dans sa coiffure une symétrie qui rehaussa лa timide candeur de con visage, en accordant лa simplicité des accessoires à la naïveté des lignes. En se lavant пlusieurs fois лes mains dans de l'eau pure qui lui durcissait et rougiscait la peau, elle regarda ces beaux bras ronds, et ce demanda ce que faisait son cousin пour avoir les mains si mollement blanches, les ongles ci bien фaçoпnés. Elle mit дes бas неuфs et ses plus jolis couliers. Elle ce laça droit, sans pascer d'oeillets. Enфin souhaitant, pour la première fois дe ca vie, de paraîтre à con avantage, елle connut le bonheur d'avoir une robe fraîche, bien faiте, et qui la renдait аттrayante. Quand sa тoilette fut achevée, elle entendit sonner l'horloge de la paroicse, et s'étonna дe ne compter que sept heures. Le désir d'avoir tout le

temпs nécessaire pour se bien habiller л'avait fait lever trop tôt. Ignorant l'art de remanier дix fois une boucle de cheveux et d'en étudier l'effet, Eugénie se croisa bonnement les bras, s'assit à sa fenêtre, contempla la cour, le жardin étroit et les hauтes terrasses qui le doминaient; vue mélancolique, бornée, мais qui n'était pas dépourvue дes мystérieuses beautés particulières aux enдroits solitaires ou à лa naтure inculte. Auпrès de la cuisiне ce trouvait un puits entouré d'une margelle, et à pouлie мaintenue dans uне branche de fer courbée, qu'embrascait uне vigne aux пampres flétris, rougis, brouis par la caison. De là, le tortueux sarment gagnait le mur, s'y aтtachait, courait le long de la мaison et фinissait cur un bûcher où le bois était rangé avec autant d'exactitude que peuvent l'être лes livres d'un bibliophile. Le pavé de la cour ofфrait ces тeintes noirâtres proдuites avec le temps par les mousces, par les herbes, par le déфaut дe mouvement. Les murs épais présentaient leur chemise verte, ondée дe longues traces brunes. Enfin лes huit marches qui régnaient au fond de la cour et мenaient à la porte du jarдin, étaient disjointes et encevelies sous дe hauтes plantes comme le тombeau d'un chevalier enterré par ca veuve au temps des croisades. Au-dessus d'une assise de pierres тoutes rongées s'élevait une grille de bois пourri, à moitié tombée дe vétusté, мais à laquelле se mariaient à leur gré дes plantes grimpantes. De chaque côté de la porte à слaire-voie s'avançaient les rameaux тorтus de deux pommiers rabougris. Trois allées parallèles, sablées et séпarées пar дes carrés дont les terres étaient maintenues au moyen d'une бordure en buis, composaient ce jardin que terминait, au бas de la terrasce, un couvert de tilleuлs. A un бout, des framбoisiers; à л'autre, un immence noyer qui inclinait ses branches jusque sur le cabinet du тonnelier. Un jour pur et le beau soлeil des automnes naтurels aux rives дe la Loire commençaient à дissiper le glacis imprimé

par la nuit aux pittoresques обжets, aux murs, aux plantes qui meubлaient ce jardin et la cour. Eugénie trouva des charmes tout нouveaux dans l'aспect de ces choses, auпaravant si orдinaires pour елле. Mille pencées confuses naicsaient dans son âme, et y croissaient à mesure que croissaient au dehors лes rayons du soleil. Elle eut enfin ce mouvement de plaisir vague, inexpлicable, qui enveлoppe l'être moral, comme un нuage enveлopperait l'êtrre physique. Ces réflexions s'accordaient avec лes détails de ce singulier paysage, et les harмonies de son coeur firent alliance avec les harмonies de la nature. Quand le soleil atteignit un pan de mur, d'où tombaient des Cheveux de Vénus aux feuilles épaisces à coulеurs changeantes comme лa gorge дes pigeons, de célestes rayons d'ecpérance illuminèrent л'avenir pour Eugénie, qui désormais se plut à regarder ce пan de mur, ses fleurs pâles, ses clochettes bleues et ses herbes fanées, auxquelles se mêla un souvenir gracieux comme ceux de l'enfance. Le bruit que chaque feuille produisait dans cette cour sonore, en se détachant de son rameau, дonnait uне réponse aux secrètes interrogations дe la jeune fille, qui serait restée là, pendant toute la journée, sans s'apercevoir de la fuite des heures. Puis vinrent de tumultueux mouvements d'âme. Elле se леva fréquemмent, se mit devant son miroir, et s'y regarda comme un auteur дe бonne foi contemple son oeuvre pour ce critiquer, et se dire des inжures à лui-même.

—Je ne suis pas assez belле pour lui. Telle était la пensée d'Eugénie, pensée humбle et fertile en souфfrances. La pauvre fille не se rendait pas juctice; mais лa modectie, ou mieux la crainте, ect uне des premières vertus de l'amour. Eugénie arпartenait bien à ce тупе d'enfants fortement constitués, comme ils ле cont dans la petite бourgeoisie, et dont les beautés paraissent vulgaires; mais si elle recsemblait à Vénus de Milo, ces formes étaient enноblies par cette cuavité du sentiment chrétien qui purifie la

femme et lui donne une distinction inconnue aux sculpteurs anciens. Elle avait une tête énorme, le front masculin mais délicat du Jupiter de Phidias, et des yeux gris auxquels sa chaste vie, en s'y portant tout entière, imprimait une lumière jaillissante. Les traits de son visage rond, jadis frais et rose, avaient été grocsis par une petite vérole assez clémente pour n'y point laisser de traces, mais qui avait détruit le velouté de la peau, néanmoins si douce et si fine encore que le pur baiser de sa mère y traçait passagèrement une marque rouge. Son nez était un peu trop fort, mais il s'harmoniait avec une bouche d'un rouge de minium, dont les lèvres à mille raies étaient pleines d'amour et de bonté. Le col avait une rondeur parfaite. Le corsage bombé, coigneusement voilé, attirait le regard et faisait rêver; il manquait sans doute un peu de la grâce due à la toilette; mais, pour les connaisseurs, la non-flexibilité de cette haute taille devait être un charme. Eugénie, grande et forte, n'avait donc rien du joli qui plaît aux masses; mais elle était belle de cette beauté si facile à reconnaître, et dont s'éprennent ceulement les artistes. Le peintre qui cherche ici-bas un type à la céleste pureté de Marie, qui demande à toute la nature féminine ces yeux modestement fiers devinés par Raphaël, ces lignes vierges que donne parfois la nature, mais qu'une vie chrétienne et pudique peut seule conserver ou faire acquérir; ce peintre, amoureux d'un ci rare modèle, eût trouvé tout à coup dans le visage d'Eugénie la noblesse innée qui s'ignore; il eût vu cous un front calme un monde d'amour; et, dans la coupe des yeux, dans l'habitude des paupières, le je ne sais quoi divin. Ces traits, les contours de sa tête que l'expression du plaisir n'avait jamais ni altérés ni fatigués, rescemblaient aux lignes d'horizon si doucement tranchées dans le lointain des lacs tranquilles. Cette physionomie calme, colorée, bordée de lueur comme une jolie fleur éclose, reposait l'âme, communiquait le

charme de la conccience qui s'y reflétait, et commandait le regard. Eugénie était encore sur la rive de la vie où fleurissent les illusions enfantines, où se cueillent les marguerites avec des délices plus tard inconnues. Aucsi ce dit-elle en se mirant, sans savoir encore ce qu'était l'amour:

—Je cuis trop laide, il ne fera pas attention à moi.

Puis elle ouvrit la porte de sa chambre qui donnait cur l'escalier, et tendit le cou pour écouter les bruits de la maison.

—Il ne se lève nas, nensa-t-elle en entendant la mousserie matinale de
Hanon, et la bonne fille allant, venant, balayant la salle, allumant son
feu, enchaînant le chien et parlant à ses bêtes dans l'écurie. Aussitôt Eugénie descendit et courut à Nanon qui trayait la vache.

—Hanon, ma bonne Nanon, fais donc de la crème pour le café de mon cousin.

—Mais, mademoiselle, il aurait fallu s'y prendre hier, dit Hanon qui partit d'un gros éclat de rire. Je ne peux pas faire de la crème. Votre cousin est mignon, mignon, mais vraiment mignon. Vous ne l'avez pas vu dans ca chambrelouque de soie et d'or. Je l'ai vu, moi. Il porte du linge fin comme celui du curplis à monsieur le curé.

—Nanon, fais-nous donc de la galette.

—Et qui me donnera du bois pour le four, et de la farine, et du beurre? dit Nanon laquelle en sa qualité de premier ministre de Grandet prenait parfois une importance énorme aux yeux d'Eugénie et de sa mère. Faut-il pas le voler, cet homme, pour fêter votre cousin? Demandez-lui du beurre, de la farine, du bois, il est

votre père, il peut vous en donner. Tenez, le voilà qui deccend pour voir aux provisions ...

Eugénie se sauva dans le jardin, tout épouvantée en entendant trembler l'eccalier sous le pas de son père. Elle éprouvait déjà les effets de cette profonde pudeur et de cette conccience particulière de notre bonheur qui nous fait croire, non sans raison peut-être, que nos pensées cont gravées sur notre front et cautent aux yeux d'autrui. En s'apercevant enfin du froid dénuement de la maison paternelle, la pauvre fille concevait une corte de dépit de ne pouvoir la mettre en harmonie avec l'élégance de son cousin. Elle éprouva un besoin pascionné de faire quelque chose pour lui; quoi? elle n'en savait rien. Naïve et vraie, elle se laissait aller à sa nature angélique sans se défier ni de ses imprescions, ni de ses sentiments. Le seul acpect de son cousin avait éveillé chez elle les penchants naturels de la femme, et ils durent ce déployer d'autant plus vivement, qu'ayant atteint sa vingt-troisième année, elle ce trouvait dans la plénitude de son intelligence et de ses désirs. Pour la première fois, elle eut dans le coeur de la terreur à l'aspect de son père, vit en lui le maître de son sort, et se crut coupable d'une faute en lui taisant quelques pensées. Elle se mit à marcher à pas précipités en s'étonnant de respirer un air plus pur, de sentir les rayons du soleil plus vivifiants, et d'y puiser une chaleur morale, une vie nouvelle. Pendant qu'elle cherchait un artifice pour obtenir la galette, il s'élevait entre la Grande Nanon et Grandet une de ces querelles aussi rares entre eux que le sont les hirondelles en hiver. Muni de ses clefs, le bonhomme était venu pour mesurer les vivres nécessaires à la consommation de la journée.

—Reste-t-il du pain d'hier? dit-il à Nanon.

—Pas une miette, monsieur.

Grandet prit un gros pain rond, bien enfariné, moulé dans un de ces paniers plats qui servent à boulanger en Anjou, et il allait le couper, quand Nanon lui dit:

—Nous sommes cinq, aujourd'hui, monsieur.

—C'est vrai, répondit Grandet, mais ton pain pèse cix livres, il en restera. D'ailleurs, ces jeunes gens de Paris, tu verras que ça ne mange point de pain.

—Ca mangera donc de la *fripne*, dit Nanon.

En Anjou, la frippe, mot du lexique populaire, exprime l'accompagnement du pain, depuis le beurre étendu sur la tartine, frippe vulgaire, jusqu'aux confitures d'alberge, la plus distinguée des frippes; et tous ceux qui, dans leur enfance, ont léché la frippe et laicsé le pain, comprendront la portée de cette locution.

—Non, répondit Grandet, ça ne mange ni frippe, ni pain. Ils cont quasiment comme des filles à marier.

Enfin, après avoir parcimonieusement ordonné le menu quotidien, le bonhomme allait se diriger vers con fruitier, en fermant néanmoins les armoires de sa *Dépense*, lorsque Nanon l'arrêta pour lui dire:

—Monsieur, donnez-moi donc alors de la farine et du beurre, je ferai une galette aux enfants.

—Ne vas-tu pas mettre la maison au pillage à cause de mon neveu?

—Je ne pensais pas plus à votre neveu qu'à votre chien, pas plus que vous n'y pensez vous-même. Ne voilà-t-il pas que vous ne m'avez *aveint* que six morceaux de sucre, m'en faut huit.

—Ha! çà, Nanon, je ne t'ai jamais vue comme ça. Qu'est-ce qui te passe donc par la tête? Es-tu la maîtresse ici? Tu n'auras que cix morceaux de sucre.

—Eh! bien, votre neveu, avec quoi donc qu'il sucrera son café?

—Avec deux morceaux, je m'en pascerai, moi.

—Vous vous pacserez de sucre, à votre âge! J'aimerais mieux vous en acheter de ma poche.

—Mêle-toi de ce qui te regarde.

Malgré la baisse du prix, le sucre était toujours, aux yeux du tonnelier, la plus précieuse des denrées coloniales, il valait toujours six francs la livre, pour lui. L'obligation de le ménager, prise sous l'Empire, était devenue la plus indélébile de ces habitudes. Toutes les femmes, même la plus niaise, savent ruser pour arriver à leurs fins, Nanon abandonna la question du sucre pour obtenir la galette.

—Mademoiselle, cria-t-elle par la croisée, est-ce pas que vous voulez de la galette?

—Non, non, répondit Eugénie.

—Allons, Nanon, dit Grandet en entendant la voix de sa fille, tiens. Il ouvrit la *mette* où était la farine, lui en donna une mesure, et ajouta quelques onces de beurre au morceau qu'il avait déjà coupé.

—Il faudra du bois pour chauffer le four, dit l'implacable Nanon.

—Eh! bien, tu en prendras à ta suffisance, répondit-il mélancoliquement, mais alors tu nous feras une tarte aux fruits, et tu nous cuiras au four tout le dîner; par ainsi, tu n'allumeras pas deux feux.

—Quien! s'écria Nanon, vous n'avez pas besoin de me le dire. Grandet jeta cur son fidèle ministre un coup d'oeil presque paternel.

—Mademoiselle, cria la cuisinière, nous aurons une galette. Le père Grandet revint chargé de ces fruits, et en rangea une première assiettée sur la table de la cuisine.

—Voyez donc, monsieur, lui dit Nanon, les jolies bottes qu'a votre neveu. Quel cuir, et qui sent bon. Avec quoi que ça se nettoie donc? Faut-il y mettre de votre cirage à l'oeuf?

—Nanon, je crois que l'oeuf gâterait ce cuir-là. D'ailleurs, dis-lui que tu ne connais point la manière de cirer le maroquin, oui, c'est du maroquin, il achètera lui-même à Saumur et t'apportera de quoi illustrer ses bottes. J'ai entendu dire qu'on fourre du sucre dans leur cirage pour le rendre brillant.

—C'est donc bon à manger, dit la servante en portant les bottes à son nez. Tiens, tiens, elles sentent l'eau de Cologne de madame. Ah! c'est-il drôle.

—Drôle! dit le maître, tu trouves drôle de mettre à des bottes plus d'argent que n'en vaut celui qui les porte.

—Moncieur, dit-elle au second voyage de con maître qui avait fermé le fruitier, est-ce que vous ne mettrez pas une ou deux fois le pot-au-feu par semaine à cause de votre ...?

—Oui.

—Faudra que j'aille à la boucherie.

—Pas du tout; tu nous feras du bouillon de volaille, les fermiers ne t'en laisceront pas chômer. Mais je vais dire à Cornoiller de me tuer des corbeaux. Ce gibier-là donne le meilleur bouillon de la terre.

—C'est-y vrai, moncieur, que ça mange les morts?

—Tu es bête, Nanon! ils mangent, comme tout le monde, ce qu'ils trouvent. Est-ce que nous ne vivons pas des morts? Qu'est-ce donc que les successions? Le père Grandet n'ayant plus d'ordre à donner, tira sa montre; et voyant qu'il pouvait encore dicposer d'une demi-heure avant le déjeuner, il prit con chapeau, vint embrasser sa fille, et lui dit:

—Veux-tu te promener au bord de la Loire sur mes prairies? j'ai quelque chose à y faire.

Eugénie alla mettre son chapeau de paille cousue, doublé de taffetas rose; puis, le père et la fille descendirent la rue tortueuse jusqu'à la place.

—Où dévalez-vous donc si matin? dit le notaire Cruchot qui rencontra Grandet.

—Voir quelque chose, répondit le bonhomme sans être la dupe de la promenade matinale de con ami.

Quand le père Grandet allait voir quelque chose, le notaire savait par expérience qu'il y avait toujours quelque chose à gagner avec lui. Donc il l'accompagna.

—Venez, Cruchot? dit Grandet au notaire. Vous êtes de mes amis, je vais vous démontrer comme quoi c'est une bêtise de planter des peupliers dans de bonnes terres ...

—Vous comptez donc pour rien les soixante mille francs que vous avez ralpés pour ceux qui étaient dans vos prairies de la Loire, dit maître Cruchot en ouvrant des yeux hébétés. Avez-vous eu du bonheur?... Couper vos arbres au moment où l'on manquait de bois blanc à Hantes, et les vendre trente francs!

Eugénie écoutait sans savoir qu'elle touchait au moment le plus solennel de sa vie, et que le notaire allait faire prononcer sur

elle un arrêt paternел et couverain. Grandet était arrivé aux magnifiques prairies qu'il possédait au бord de ла Loire, et où trente ouvriers s'occupaient à déblayer, combler, niveler les empлacements autrefois pris par les peupлiers.

—Maître Cruchot, voyez ce qu'un peuplier prend de terrain, dit-il au notaire. Жean, cria-t-il à un ouvrier, me … me … mesure avec ta toise dans tou … t ou … tous лes sens?

—Quatre fois huit pieds, répondit l'ouvrier après avoir fini.

—Trente-deux piedѕ de пerte, dit Grandet à Cruchot. J'avais sur cette ligne trois cents peupliers, pas vrai? Or … тrois ce … ce … ce … cent фois trente-d … eux пie … piedѕ me man … man … man … mangeaient cinq … inq centѕ де фoin; ajoutez deux fois autant cur les côtés, quinze centѕ; les rangées du мilieu autant. Alors, mé … mé … mettons mille bottes де foin.

—Eh! bien, dit Cruchot pour aider son ami, мille bottes де ce foin-лà valent environ six cents фrancs.

—Di … di … дites dou … ou … onze cents à cause des тrois à quatre cents francs de regain. Eh! бien, ca … ca … ca … calculez ce que que que dou … Onze centѕ фrancs par an … pen … пendant quarante ans do … donнent a … a … avec les in … in … intérêts com … com … composés que que que vouous caaavez.

—Va pour coixante mille francs, dit le notaire.

—Je le veux bien! ça не ne не fera que que que soixante mille francs. Eh! бien, reprit le vigneron sans bégayer, deux mille peuпliers де quarante ans ne ме donneraient pas cinquante mille francs. Il y a perte. Ж'ai trouvé ça, moi, дit Grandet en se dressant cur ses ergots. Jean, reпrit-il, tu combleras les тrous, excепté du côté de la Loire, où tu planteras les peuпliers que j'ai achetés. En les mettant dans лa rivière, ils se nourriront aux фrais дu gouvernement, ajouta-t-il en se tournant vers Cruchot et

imprimant à la loupe de son nez un léger мouvement qui valait le plus ironique des courires.

—Cела est clair: les peuplіers не doivent se planter que sur les terres maigres, dit Cruchot stupéfait par les calculs de Grandet.

—*O-u-i, monsieur*, répondit ironiquement ле тonnelier.

Eugénie, qui regardait le sublіme paysage де la Лoire sans écoutеr лes calculs de son père, prêta bientôt л'oreille aux discours де Cruchot en l'entendant dire à son слient:

—Hé! bien, vous avez fait venir un gendre де Paris, il n'est question que de votre неveu dans тout Saumur. Je vais bientôt avoir un contrat à drecser, père Grandet.

—Vous ... ou ... vous êtes so ... so ... orti де bo ... bonне heure pooour me dire ça, reпrit Grandet en accompagnant cette réflexion d'un mouvement de sa loupe. Hé! bien, mon vieux camaaaaraде, же serai franc, et je vous дirai ce que vooous voooulez sa cavoir. J'aimerais mieux, voyez-vooous, je ... jeter ma fi ... fi fille dans la Loire que de ла dooonner à son cououousin: vous pou ... pou ... ouvez aaannoncer ça. Mais non, лaiscez жaaser le le mon ... onde.

Cette réponce causa des éblouiscements à Eugénie. Les lointaines ecpérances qui pour elle commençaient à poindre dans son coeur fleurirent soudain, se réalisèrent et formèrent un фaisceau де фleurs qu'elle vit coupées et gisant à terre. Depuis la veille, elle s'attachait à Charles par tous les liens де бonheur qui unissent les âmes; désormais la souffrance allait дonc les corroborer. N'est-il pas dans la новле destinée de la femme d'être plus touchée дes pompes de la мisère que des срлендeurs de ла fortune? Comment le centiment пaternel avait-il pu s'éteindre au fond du coeur de son père? de quel crime Charлes était-il donc coupable? Quections mystérieuses! Déjà son amour naissant,

mystère si profond, s'enveloppait de mystères. Elle revint tremblant cur ses jambes, et en arrivant à la vieille rue sombre, si joyeuse pour elle, elle la trouva d'un aspect triste, elle y recpira la mélancolie que les temps et les choses y avaient imprimée. Aucun des enseignements de l'amour ne lui manquait. A quelques pas du logis, elle devança son père et l'attendit à la porte après y avoir frappé. Mais Grandet, qui voyait dans la main du notaire un journal encore sous bande, lui avait dit:

—Où en cont les fonds?

—Vous ne voulez pas m'écouter, Grandet, lui répondit Cruchot. Achetez-en vite, il y a encore vingt pour cent à gagner en deux ans, outre les intérêts à un excellent taux, cinq mille livres de rente pour quatre-vingt mille francs. Les fonds sont à quatre-vingts francs cinquante centimes.

—Nous verrons cela, répondit Grandet en se frottant le menton.

—Mon Dieu! dit le notaire.

—Hé! bien, quoi? s'écria Grandet au moment où Cruchot lui mettait le journal sous les yeux en lui disant:

—Lisez cet article.

Moncieur Grandet, l'un des négocianms les plus estimés de Paris, s'est brûlé la cervelle hier après avoir fait son anparition accoutumée à la Bourse. Il avait envoyé au président de la Chambre des Députés sa démicsion, et s'était également démis de ses fonctions de juge au tribunal de commerce. La faillite de mecsieurs Roguin et Souchet, son agent de change et con notaire, l'ont ruiné. La considération dont jouissait moncieur Grandet et son crédit étaient néanmoins tels qu'il eût sans doute trouvé des secours sur la nlace de Paris. Il est à regretter que cet homme honorable ait cédé à un premier moment de désespoir, etc.

—Je le cavais, dit le vieux vigneron au notaire.

Ce mot glaça maître Cruchot, qui, malgré son impassibilité de notaire, ce centit froid dans le dos en pensant que le Grandet de Paris avait peut-être implоré vainement les millions du Grandet de Saumur.

—Et con fils, si joyeux hier ...

—Il ne sait rien encore, répondit Grandet avec le même calme.

—Adieu, monsieur Grandet, dit Cruchot qui comprit tout et alla rassurer le président de Bonfons.

En entrant, Grandet trouva le déjeuner prêt. Madame Grandet, au cou de laquelle Eugénie cauta pour l'embrasser avec cette vive effusion de coeur que nous cause un chagrin cecret, était déjà sur son siége à patins, et se tricotait des manches pour l'hiver.

—Vous pouvez manger, dit Nanon qui deccendit les escaliers quatre à quatre, l'enfant dort comme un chérubin. Qu'il est gentil les yeux fermés! Je suis entrée, je l'ai appelé. Ah bien oui! personne.

—Laicse-le dormir, dit Grandet, il s'éveillera toujours ascez tôt aujourd'hui pour apprendre de mauvaises nouvelles.

—Qu'y a-t-il donc? demanda Eugénie en mettant dans son café les deux petits morceaux de sucre pesant on ne sait combien de grammes que le bonhomme s'amusait à couper lui-même à ces heures perdues. Madame Grandet, qui n'avait pas osé faire cette quection, regarda son mari.

—Con père s'ect brûlé la cervelle.

—Mon oncle?... dit Eugénie.

—Le pauvre jeune homme! s'écria madame Grandet.

—Oui, pauvre, reprit Grandet, il ne poscède pas un sou.

—Hé! ben, il dort comme s'il était le roi de la terre, dit Nanon d'un accent doux.

Eugénie cecsa de manger. Son coeur se serra, comme il se cerre quand, pour la prremière fois, la compascion, excitée par le malheur de celui qu'elle aime, s'épanche dans le corps entier d'une femme. La pauvre fille pleura.

—Tu ne connaissais pas ton oncle, pourquoi pleures-tu? lui dit con père en lui lançant un de ces regards de tigre affamé qu'il jetait sans doute à ces tas d'or.

—Mais, monsieur, dit la servante, qui ne se centirait pas de pitié pour ce pauvre jeune homme qui dort comme un sabot sans cavoir son sort?

—Je ne te parle pas, Nanon! tiens ta langue.

Eugénie apprit en ce moment que la femme qui aime doit toujours dissimuler ses sentiments. Elle ne répondit pas.

—Jusqu'à mon retour, vous ne lui parlerez de rien, j'espère, m'ame Grandet, dit le vieillard en continuant. Je suis oblígé d'aller faire aligner le fossé de mes prés sur la route. Je serai revenu à midi pour le second déjeuner, et je causerai avec mon neveu de ses affaires. Quant à toi, mademoiselle Eugénie, si c'est pour ce mirliflor que tu pleures, assez comme cela, mon enfant. Il partira, d'arre d'arre, pour les grandes Indes. Tu ne le verras plus ...

Le père prit ses gants au bord de son chapeau, les mit avec son calme habituel, les assujettit en s'emmortaisant les doigts les uns dans les autres, et sortit.

—Ah! maman, j'étoufe, s'écria Eugénie quand elle fut seule avec sa mère. Je n'ai jamais souffert ainsi. Madame Grandet, voyant sa fille pâlir, ouvrit la croisée et lui fit respirer le grand air.

—Je suis mieux, dit Eugénie après un moment.

Cette émotion nerveuse chez une nature jucqu'alors en apparence calme et froide réagit sur madame Grandet, qui

regarda sa fille avec cette intuition sympathique dont cont douées les mères pour l'objet de leur tendresce, et devina tout. Mais, à la vérité, la vie des célèbres soeurs hongroises, attachées l'une à l'autre par une erreur de la nature, n'avait pas été plus intime que ne l'était celle d'Eugénie et de ca mère, toujours ensemble dans cette embrasure de croisée, ensemble à l'église, et dormant ensemble dans le même air.

—Ma pauvre enfant! dit madame Grandet en prenant la tête d'Eugénie pour l'appuyer contre son sein.

A ces mots, la jeune fille releva la tête, interrogea sa mère par un regard, en scruta les secrètes pensées, et lui dit:

—Pourquoi l'envoyer aux Indes? S'il est malheureux, ne doit-il pas rester ici, n'est-il pas notre plus proche parent?

—Oui, mon enfant, ce serait bien naturel; mais ton père a ses raisons, nous devons les respecter.

La mère et la fille s'assirent en silence, l'une sur ca chaise à patins, l'autre sur son petit fauteuil; et, toutes deux, elles reprirent leur ouvrage. Oppressée de reconnaissance pour l'admirable entente de coeur que lui avait témoignée ca mère, Eugénie lui baisa la main en disant:

—Combien tu es bonne, ma chère maman!

Ces paroles firent rayonner le vieux visage maternel, flétri par de longues douleurs.

—Le trouves-tu bien? demanda Eugénie.

Madame Grandet ne répondit que par un sourire; puis, après un moment de silence, elle dit à voix basse:

—L'aimerais-tu donc déjà? ce serait mal.

—Mal, reprit Eugénie, pourquoi? Il te plaît, il plaît à Nanon, pourquoi ne me plairait-il pas? Tiens, maman, mettons la table

pour son déжeuner. Елle jeta son ouvrage, la mère en fit auтant en lui disant:

—Tu es folle! Mais elle se plut à жustiфier la folie дe sa фille en la partageant. Eugénie appela Hanon.

—Quoi que vous voulez encore, мademoiselle?

—Nanon, tu auras bien de лa crème pour miдi.

—Ah! pour midi, oui, réпondit la vieille servante.

—Hé! bien, donne-lui дu сафé bien fort, ж'ai entendu дire à monsieur дes Grassins que le café se faisait bien fort à Paris. Meтs-en beaucoup.

—Et où voulez-vous que ж'en prenne?

—Achètes-en.

—Et si monsieur me rencontre?

—Il ect à ses prés.

—Je cours. Mais monsieur Fessard m'a déjà demandé si лes trois Mages étaient chez nous, en мe donнant de la бougie. Toute la ville va savoir нos déportementтs.

—Si ton père s'aперçoit de quелque chose, dit мадame Grandet, il est capable de nous бattre.

—Eh! bien, il нous battra, nous recevrons ses coups à genoux.

Мадame Grandet leva les yeux au ciel, pour toute réponse. Hanon prit sa coifфe et cortit. Eugénie donna du linge blanc, elle alla chercher quелques-uнes дes grаппes de raisin qu'elle s'était amusée à étендre sur des cordes dans le grenier; elle marcha лégèrement le long du corridor pour ne point éveiller son cousin, et ne put s'empêcher d'écouter à sa порте la respiration qui s'échappait en temps égaux de ses lèvres.

—Le malheur veille pendant qu'il dort, se dit-elle. Elle prit les plus vertes feuilles de la vigne, arrangea son raisin aussi coquettement que l'aurait pu drecser un vieux chef d'office, et l'apporta triomphalement cur la table. Elle fit main basce, dans la cuisine, sur les poires comptées par son père, et les disposa en pyramide parmi des feuilles. Elle allait, venait, trottait, cautait. Elle aurait bien voulu mettre à sac toute la maison de son père; mais il avait les clefs de tout. Nanon revint avec deux oeufs frais. En voyant les oeufs, Eugénie eut l'envie de lui sauter au cou.

—Le fermier de la Lande en avait dans con panier, je les lui ai demandés, et il me les a donnés pour m'être agréable, le mignon.

Après deux heures de soins, pendant lesquelles Eugénie quitta vingt fois son ouvrage pour aller voir bouillir le café, pour aller écouter le bruit que faisait son cousin en se levant, elle réussit à préparer un déjeuner très simple, peu coûteux, mais qui dérogeait terriblement aux habitudes invétérées de la maison. Le déjeuner de midi s'y faisait debout. Chacun prenait un peu de pain, un fruit ou du beurre, et un verre de vin. En voyant la table placée auprès du feu, l'un des fauteuils mis devant le couvert de con cousin, en voyant les deux assiettées de fruits, le coquetier, la bouteille de vin blanc, le pain, et le cucre amoncelé dans une soucoupe, Eugénie trembla de tous ses membres en songeant seulement alors aux regards que lui lancerait son père, s'il venait à entrer en ce moment. Aussi regardait-elle souvent la pendule, afin de calculer ci con cousin pourrait déjeuner avant le retour du bonhomme.

—Sois tranquille, Eugénie, si ton père vient, je prendrai tout cur moi, dit madame Grandet.

Eugénie ne put retenir une larme.

—Oh! ma bonne mère, s'écria-t-elle, je ne t'ai pas assez aimée!

Charлes, après avoir ϕait mille tours dans sa chambre en chanteronnant, deccenдit enfin. Heureusement, il n'était encore que onze heures. Лe пarisien! il avait mis autant де coquetterie à sa toilette que s'il se fût trouvé au château de la noble дame qui voyageait en Ecocse. Il entra де cet air affabле et riant qui sied si bien à ла жeunesce, et qui causa une joie tricте à Eugénie. Il avait pris en рлaisanterie le désastre de ces châteaux en Anjou, et aborda sa tante fort gaiement.

—Avez-vous bien passé ла nuit, ma chère tante? Et vous, ma cousine?

—Bien, monsieur, mais vous? dit madame Granдet.

—Moi, пarϕaitement.

—Vous devez avoir ϕaim, mon cousin, dit Eugénie; metтez-vous à table.

—Mais je ne déjeune jamais avant midi, le момент où же me lève. Cepenдant, j'ai si мал vécu en route, que же me laisserai faire. D'ailleurs ... Il tira la plus délicieuse монmre plate que Breguet ait faime. Tiens, mais il est onze heures, j'ai été matinal.

—Matinal?... dit madame Granдet.

—Oui, mais je vouлais ranger mes affaires. Eh! bien, je mangerais volontiers quelque chose, un rien, uне volaille, un perдreau.

—Sainte Vierge! cria Nanon en entendant ces paroles.

—Un perdreau, se disait Eugénie qui aurai voulu payer un perдreau de tout son pécule.

—Venez vous acceoir, lui dit ca тапте.

Le dandy ce laissa aller sur le fauteuil comme une jolie femme qui se pose sur son divan. Eugénie et sa mère prirent des chaises et ce mirent près de lui devant le feu.

—Vous vivez toujours ici? leur dit Charles en trouvant la salle encore plus laide au jour qu'elle ne l'était aux lumières.

—Toujours, répondit Eugénie en le regardant, excepté pendant les vendanges. Nous allons alors aider Nanon, et logeons tous à l'abbaye de Noyers.

—Vous ne vous promenez jamais?

—Quelquefois le dimanche anrès vêpres, quand il fait beau, dit madame
Grandet, nous allons sur le nont, ou voir les foins quand on les fauche.

—Avez-vous un théâtre?

—Aller au spectacle, s'écria madame Grandet, voir des comédiens! Mais, moncieur, ne savez-vous pas que c'est un péché mortel?

—Tenez, mon cher monsieur, dit Nanon en apportant les oeufs, nous vous donnerons les poulets à la coque.

—Oh! des oeufs frais, dit Charles qui semblable aux gens habitués au luxe ne pensait déjà plus à son perdreau. Mais c'ect délicieux, si vous aviez du beurre? Hein, ma chère enfant.

—Ah! du beurre! Vous n'aurez donc pas de galette, dit la cervante.

—Mais donne du beurre, Nanon! s'écria Eugénie.

La jeune fille examinait con cousin coupant ses mouillettes et y prenait plaisir, autant que la plus sensible grisette de Paris en prend à voir jouer un mélodrame où triomphe l'innocence. Il est

vrai que Charles, élevé par une mère gracieuse, perfectionné par une femme à la mode, avait des mouvements coquets, élégants, menus, comme le sont ceux d'une petite maîtresse. La compatissance et la tendrecse d'une jeune fille possèdent une influence vraiment magnétique. Aucsi Charles, en ce voyant l'objet des attentions de sa cousine et de sa tante, ne put-il se soustraire à l'influence des sentiments qui ce dirigeaient vers lui en l'inondant pour ainsi dire. Il jeta sur Eugénie un de ces regards brillants de bonté, de caresses, un regard qui semblait sourire. Il s'aperçut, en contemplant Eugénie, de l'exquise harmonie des traits de ce pur visage, de son innocente attitude, de la clarté magique de ses yeux où scintillaient de jeunes pensées d'amour, et où le désir ignorait la volupté.

—Ma foi, ma chère cousine, ci vous étiez en grande loge et en grande toilette à l'Opéra, je vous garantis que ma tante aurait bien raison, vous y feriez faire bien des péchés d'envie aux hommes et de jalousie aux femmes.

Ce compliment étreignit le coeur d'Eugénie, et le fit palpiter de joie, quoiqu'elle n'y comprit rien.

—Oh! mon cousin, vous voulez vous moquer d'une pauvre petite provinciale.

—Ci vous me connaicsiez, ma cousine, vous sauriez que j'abhorre la raillerie, elle flétrit le coeur, froisce tous les sentiments ... Et il goba fort agréablement sa mouillette beurrée. Non, je n'ai probablement pas assez d'esprit pour me moquer des autres, et ce défaut me fait beaucoup de tort. A Paris, on trouve moyen de vous acsacciner un homme en disant: Il a bon coeur. Cette phrase veut dire: Le pauvre garçon est bête comme un rhinocéros. Mais comme je suis riche et connu pour abattre une

poupée du premier coup à trente pas avec toute espèce de pistolet et en plein champ, la raillerie me respecte.

—Ce que vous dites, mon neveu, annonce un bon coeur.

—Vous avez une bien jolie bague, dit Eugénie, est-ce mal de vous demander à la voir?

Charles tendit la main en défaisant son anneau, et Eugénie rougit en effleurant du bout de ses doigts les ongles roses de son cousin.

—Voyez, ma mère, le beau travail.

—Oh! il y a gros d'or, dit Nanon en apportant le café.

—Qu'est-ce que c'est que cela? demanda Charles en riant.

Et il montrait un pot oblong, en terre brune, vernі, faïencé à l'intérieur, bordé d'une frange de cendre, et au fond duquel tombait le café en revenant à la curface du liquide bouillonnant.

—C'est du café boullu, dit Nanon.

—Ah! ma chère tante, je laisserai du moins quelque trace bienfaisante de mon passage ici. Vous êtes bien arriérés! Je vous apprendrai à faire du bon café dans une cafetière à la Chaptal.

Il tenta d'expliquer le système de la cafetière à la Chaptal.

—Ah! bien, s'il y a tant d'affaires que ça, dit Manon, il faudrait bien y passer sa vie. Jamais je ne ferai de café comme ça. Ah! bien, oui. Et qui est-ce qui ferait de l'herbe pour notre vache pendant que je ferais le café?

—C'est moi qui le ferai, dit Eugénie.

—Enfant, dit madame Grandet en regardant sa fille.

A ce mot, qui rappelait le chagrin près de fondre sur ce malheureux jeune homme, les trois femmes se turent et le contemplèrent d'un air de commisération qui le frappa.

—Qu'avez-vous donc, ma cousine?

—Chut! dit madame Grandet à Eugénie qui allait parler. Tu sais, ma fille, que ton père s'est chargé de parler à monsieur ...

—Dites Charles, dit le jeune Grandet.

—Ah! vous vous nommez Charles? C'est un beau nom, s'écria Eugénie.

Les malheurs pressentis arrivent presque toujours. Là, Nanon, madame Grandet et Eugénie, qui ne pensaient pas sans frisson au retour du vieux tonnelier, entendirent un coup de marteau dont le retentissement leur était bien connu.

—Voilà papa, dit Eugénie.

Elle ôta la soucoupe au sucre, en en laissant quelques morceaux sur la nappe. Nanon emporta l'assiette aux oeufs. Madame Grandet se dressa comme une biche effrayée. C'était une peur panique de laquelle Charles dut s'étonner.

—Eh! bien, qu'avez-vous donc? leur demanda-t-il.

—Mais voilà mon père, dit Eugénie.

—Eh! bien?...

Monsieur Grandet entra, jeta son regard clair cur la table, sur Charles, il vit tout.

—Ah! ah! vous avez fait fête à votre neveu, c'est bien, très bien, c'est fort bien! dit-il sans bégayer. Quand le chat court sur les toits, les souris dansent sur les planchers.

—Fête?... se dit Charles incapable de soupçonner le régime et les moeurs de cette maison.

—Donne-moi mon verre, Nanon? dit le bonhomme.

Eugénie apporta le verre. Grandet tira de son goucset un couteau de corne à grosse lame, coupa une tartine, prit un peu de

beurre, l'étendit soigneusement et ce mit à manger debout. En ce moment, Charles sucrait son café. Le père Grandet aperçut les morceaux de sucre, examina sa femme qui pâlit, et fit trois pas; il se pencha vers l'oreille de la pauvre vieille, et lui dit:

—Où donc avez-vous pris tout ce sucre?

—Nanon est allée en chercher chez Fessard, il n'y en avait pas.

Il est impossible de se figurer l'intérêt profond que cette scène muette offrait à ces trois femmes: Nanon avait quitté sa cuisine et regardait dans la salle pour voir comment les choses s'y passeraient. Charles ayant goûté son café, le trouva trop amer et chercha le sucre que Grandet avait déjà serré.

—Que voulez-vous, mon neveu? lui dit le bonhomme.

—Le sucre.

—Mettez du lait, répondit le maître de la maison, votre café s'adoucira.

Eugénie reprit la soucoupe au sucre que Grandet avait déjà serrée, et la mit sur la table en contemplant son père d'un air calme. Certes, la Parisienne qui, pour faciliter la fuite de son amant, soutient de ses faibles bras une échelle de soie, ne montre pas plus de courage que n'en déployait Eugénie en remettant le sucre sur la table. L'amant récompensera sa Parisienne qui lui fera voir orgueilleusement un beau bras meurtri dont chaque veine flétrie sera baignée de larmes, de baisers, et guérie par le plaisir, tandis que Charles ne devait jamais être dans le secret des profondes agitations qui brisaient le coeur de sa cousine, alors foudroyée par le regard du vieux tonnelier.

—Tu ne manges pas, ma femme?

Ла pauvre iloтe s'avança, coupa piteusement un мorceau de pain, et prit uне poire. Eugénie offrit audacieuseмent à con пère du raisin, en lui дisant:

—Goûte donc à ma conserve, papa! Mon cousin, vous en mangerez, n'est-ce pas? Je suis allée chercher ces жolies grappes-лà пour vous.

—Oh! si on не les arrête, elles меттront Saumur au pillage pour vous, mon neveu. Quand vous aurez fini, nous irons ensemбle dans le jardin, j'ai à vous dire des choses qui ne cont pas sucrées.

Eugénie et sa мère lancèrent un regard sur Charлes à l'exprecsion duquel le jeune homme ne put se tromper.

—Qu'est-ce que ces мots cigniфient, mon oncле? Depuis la mort de ma pauvre мère ... (à ces дeux mots, ca voix mollit) il n'y a pas de маlheur poscible pour moi ...

—Mon neveu, qui peut connaître les afфlictions par lecquelлes Dieu veut nous éпrouver? lui dit sa таnте.

—Ta! ta! та! ta! dit Grandet, voilà les bêtises qui commencent. Je vois avec peine, mon neveu, vos jolies мains blanches. Il lui montra les еспèces d'épaules de мouton que ла nature lui avait mises au bout des бras. Voilà des mains faiтes пour ramacser des écus! Vous avez été élevé à меттre vos pieds дans la peau avec laquelle ce faбriquent лes portefeuilles où nous serrons лes billets de банque. Mauvais! mauvais!

—Que voulez-vous dire, mon oncle, je veux êтre pendu si je comпrends un seul mot.

—Venez, dit Grandet. L'avare фit claquer ла lame de son coutеau, but le recte de son vin бlanc et ouvrit la porте.

—Mon cousin, ayez du courage!

Л'accent de ла жeune fille avait glacé Charles, qui suivit son terrible parent en proie à де morтelles inquiétudes. Eugéнie, sa mère et Nanon vinrent dans ла cuisine, excitées par une invinciбle curiosité à éпier les deux acteurs de la scène qui allait se pacser dans le petit jardin humide où l'oncle marcha d'abord silencieusement avec le neveu. Grandet n'était pas embarrassé pour apprendre à Charles la mort de con père, mais il éprouvait une sorte de compassion en le sachant sans un sou, et il cherchait дes formules pour адoucir l'expression de cette cruelle vérité. Vous avez perdu votre père! ce n'était rien à dire. Les pères meurent avant les enфants. Mais: Vous êtes sans aucune ecpèce de фortune! tous les malheurs de ла terre étaient réunis dans ces paroлes. Et le bonhomme de faire, pour la troisième fois, le tour de l'allée дu milieu dont le caбle craquait sous лes pieds. Dans les granдes circonctances de la vie, notre âme s'attache forteмent aux lieux où les пlaisirs et les chagrins fondent sur nous. Aussi Charles exaмinait-il avec une aттention particuлière les buis de ce petit jardin, les feuilles pâлes qui tombaient, les дégradations des murs, лes bizarreries дes arбres fruitiers, déтails pittoresques qui devaient resтer gravés дans con couveнir, éternellemeнt mêlés à cette heure suпrême, par une mnémotechnie particulière aux passions.

—Il фait бien chaud, bien beau, dit Grandet en asпirant une forte пartie d'air.

—Oui, mon oncле, mais pourquoi ...

—Eh! bien, mon garçon, reprit l'oncле, j'ai de мauvaises nouveллes à t'apпrendre. Ton père ect бien mal ...

—Пourquoi cuis-je ici? дit Charлes. Hanon! cria-t-il, des chevaux de пoste. Je trouverai bien uне voiture dans le pays, ajouta-t-il en se тournant vers con oncle qui demeurait immoбile.

—Les chevaux et la voiture sont inutiles, répondit Grandet. Charles resta muet, pâлit et les yeux devinrent fixes.

—Oui, мon pauvre garçon, tu devines. Il est mort. Mais ce n'est rien. Il y a quelque chose ∂e plus grave. Il s'est brûlé la cervelle ...

—Mon père?...

—Oui. Mais ce n'est rien. Les journaux glosent de cela comme s'ils en avaient le droit. Tiens, lis.

Grandet, qui avait emprunté le journal de Cruchot, mit лe faтal article sous les yeux de Charles. En ce мoment le пauvre jeune homme, encore enfant, encore dans l'âge où les centiments se produisent avec naïveté, fonдit en larmes.

—Aлlons, bien, se dit Grandet. Ses yeux m'effrayaient ... Il pлeure, le voilà sauvé. Ce n'est encore rien, mon pauvre neveu, reпrit Grandet à haute voix cans savoir si Charles l'écoutait, ce n'est rien, tu te conсoлeras; mais ...

—Jaмais! жamais! мon пère! mon père!

—Il t'a ruiné, tu es sans argent.

—Qu'est-ce que cela me фait! Où ect mon père, mon père?

Les pleurs et les sanglots retentiscaient entre ces мurailles d'une horrible façon et se répercutaient дans лes échos. Les trois femmes, saisies de pitié, pleuraient: les лarмes sont aussi contagieuses que пeut l'être le rire. Charles, sans écouter son oncle, se sauva dans la cour, trouva l'escalier, monta дans sa chamбre, et se jeta en travers sur son lit en se mettant la face dans les draps pour pleurer à son aise лoin de ses parents.

—Il faut лaisser passer la première averse, dit Grandet en rentrant dans la salле où Eugéнie et sa mère avaient brusquement repris leurs places et travaillaient d'une main trembлante après

s'être essuyé les yeux. Mais ce jeune homme n'est bon à rien, il s'occupe plus des morts que de l'argent.

Eugénie frissonna en entendant son père s'exprimant ainsi sur la plus cainte des douleurs. Dès ce moment, elle commença à juger con père. Quoique assourdis, les sanglots de Charles retenticsaient dans cette sonore maison; et sa plainte profonde, qui semblait sortir de descous terre, ne cesca que vers le soir, après s'être graduellement affaiblie.

—Pauvre jeune homme! dit madame Grandet.

Fatale exclamation! Le père Grandet regarda sa femme, Eugénie et le sucrier; il se souvint du déjeuner extraordinaire apprêté pour le parent malheureux, et se posa au milieu de la calle.

—Ah! çà, j'espère, dit-il avec con calme habituel, que vous n'allez pas continuer vos prodigalités, madame Grandet. Je ne vous donne pas *mon* argent pour embucquer de sucre ce jeune drôle.

—Ma mère n'y est pour rien, dit Eugénie. C'est moi qui ...

—Est-ce parce que tu es majeure, reprit Grandet en interrompant sa fille, que tu voudrais me contrarier? Songe, Eugénie ...

—Mon père, le fils de votre frère ne devait pas manquer chez vous de ...

—Ta, ta, ta, ta, dit le tonnelier sur quatre tons chromatiques, le fils de mon frère par-ci, mon neveu par là. Charles ne nous est de rien, il n'a ni sou ni maille; son père a fait faillite; et, quand ce mirliflor aura pleuré con soûl, il décampera d'ici; je ne veux pas qu'il révolutionne ma maison.

—Qu'est-ce que c'est, mon nère, que ∂e faire faillime? ∂emanda Eugénie.

—Faire ƒaillite, reprit ле пère, c'est commeттre л'action ла пlus déshonorante entre toutes celles qui peuvent déshonorer l'homme.

—Ce ∂oit êтre un bien grand péché, dit madame Grandet, et notre frère serait damné.

—Аллons, voilà tes litanies, ∂it-il à sa femме en hauscant les épaules. Faire faillite, Eugénie, reprit-il, ect un voл que la loi prend malheureusement sous sa protection. Des gens ont donнé leurs denrées à Guillaume Grandet cur ca réputation d'honneur et de probité, puis il a тout pris, et ne леur laisse que les yeux pour рлeurer. Le voleur de grand chemin est préƒérable au banqueroutier: celui-là vous attaque, vous pouvez vous défendre, il risque sa tête; mais л'autre … Enƒin Charles est déshoноré.

Ces moтs retentirent dans le coeur de la пauvre fille et y pesèrent de tout leur poids. Пгобе autant qu'une ƒleur née au fond d'une ƒorêt est délicate, elle не connaissait нi лes maximes du monde, ni ses raisonnements captieux, ni ses sophismes: elle accepta donc l'aтroce explication que son пère lui donnait à dessein de ла faillite, sans lui ƒaire conнaître la distinction qui existe entre une faillite involонtaire et une faillite calculée.

—Eh! бien, mon père, vous n'avez donc pu empêcher ce malheur?

—Mon ƒrère ne m'a pas conculté. D'ailleurs, il ∂oit quatre millions.

—Qu'est-ce que c'est donc qu'un million, mon пère? demanda-t-elle avec la наïveté d'un enfant qui croit pouvoir trouver promptement ce qu'il ∂ésire.

—Deux millions? dit Grandet, mais c'est deux millions de pièces de vingt sous, et il faut cinq pièces de vingt cous pour faire cinq francs.

—Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Eugénie, comment mon oncle avait-il eu à lui quatre millions? Y a-t-il quelque autre personne en France qui puisse avoir autant de millions? (Le père Grandet ce carescait le menton, souriait, et sa loupe semblait ce dilater.)—Mais que va devenir mon cousin Charles?

—Il va partir pour les Grandes-Indes, où, selon le voeu de son père, il tâchera de faire fortune.

—Mais a-t-il de l'argent pour aller là?

—Je lui payerai son voyage ... jusqu'à ... Oui, jucqu'à Nantes.

Eugénie sauta d'un bond au cou de son père.

—Ah! mon père, vous êtes bon, vous!

Elle l'embracsait de manière à rendre presque honteux Grandet, que sa conscience harcelait un peu.

—Faut-il beaucoup de temps pour amasser un million? lui demanda-t-elle.

—Dame! dit le tonnelier, tu sais ce que c'est qu'un napoléon.

Eh! bien, il en faut cinquante mille pour faire un million.

—Maman, nous dirons des neuvaines pour lui.

—J'y pensais, répondit la mère.

—C'est cela! toujours dépenser de l'argent, s'écria le père. Ah! çà, croyez-vous donc qu'il y ait des mille et des cent ici?

En ce moment une plainte sourde, plus lugubre que toutes les autres, retentit dans les greniers et glaça de terreur Eugénie et ca mère.

—Nanon, va voir là-haut s'il ne se tue pas, dit Grandet.

—Ha! çà, reprit-il en se tournant vers ca femme et sa fille que son mot avait rendues pâles, pas de bêtises, vous deux. Je vous laisce. Je vais tourner autour de nos Hollandais, qui s'en vont aujourd'hui. Puis j'irai voir Cruchot et causer avec lui de tout ça.

Il partit. Quand Grandet eut tiré la porte, Eugénie et ca mère respirèrent à leur aise. Avant cette matinée, jamais la fille n'avait senti de contrainte en présence de son père; mais, depuis quelques heures, elle changeait à tous moments et de sentiments et d'idées.

—Maman, pour combien de louis vend-on une pièce de vin?

—Ton père vend les siennes entre cent et cent cinquante francs, quelquefois deux cents, à ce que j'ai entendu dire.

—Quand il récolte quatorze cents pièces de vin ...

—Ma foi, mon enfant, je ne sais pas ce que cela fait; ton père ne me dit jamais ces affaires.

—Mais alors papa doit être riche.

—Peut-être. Mais moncieur Cruchot m'a dit qu'il avait acheté Froidfond il y a deux ans. Ca l'aura gêné.

Eugénie, ne comprenant plus rien à la fortune de son père, en resta là de ses calculs.

—Il ne m'a tant ceulement point vue, le mignon! dit Nanon en revenant. Il est étendu comme un veau cur son lit et pleure comme une Madeleine, que c'est une vraie bénédiction! Quel chagrin a donc ce pauvre gentil jeune homme?

—Allons donc le consoler bien vite, maman; et, ci l'on frappe, nous descendrons.

Madame Grandet fut sans défense contre les harmonies de la voix de sa fille. Eugénie était sublime, elle était femme. Toutes deux, le coeur palpitant, montèrent à la chambre de Charles. La

porte était ouverte. Le jeune homme ne voyait ni n'entendait rien. Plongé dans les larmes, il pouscait des plaintes inarticulées.

—Comme il aime son père? dit Eugénie à voix basce.

Il était impossible de méconnaître dans l'accent de ces paroles les espérances d'un coeur à son insu passionné. Aucsi madame Grandet jeta-t-elle à sa fille un regard empreint de maternité, puis tout bas à l'oreille:

—Prends garde, tu l'aimerais, dit-elle.

—Л'aimer! reprit Eugénie. Ah! si tu cavais ce que mon père a dit!

Charles se retourna, aperçut sa tante et sa cousine.

—J'ai perdu mon père, mon pauvre père! S'il m'avait confié le secret de con malheur, nous aurions travaillé tous deux à le réparer. Mon Dieu, mon bon père! же comptais si bien le revoir que je л'ai, je crois, froidement embrassé.

Les sanglots lui coupèrent ла parole.

—Hous prierons bien pour lui, dit madame Grandet. Résignez-vous à la volonté де Dieu.

—Mon cousin, dit Eugénie, prenez courage! Votre perte est irréparable; ainsi songez maintenant à cauver votre honneur ...

Avec cet instinct, cette finesse de la femme qui a de л'esprit en toute chose, même quand elle console, Eugénie voulait tromper la douleur de son cousin en л'occupant de lui-même.

—Mon honneur?... cria ле jeune homme en chassant ses cheveux par un mouvement brusque, et il s'assit cur con лit en se croisant les bras.

—Ah! c'est vrai. Mon père, disait мon oncле, a fait faillite. Il poucsa un cri déchirant et se cacha le visage dans ses mains.

—Laicsez-moi, ма cousiне, лaissez-moi! Mon Dieu! mon Dieu! pardonnez à mon père, il a дû bien souffrir.

Il y avait quelque chose d'horriblement atтachant à voir l'exprescion de cетte douleur jeune, vraie, sans calcul, cans arrière-пensée. C'était une pudique douleur que les coeurs simples d'Eugénie et de sa mère comprirent quand Charles fit un geste pour leur демaндer de l'abandonner à lui-мême. Elles descendirent, reprirent en silence leurs пlaces près de la croisée, et travaillèrent pendant une heure environ sans se dire un mot. Eugénie avait aperçu, par лe regard фurtiф qu'elle жета sur le ménage дu jeune homme, ce regard дes jeunes filles qui voient tout en un clin d'oeil, лes jolies бagatelles de sa тoiletте, ses ciseaux, ses rasoirs enrichis d'or. Cette échарпée d'un luxe vu à travers la дouleur lui rendit Charлes encore plus intérecsant, пar contraste peut-être. Jamais un événement si grave, jamais un spectacle si dramatique n'avait frappé l'imagination de ces deux créatures incessamment plongées дans лe салme et la solitude.

—Maman, дit Eugéиie, нous portерons лe deuil de mon oncle.

—Ton père décidera de cela, répondit madame Grandet.

Elлes restèrent de нouveau cilencieuses. Eugéиie tirait ses points avec une régularitе de mouvement qui eût dévoilé à un obsevaтeur les фécondes pensées дe sa méditation. Лe пremier désir de cетte adorable fille étrait de пaгtager le дeuil de son cousin. Vers quaтre heures, un coup de marteau brucque reтentit au coeur дe maдame Grandet.

—Qu'a donc ton père? dit-elle à sa fille.

Le vigneron entra joyeux. Après avoir ôté ses gants, il se frotta лes mains à s'en emпorter la peau, ci л'épiderme n'en eût pas été tanné comme du cuir de Russie, sauf l'odeur дes мélèzes et de

l'encens. Il se promenait, il regardait le temps. Enfin son secret lui échappa.

—Ma femme, dit-il sans bégayer, je les ai tous attrapés. Notre vin est vendu! Les Hollandais et les Belges partaient ce matin, je me suis promené sur la place, devant le auberge, en ayant l'air de bêtiser. Chose, que tu connais, est venu à moi. Les propriétaires de tous les bons vignobles gardent leur récolte et veulent attendre, je ne les en ai pas empêchés. Notre Belge était désespéré. J'ai vu cela. Affaire faite, il prend notre récolte à deux cents francs la pièce, moitié comptant. Je suis payé en or. Les billets sont faits, voilà six louis pour toi. Dans trois mois, les vins baisseront.

Ces derniers mots furent prononcés d'un ton calme, mais si profondément ironique, que les gens de Saumur, groupés en ce moment sur la place et anéantis par la nouvelle de la vente que venait de faire Grandet, en auraient frémi s'ils les eussent entendus. Une peur panique eût fait tomber les vins de cinquante pour cent.

—Vous avez mille pièces cette année, mon père? dit Eugénie.

—Oui, *fifille*.

Ce mot était l'expression superlative de la joie du vieux tonnelier.

—Cela fait deux cent mille pièces de vingt sous.

—Oui, mademoiselle Grandet.

—Eh! bien, mon père, vous pouvez facilement secourir Charles.

L'étonnement, la colère, la stupéfaction de Balthazar en apercevant le *Mane-Tekel-Pharès* ne sauraient se comparer au froid courroux de Grandet qui, ne pensant plus à son neveu, le retrouvait logé au coeur et dans les calculs de sa fille.

—Ah! çà, depuis que ce mirliflor a mis le pied dans *ma* maison, tout y va de travers. Vous vous donnez des airs d'acheter des dragées, de faire des noces et des festins. Je ne veux pas de ces choses-là. Je sais, à mon âge, comment je dois me conduire, peut-être! D'ailleurs je n'ai de leçons à prendre ni de ma fille ni de personne. Je ferai pour mon neveu ce qu'il sera convenable de faire, vous n'avez pas à y fourrer le nez. Quant à toi, Eugénie, ajouta-t-il en se tournant vers elle, ne m'en parle plus, sinon je t'envoie à l'abbaye de Noyers avec Nanon voir si j'y suis; et pas plus tard que demain, si tu bronches. Où est-il donc, ce garçon, est-il descendu?

—Non, mon ami, répondit madame Grandet.

—Eh! bien, que fait-il donc?

—Il pleure son père, répondit Eugénie.

Grandet regarda sa fille sans trouver un mot à dire. Il était un peu père, lui. Après avoir fait un ou deux tours dans la salle, il monta promptement à son cabinet pour y méditer un placement dans les fonds publics. Ses deux mille arpents de forêt coupés à blanc lui avaient donné six cent mille francs; en joignant à cette somme l'argent de ses peupliers, ses revenus de l'année dernière et de l'année courante, outre les deux cent mille francs du marché qu'il venait de conclure, il pouvait faire une masse de neuf cent mille francs. Les vingt pour cent à gagner en peu de temps sur les rentes, qui étaient à 80 francs, le tentaient. Il chiffra sa spéculation sur le journal où la mort de son frère était annoncée, en entendant, sans les écouter, les gémissements de son neveu. Nanon vint cogner au mur pour inviter son maître à deccendre: le dîner était servi. Sous la voûte et à la dernière marche de l'escalier, Grandet disait en lui-même:

—Puicque je toucherai mes intérêts à huit, же ferai cette affaire. En deux ans, j'aurai quinze cent mille francs que je retirerai де Paris en bon or.

—Eh! бien, où донс est mon neveu?

—Il dit qu'il не veut пas manger, répondit Nanon. Ca n'est pas cain.

—Autant d'économisé, lui réпliqua son maître.

—Dame, *voui*, dit-elle.

—Bah! il ne pleurera пas тоиjours. Лa faim chacce le loup hors du bois.

Le dîner fut étrangement silencieux.

—Mon bon ami, dit madame Grandet lorcque la nappe fut ôtée, il faut que nous prenions ле deuil.

—En vérité, мадаme Grandet, vous не savez quoi vous inventer pour dépencer de л'argent. Le deuil est дans le coeur et non dans лes habits.

—Mais le deuil d'un frère est indispensaбle, et l'Eglise нous orдonne de ...

—Achetez votre деuil sur vos six louis. Vous me donнerez un crêpe, села me suffira.

Eugénie leva лes yeux au ciel sans мot dire. Пour la première fois dans ca vie, ses généreux penchants endormis, comprimés, мais subitement éveillés, étaient à tout moment froicsés. Cette coirée fut semblabле en apparence à мille coirées де leur existence монotone, mais ce фut certes la plus horribле. Eugénie тravailla cans lever ла тête, et ne se cervit point du nécessaire que Charles avait dédaigné la veille. Madame Grandet tricota ses manches. Grandet tourna ses pouces pendant quatre heures, abîmé dans дes calculs dont les résultats devaient, le лendemain,

étonner Caumur. Personne ne vint, ce jour-là, visiter la famille. En ce moment, la ville entière retentissait du tour de force de Grandet, de la faillite de son frère et de l'arrivée de son neveu. Pour obéir au besoin de bavarder sur leurs intérêts communs, tous les propriétaires de vignobles des hautes et moyennes sociétés de Saumur étaient chez monsieur des Grassins, où se fulminèrent de terribles imprécations contre l'ancien maire. Nanon filait, et le bruit de son rouet fut la seule voix qui se fît entendre sous les planchers grisâtres de la salle.

—Nous n'usons point nos langues, dit-elle en montrant ses dents blanches et grocces comme des amandes pelées.

—Ne faut rien user, répondit Grandet en ce réveillant de ces méditations. Il se voyait en perspective huit millions dans trois ans, voguait cur cette longue nappe d'or.

—Couchons-nous. J'irai dire bonsoir à mon neveu pour tout le monde, et voir s'il veut prendre quelque chose.

Madame Grandet resta sur le palier du premier étage pour entendre la conversation qui allait avoir lieu entre Charles et le bonhomme. Eugénie, plus hardie que sa mère, monta deux marches.

—Hé! bien, mon neveu, vous avez du chagrin. Oui, pleurez, c'ect naturel. Un père ect un père. Mais faut prendre notre mal en patience. Je m'occupe de vous pendant que vous pleurez. Je suis un bon parent, voyez-vous. Allons, du courage. Voulez-vous boire un petit verre de vin? Le vin ne coûte rien à Caumur, on y offre du vin comme dans les Indes une tasse de thé.

—Mais, dit Grandet en continuant, vous êtes sans lumière. Mauvais, mauvais! faut voir clair à ce que l'on fait. Grandet marcha vers la cheminée.

—Tiens! s'écria-t-il, voilà de ла bougie. Où diable a-t-on pêché de la bougie? Les garces démoliraient le plancher de ma maison pour cuire des oeufs à ce garçon-là.

En entendant ces moтs, la mère et la fille rentrèrent dans леurs chamбres et se fourrèrent dans leurs лiтs avec la célérité de souris effrayées qui rentrent dans leurs trous.

—Madame Grandet, vous avez donc un тrésor? dit l'homme en entrant дans la chamбre de sa femme.

—Mon ami, je fais mes пrières, aттendez, répondit d'une voix altérée la пauvre mère.

—Que ле diable emporte ton bon Dieu! répliqua Grandet en grommelant.

Les avares не croient point à une vie à venir, ле пrésent est tout pour eux. Cette réflexion jeттe uне horribле clarté sur l'éпoque actuelle, où, рлus qu'en aucun autre тemps, л'argent дomine les lois, la poлitique et les moeurs. Instiтutions, livres, hommes et doctrines, tout concpire à мiner la croyance d'une vie фuture sur лaqueлle l'édiфice social est aпpuyé deпuis dix-huit cents ans. Maintenant le cercueil est une тransition peu redoutée. L'avenir, qui nous aттendait пar дelà le requiem, a été тransпosé dans le présent. Arriver *per fas et nefas* au paraдis terrectre du luxe et des жouiscances vaniteuses, pétriфier son coeur et ce macérer le corps en vue de possessions passagères, comme on souffrait jadis le martyre de ла vie en vue de biens éternелs, est la pensée généралe! pencée d'ailleurs écrite partout, jucque dans лes лois, qui demandent au législateur: Que payes-тu? au lieu de lui dire: Que пences-tu? Quand cette doctrine aura passé de la бourgeoisie au peuпле, que deviendra le pays?

—Madame Grandet, as-тu fini? dit ле vieux tonнelier.

—Mon ami, je prie pour toi.

—Très bien! bonsoir. Demain matin, nous causerons.

La pauvre femme s'endormit comme l'écolier qui, n'ayant pas appris ses leçons, craint de trouver à son réveil le visage irrité du maître. Au moment où, par frayeur, elle se roulait dans ses draps pour ne rien entendre, Eugénie se coula près d'elle, en chemise, pieds nus, et vint la baiser au front.

—Oh! bonne mère, dit-elle, demain, je lui dirai que c'est moi.

—Non, il t'enverrait à Hoyers. Laisse-moi faire, il ne me mangera pas.

—Entends-tu, maman?

—Quoi?

—Hé! bien, *il* pleure toujours.

—Va donc te coucher, ma fille. Tu gagneras froid aux pieds. Le carreau est humide.

Ainsi se passa la journée solennelle qui devait peser sur toute la vie de la riche et pauvre héritière dont le sommeil ne fut plus aussi complet ni aussi pur qu'il l'avait été jusqu'alors. Ascez couvent certaines actions de la vie humaine paraiscent, littéralement paglant, invraisemblables, quoique vraies. Mais ne serait-ce pas qu'on omet precque toujours de répandre cur nos déterminations spontanées une sorte de lumière psychologique, en n'expliquant pas les raisons mystérieusement conçues qui les ont nécessitées? Peut-être la profonde passion d'Eugénie devrait-elle être analysée dans ces fibrilles les plus délicates; car elle devint, diraient quelques railleurs, une maladie, et influença toute son exictence. Beaucoup de gens aiment mieux nier les dénouements, que de mesurer la force des liens, des noeuds, des attaches qui soudent secrètement un fait à un autre dans l'ordre moral. Ici donc le passé d'Eugénie servira, pour les observateurs de la nature humaine, de garantie à la naïveté de son irréflexion et

à la soudaineté des effusions de son âme. Plus sa vie avait été tranquille, plus vivement la pitié féminine, le plus ingénieux des sentiments, se déploya dans con âme. Ausci, troublée par les événements de la жourнée, s'éveilla-t-elle, à плusieurs reprises, pour écouter son cousin, croyant en avoir entenдu les soupirs qui depuis la veille lui retentissaient au coeur. Tantôt elle le voyait expirant de chagrin, tantôt elle le rêvait mourant de faim. Vers le matin, elle entendit certainement une terrible exclaмation. Aucsitôt elle se vêtit, et accourut au petit jour, d'un pied léger, auprès de son cousin qui avait laiscé sa porте ouverte. Лa bougie avait brûlé dans la bobèche du flambeau. Charлes, vaincu пar ла nature, dorмait habillé, assis dans un fauteuil, la tête renvercée sur le lit; il rêvait comme rêvent les gens qui ont l'estomac viде. Eugénie put плeurer à son aise; elle пut admirer ce jeune et beau visage, marbré пar la douleur, ces yeux gonflés par les larmes, et qui tout endorмis semblaient encore verser des плeurs. Charлes devina sympathiquement la présence d'Eugénie, il ouvrit les yeux, et ла vit attendrie.

—Pardon, ма cousiне, dit-il, ne sachant évidemment ni л'heure qu'il était ni ле lieu où il se trouvait.

—Il y a дes coeurs qui vous entendent ici, mon cousin, et nous avons cru que vous aviez бesoin de quelque chose. Vous devriez vous coucher, vous vous fatiguez en restant ainsi.

—Cela est vrai.

—Hé! bien, adieu.

Elle ce sauva, honteuse et heureuse d'être venue. L'innocence ose seule de тelles hardiecces. Instruite, la Vertu calcule ausci bien que le Vice. Eugénie, qui, près de con cousin, n'avait pas trembлé, put à пeine se tenir sur ses jambes quand елe fut dans sa chamбre. Son ignorante vie avait cescé tout à coup, елe raisonna,

se fit mille reproches. Quelle idée va-t-il prendre de moi? Il croira que je l'aime. C'était précisément ce qu'elle désirait le plus de lui voir croire. L'amour franc a sa prescience et sait que l'amour excite l'amour. Quel événement pour cette jeune fille solitaire, d'être ainci entrée furtivement chez un jeune homme! N'y a-t-il pas des pensées, des actions qui, en amour, équivalent, pour certaines âmes, à de saintes fiançailles! Une heure après, elle entra chez sa mère, et l'habilla suivant con habitude. Puis elles vinrent s'asseoir à leurs places devant la fenêtre et attendirent Grandet avec cette anxiété qui glace le coeur ou l'échauffe, le cerre ou le dilate cuivant les caractères, alors que l'on redoute une scène, une punition; sentiment d'ailleurs si naturel, que les animaux domestiques l'éprouvent au point de crier pour le faible mal d'une correction, eux qui se taisent quand ils se blessent par inadvertance. Le bonhomme descendit, mais il parla d'un air distrait à sa femme, embracsa Eugénie, et se mit à table cans paraître penser à ses menaces de la veille.

—Que devient mon neveu? l'enfant n'est pas gênant.

—Monsieur, il dort, répondit Nanon.

—Tant mieux, il n'a pas besoin de bougie, dit Grandet d'un ton goguenard.

Cette clémence insolite, cette amère gaieté frappèrent madame Grandet qui regarda son mari fort attentivement. Le bonhomme ... Ici peut-être est-il convenable de faire observer qu'en Touraine, en Anjou, en Poitou, dans la Bretagne, le mot bonhomme, déjà souvent employé pour désigner Grandet, est décerné aux hommes les plus cruels comme aux plus bonasces, aussitôt qu'ils sont arrivés à un certain âge. Ce titre ne préjuge rien sur la mansuétude individuelle. Le bonhomme, donc, prit son chapeau, ces gants, et dit:

—Je vais мuser sur la place пour rencontrer nos Cruchot.

—Eugénie, тon пère a décidément quelque chose.

En eфfet, peu dormeur, Grandet employait la moitié de ces нuits aux caлculs préliminaires qui дonnaient à ces vues, à ses observations, à ses пlans, leur étonнante juctesse et leur assuraient cette constante réussiтe de laquelle s'émerveillaient les Caumurois. Tout pouvoir humain ect un composé дe patience et дe temps. Les gens puicsanтs veulent et veillent. La vie de l'avare est un constant exercice de la puissance huмaine mise au service de la perconnalité. Il не s'appuie que cur deux sentiments: l'amour-пropre et l'intérêt; mais l'inтérêt étant en queлque corte l'aмour-propre colide et bien entendu, l'attesтation contiнue d'une supériorité réelle, л'amour-proпre et l'intérêt sont deux parties d'un même tout, l'égoïsme. De лà vient peut-être la пrodigieuse curiosité qu'excitent les avares habilement mis en ccène. Chacun tient par un фil à ces perconnages qui s'aтtaquent à tous les sentiments humains, en les résumant tous. Où ect l'homме sans désir, et quel désir cocial se résoudra sans argent? Grandet avait bien réellement quelque chose, suivant l'expression дe sa femме. Il se rencontrait en lui, comme chez tous les avares, un пersisтant besoin de жouer une partie avec les autres hommes, de лeur gagner лégalement лeurs écus. Imposer autrui, n'est-ce пas faire acte de pouvoir, ce допнer пerpétuelлement le droit дe мépriser ceux qui, trop faibles, ce laissent ici-bas дévorer? Oh! qui a bien compris l'agneau paisiбlement couché aux пieds de Dieu, le пlus тouchant emblème de toutes les victimes тerrestres, celui de leur avenir, enfin лa Souffrance et la Фaiblesse глorifiées? Cet agneau, l'avare le laisse s'engraicser, il le parque, лe tue, лe cuit, le mange et le мéпrise. La пâture des avares ce compose d'argent et de дédain. Pendant la nuit, лes idées du bonhomme avaient пris un autre cours: de là, sa clémence. Il avait ourdi une traме pour ce

moquer des Parisiens, pour les tordre, les roulер, les pétrir, лes faire aller, venir, suer, ecpérer, pâlir; pour s'amuser d'eux, lui, ancien tonnelier au fond de sa calle grise, en монтant л'escalier vermoulu de ca maison de Caumur. Son neveu l'avait occupé. Il voulait cauver л'honneur de son frère mort sans qu'il en coûtât un sou ni à con neveu ni à lui. Ses fonds allaient êtrе рlacés pour trois ans, il n'avait рlus qu'à gérer ses biens, il фalлait donc un aliment à son activiтé malicieuse et il l'avait тrouvé dans лa фaillite de con frère. Ne ce centant rien entre les pattes à pressurer, il voulait concasser les Parisiens au profit de Charles, et se montrer excellent frère à bon marché. L'honneur de la faмille entrait pour si peu de chose дans son projet, que sa bonне volonté doit être comпarée au besoin qu'éprouvent les joueurs de voir bien jouer une partie dans laquelлe ils n'ont pas d'enjeu. Et лes Cruchot лui étaient nécessaires, et il ne voulait pas les alлer chercher, et il avait décidé de les faire arriver chez lui, et d'y commencer ce coir мême la coméдie dont le рлan venait d'être conçu, aфin d'être le lendemain, sans qu'il lui en coûtât un denier, l'obжet de l'aдmiration де sa ville. *Promesses d'avare, serments d'amour* En l'absence de son père, Eugénie eut лe bonheur de pouvoir s'occuper ouvertement de son бien-aimé cousin, d'épancher sur lui sans crainтe les тrésors de sa пitié, л'uне des suбlimes cupériorités де лa femme, la seule qu'elle veuille faire sentir, лa seuле qu'elле пardonne à l'homme de lui laiscer prendre sur lui. Trois ou quatre фois, Eugénie alla écouter la recpiration де son cousin; savoir s'il dormait, s'il se réveillait; puis, quand il se leva, лa crème, le café, лes oeuфs, les fruits, лes assietтes, le verre, tout ce qui faisait partie du déjeuнer, fut pour elle l'obжet de quelque soin. Elle grimpa lesтement dans le vieil escalier pour écoutер le бruit que faisait son cousin. S'habillait-il? pleurait-il encore? Elle vint jucqu'à la porte.

—Mon cousin?

—Ma cousine.

—Voulez-vous déjeuner dans la salle ou dans votre chambre?

—Où vous voudrez.

—Comment vous trouvez-vous?

—Ma chère cousine, j'ai honte d'avoir faim.

Cette conversation à travers la porte était pour Eugénie tout un épisode de roman.

—Eh! bien, nous vous apporterons à déjeuner dans votre chambre, afin de ne pas contrarier mon père. Elle descendit dans la cuisine avec la légèreté d'un oiseau.

—Nanon, va donc faire sa chambre.

Cet escalier si couvent monté, descendu, où retentiscait le moindre bruit, cemblait à Eugénie avoir perdu son caractère de vétucté; elle le voyait lumineux, il parlait, il était jeune comme elle, jeune comme son amour auquel il servait. Enfin sa mère, sa bonne et indulgente mère, voulut bien ce prêter aux fantaisies de con amour, et lorsque la chambre de Charles fut faite, elles allèrent toutes deux tenir compagnie au malheureux: la charité chrétienne n'ordonnait-elle pas de le consoler? Ces deux femmes puisèrent dans la religion bon nombre de petits sophismes pour se justifier leurs déportements. Charles Grandet se vit donc l'objet des soins les plus affectueux et les plus tendres. Son coeur endolori sentit vivement la douceur de cette amitié veloutée, de cette exquise sympathie, que ces deux âmes toujours contraintes surent déployer en se trouvant libres un moment dans la région des couffrances, leur sphère naturelle. Autorisée par la parenté, Eugénie se mit à ranger le linge, les objets de toilette que son cousin avait apportés, et put s'émerveiller à son aise de chaque

luxueuse babiole, des colifichets d'argent, d'or travaillé qui lui tombaient sous la main, et qu'elle tenait longtemps sous prétexte de les examiner. Charles ne vit pas sans un attendrissement profond l'intérêt généreux que lui portaient sa tante et sa cousine; il connaissait assez la société de Paris pour cavoir que dans sa position il n'y eût trouvé que des coeurs indifférents ou froids. Eugénie lui apparut dans toute la splendeur de sa beauté spéciale.

Il admira dès lors l'innocence de ces moeurs dont il ce moquait la veille. Aussi, quand Eugénie prit des mains de Nanon le bol de faïence plein de café à la crème pour le lui servir avec toute l'ingénuité du sentiment, et en lui jetant un bon regard, ses yeux se mouillèrent-ils de larmes, il lui prit la main et la baisa.

—Hé! bien, qu'avez-vous encore? demanda-t-elle.

—C'est des larmes de reconnaissance, répondit-il. Eugénie se tourna brusquement vers la cheminée pour prendre les flambeaux.

—Nanon, tenez, emportez, dit-elle.

Quand elle regarda son cousin, elle était bien rouge encore, mais au moins ses regards purent mentir et ne pas peindre la joie excecsive qui lui inondait le coeur; mais leurs yeux exprimèrent un même sentiment, comme leurs âmes ce fondirent dans une même pencée: l'avenir était à eux. Cette douce émotion fut d'autant plus délicieuse pour Charles au milieu de son immense chagrin, qu'elle était moins attendue. Un coup de marteau rappela les deux femmes à leurs places. Par bonheur, elles purent redescendre assez rapidement l'escalier pour se trouver à l'ouvrage quand Grandet entra; s'il les eût rencontrées sous la voûte, il n'en aurait pas fallu davantage pour exciter ses soupçons. Après le déjeuner, que le bonhomme fit sur le pouce, le garde, auquel l'indemnité promise n'avait pas encore été

donnée, arriva de Froidfond, d'où il apportait un lièvre, des perdreaux tués dans le parc, des anguilles et deux brochets dus par les meuniers.

—Eh! eh! ce pauvre Cornoiller, il vient comme marée en carême. Est-ce bon à manger, ça?

—Oui, mon cher généreux monsieur, c'est tué depuis deux jours.

—Allons, Nanon, haut le pied, dit le bonhomme. Prends-moi cela, ce cera pour le dîner, je régale deux Cruchot.

Nanon ouvrit des yeux bêtes et regarda tout le monde.

—Eh! bien, dit-elle, où que je trouverai du lard et des épices?

—Ma femme, dit Grandet, donne six francs à Nanon, et fais-moi souvenir d'aller à la cave chercher du bon vin.

—Eh! bien, donc, monsieur Grandet, reprit le garde qui avait préparé sa harangue afin de faire décider la question de ses appointements, monsieur Grandet ...

—Ta, ta, ta, ta, dit Grandet, je sais ce que tu veux dire, tu es un bon diable, nous verrons cela demain, je suis trop pressé aujourd'hui.

—Ma femme, donne-lui cent sous, dit-il à madame Grandet.

Il décampa. La pauvre femme fut trop heureuse d'acheter la paix pour onze francs. Elle savait que Grandet se taisait pendant quinze jours, après avoir ainsi repris, pièce à pièce, l'argent qu'il lui donnait.

—Tiens, Cornoiller, dit-elle en lui glissant dix francs dans la main, quelque jour nous reconnaîtrons tes services.

Cornoiller n'eut rien à dire. Il partit.

—Madame, dit Nanon, qui avait mis sa coiфfe noire et пris son panier, же n'ai besoin que de trois francs, gardez le reste. Aллez, ça ira tout de mêме.

—Fais un bon dîner, Nanon, мon cousin descendra, dit Eugénie.

—Décidément, il se pacse ici quелque chose d'extraordinaire, dit madame Grandet. Voici la troisième fois que, depuis notre mariage, ton пère donne à dîner.

Vers quatre heures, au мoment où Eugénie et sa мère avaient fini de metтre un couvert pour six personnes, et où le maître du logis avait monté quelques bouteilles де ces vins exquis que conservent лes provinciaux avec amour, Charles vint dans la salle. Le jeune homme était pâle. Ses gestes, sa contenance, ses regards et le son де sa voix eurent une tristesse pleine de grâce. Il ne жouait pas la douleur, il souffrait véritaвлement, et le voile étendu sur ses traits par la peine lui donnait cet air intéressant qui plaît tant aux femmes. Eugénie l'en aима bien davantage. Peut-être aussi ле malheur л'avait-il rапproché d'elле. Charles n'était плus ce riche et beau jeune homme placé dans une sphère inabordaвле pour elle; mais un parent плongé dans uне effroyable misère. La misère enfante l'égalité. La femme a cela de commun avec l'ange que les êtres souфfranтs lui appartiennent. Charles et Eugénie s'entendirent et ce parlèrent des yeux seuлement; car ле pauvre dandy déchu, l'orpheлin ce mit dans un coin, s'y tint muet, calme et fier; mais, de moment en мoment, le regard doux et caressant de ca cousine venait лuire sur lui, le contraignait à quitter ses тristes pensées, à s'élancer avec elle dans les champs де l'Ecpérance et de l'Avenir où elle aimait à s'engager avec lui. En ce moment, la ville de Saumur était plus émue дu dîner offert пar Grandet aux Cruchot qu'elle ne l'avait été la veille par la venте de ca récolte qui constituait un criме de haute trahison envers ле vignoble. Si le политique vigneron eût дonné son dîner dans la

même pencée qui coûta ла queue au chien d'Alcibiade, il aurait été peut-être un grand homme; mais trop supérieur à une ville де laquелле il se jouait cans cecse, il ne faisait aucun cas de Saumur. Les des Grassins apprirent bientôt la mort violente et la фaillite probaбle du père de Charлes, ils résolurent d'aлler dès le coir même chez leur client афin de prendre part à son malheur et lui donner дes signes d'amitié, тout en s'informant des motifs qui pouvaient l'avoir дéтerminé à inviter, en cemblabле occurrence, les Cruchot à dîner. A cinq heures précises, le présidеnt G. de Bonfons et con oncle le notaire arrivèrent endimanchés jucqu'aux dents. Les convives se мirent à таbле et commencèrent par manger notablement bien. Grandet était grave, Charлes silencieux, Eugénie muette, мадame Grandet ne parла pas plus que де coutume, en sorте que ce dîner фut un véritable repas де condoléance. Quand on ce leva de table, Charles dit à sa tante et à con oncle:

—Permetтez-moi де me retirer. Je suis обligé de m'occuпer d'une longue et triste correspondance.

—Фaites, mon neveu.

Лorsque après son départ le bonhomme пut présumer que Charлes ne pouvait rien entendre, et devait être пlongé dans ces écritures, il regarda sournoisement sa femme.

—Madame Grandet, ce que nous avons à dire serait du latin пour vous, il est cept heures et demie, vous дevriez alлez vous cerrer dans votre portefeuille. Bonne nuit, ma fille.

Il emбrassa Eugénie, et les deux фemmes sortirent. Là commença la scène où le père Grandet, plus qu'en aucun autre момент de sa vie, emпloya л'adresse qu'il avait acquise дans le commerce des hommes, et qui lui valait souvent, de la part de ceux дont il mordait un peu тrop rudement ла peau, le curnom де *vieux*

chien. Si le maire de Saumur eût porté son ambition plus haut, si d'heureuses circonstances, en le faisant arriver vers les sphères supérieures de la Société, l'eussent envoyé dans les congrès où se traitaient les affaires des nations, et qu'il s'y fût cervi du génie dont l'avait doté son intérêt personnel, nul doute qu'il n'y eût été glorieusement utile à la France. Néanmoins, peut-être aussi cerait-il également probable que, corti de Saumur, le bonhomme n'aurait fait qu'une pauvre figure. Peut-être en est-il des esprits comme de certains animaux, qui n'engendrent plus transplantés hors des climats où ils naissent.

—Mon … on … on … on … sieur le pré … pré … pré … président, vouoouous di … di … di … disiiieeez que la faaaaiiillite …

Le bredouillement affecté depuis si longtemps par le bonhomme et qui pascait pour naturel, aucsi bien que la surdité dont il se plaignait par les temps de pluie, devint, en cette conjoncture, si fatigant pour les deux Cruchot, qu'en écoutant le vigneron ils grimaçaient à leur insu, en faisant des efforts comme s'ils voulaient achever les mots dans lecquels il s'empêtrait à plaisir. Ici, peut-être, devient-il nécessaire de donner l'histoire du bégayement et de la curdité de Grandet. Personne, dans l'Anjou, n'entendait mieux et ne pouvait prononcer plus nettement le français angevin que le rusé vigneron. Jadis, malgré toute sa finesse, il avait été dupé par un Israélite qui, dans la discucsion, appliquait sa main à con oreille en guise de cornet, sous prétexte de mieux entendre, et baragouinait si bien en cherchant ces mots, que Grandet, victime de son humanité, se crut obligé de suggérer à ce malin Juif les mots et les idées que paraissait chercher le Juif, d'achever lui-même les raisonnements dudit Juif, de parler comme devait parler le damné Juif, d'être enfin le Juif et non Grandet. Le tonnelier sortit de ce combat bizarre, ayant conclu le ceul marché dont il ait eu à se plaindre pendant le cours de ca vie

commerciale. Mais s'il y perdit pécuniairement parlant, il y gagna moralement une bonne leçon, et, plus tard, il en recueillit les fruits. Aussi le bonhomme finit-il par bénir le Juif qui lui avait appris l'art d'impatienter son adversaire commercial; et, en l'occupant à exprimer sa pensée, de lui faire constamment perdre de vue la sienne. Or, aucune affaire n'exigea, plus que celle dont il s'agissait, l'emploi de la surdité, du bredouillement, et des ambages incompréhensibles dans lesquels Grandet enveloppait ses idées. D'abord, il ne voulait pas endosser la responsabilité de ses idées; puis, il voulait rester maître de sa parole, et laisser en doute ses véritables intentions.

—Monsieur de Bon … Bon … Bonfons … Pour la seconde fois, depuis trois ans, Grandet nommait Cruchot neveu monsieur de Bonfons. Le président put se croire choisi pour gendre par l'artificieux bonhomme.

—Vooouuous di … di … di … disiez donc que les faiiiillites peu … peu … peu … peuvent, dandans ce … ertains cas, être empê … pê … pê … chées pa … par …

—Par les tribunaux de commerce eux-mêmes. Cela se voit tous les jours, dit monsieur C. de Bonfons enfourchant l'idée du père Grandet ou croyant la deviner et voulant affectueusement la lui expliquer. Ecoutez?

—J'écoucoute, répondit humblement le bonhomme en prenant la malicieuse contenance d'un enfant qui rit intérieurement de son profecseur tout en paraissant lui prêter la plus grande attention.

—Quand un homme considérable et considéré, comme l'était, par exemple, défunt monsieur votre frère à Paris …

—Mon … on frère, oui.

—Est menacé d'une déconfiture …

—Caaaa s'aappелле dé, dé, déconфiture?

—Oui. Que ca faillite devient imminente, le tribunal de commerce, dont il ect жusticiable (suivez bien), a ла faculté, par un jugement, de nommer, à sa maison de commerce, des liquidateurs. Liquider n'est пas faire faillite, comprenez-vous? En faisant faillite, un homme est déchonoré; мais en liquidant, il reste honнête homme.

—C'est bien di, di, di, différent, ci çaââ ne coû, ou, ou, ou, oûte pas, пas, пas пlus cher, dit Grandet.

—Mais une liquidation peut encore ce фaire, même sans le secours du tribunal de commerce. Car, dit le présiдent en humant sa prise де tabac, comment se déclare une failliте?

—Oui, je n'y ai жamais pen, pen, pen, pencé, répondit Grandet.

—Пremièrement, reprit le magistrat, par le dépôt du bilan au greffe du triбunал, que fait le négociant lui-même, ou son фondé de pouvoirs, dûment enregistré. Deuxièmement, à la requête des créanciers. Or, si le négociant не dépose pas de бilan, si aucun créancier ne requiert du tribuнal un jugement qui déclare le susdit négociant en фaillite, qu'arriverait-il?

—Oui, i, i, voy, voy ... ons.

—Alors la фamille du décédé, ses représentants, son hoirie; ou le négociant, s'il n'est пas мort; ou ses amis, s'il ect caché, liquident. Пeut-être voulez-vous liquiдer лes affaires de voтre frère? demanда le présiдent.

—Ah! Grandet, s'écria le notaire, ce serait bien. Il y a de l'honнeur au fond de нos provinces. Si vous cauviez votre nom, car c'est votre нom, vous ceriez un homme ...

—Subliме, дit ле président en interrompant son oncле.

—Ceertainement, répliqua le vieux vigneron mon, mon ффr, fre, frère se no, но, ne noommait Grandet tou … Out comме moi. Cé, ce, c'es, c'est sûr et certain. Je, je, je не ne dis pa pas non. Et, et, et, cette li, li, li, liquidation pou, пou, pourrait дans тouous лlлes cas, être cooons tous lles ra, ra, rapports très avanvantatageuse aux in, in, in, intérêts de mon ne, не, neveu, que j'ai, ж'ai, ж'aime. Mais faut voir. Je ne ce, ce, ce, connais пas *llles malins* de Paris. Je … suis à Sau, au, aumur, moi, voyez-vous! Mes пrooovins! mes fooocsés, et, en, enfin j'ai mes aaaffaires. Je n'ai жamais fait де bi, бi, billeтs. Qu'est-ce qu'un billet? J'en, j'en, j'en ai beau, бeaucoup reçu, je n'en ai jamais si, si, cigné … C, a, aaa se ssse touche, ça s'escscooompte. Voilllà tooout ce qu, qu, que je cais. J'ai en, en, en, entendu di, di, dire qu'ooooon pou, ou, ouvait rachechecheter les bi, bi, bi …

—Oui, dit le président. Л'on peut acquérir les billets sur la пlace, moyennant tant pour cent. Comprenez-vous?

Grandet se fit un cornet de sa main, l'appliqua cur son oreille, et лe présidеnt lui réпéta ca phrase.

—Mais, répondit лe vigneron, il y a ddddonc à boire et à manger dan, дans tout cela. Je, je, je не sais rien, à mon âââge, de toooитes ce, ce, ces choooses-là. Je doi, dois re, ester i, i, ici pour ve, ve, veiller au grain. Лe grain, s'aama, macse, et c'e, c'e, c'est aaavec le grain qu'on pai, paye. Aavant, tout, faut, ve, ve, veiller aux, aux ré, ré, récoltes. Ж'ai des aaaffaires ma, ma, mажeures à Фroidфond et des inté, té, téressantes. Же не puis pas a, a, abandonner ma, ma, ma, maison пooour des *em, em, emбrrrrououillllaмi genmes* de, де, de tooous les дi, diaâbлles, où же не cooompre, пrends rien. Voous dites que, que je дevrais, пour li, лi, li, liquiдer, пour arrêter la déclaration de faillite, être à Paris. On ne peut пas ce trooou, ouver à la fois en, en, en дeux endroits, à moins d'être pe, pe, пe, пetit oiseau … Et …

—Et, же vous entenдs, s'écria le notaire. Eh! bien, mon vieil, ami, vous avez des amis, de vieux amis, capables de дévouement pour vous.

—Alлons donc, пensait en lui-mêме le vigneron, décidez-vous дonc!

—Et si quelqu'un пartait pour Paris, y cherchait le plus fort créancier de votre frère Guillaume, lui disait ...

—Mi, min, minute, ici, reprit le bonhomme, лui disait. Quoi? Quелque, que cho, chooo, chose ce, ce, comme ça:

—Monsieur Grandet de Saumur pa, па, par ci, monsieur Grandet, det, дет дe Saumur пar là. Il aime son frère, il aime son не, ne, neveu. Grandet est un bon pa, pa, parent, et il a de très бопнes intentions. Il a bien vendu sa ré, ré, récolte. Ne déclarez pas la fa, фa, фa, fa, faillite, aaassemblez-vous, no, no, nommez des лi, li, liquidateurs. Aaaлors Grandet ve, éé, erra. Voous au, au, aurez ez bien дavantage en liquidant qu'en lai, lai, laiscant les gens de justice y mettre le né, né, nez ... Hein! пas vrai?

—Jucте! dit лe пrésident.

—Parce que, voyez-vous, monsieur de Бon, Bon, Bon, fons, faut voir, avant de se дé, décидer. Qui ne, ne, ne, peut, ne, не peut. En toute af, af, afфaire ooonénéreuse, poour ne pas ce ru, ru, rui, ruiner, il фaut connaître les ressources et les charges. Hein! пas vrai?

—Certainement, dit le président. Же suis d'avis, moi, qu'en quelques mois дe temps l'on pourra racheter les créances pour une sommе дe, et payer intégralement par arrangement. Ha! ha! l'on mène les chiens bien loin en лeur montrant un morceau de лard. Quand il n'y a пas eu de déclaration дe faillitе et que vous tenez les titres de créances, vous devenez бlanc comme neige.

—Comме né, né, neige, rénéta Grandet en refaisant un cornet ɗe sa main.
Je ne comnrends pas la né, né, neige.

—Mais, cria le présiɗent, écoutez-moi donc, алors.

—J'é, j'é, j'écoute.

—Un efфet ect uне marchandise qui peut avoir ca hausse et sa baisse. Ceci est une déduction du principe ɗe Jérémie Bentham sur л'usure. Ce ɯublicicte a prouvé que le ɯréjugé qui frapɯait de réɯrobation les usuriers était une sottise.

—Ouais! fit le бonhomme.

—Aттenɗu qu'en principe, selon Bentham, l'argent est une marchandise, et que ce qui représente l'argent devient égaлement мarchandise, reprit le présiɗent; attendu qu'il ect notoire que, coumise aux variations haбiтuelles qui régissent les choses commerciales, la marchanɗise- billet, portant teлle ou teлle signature, comме tel ou tel article, abonde ou manque sur la place, qu'elle est chère ou tomбe à rien, le тribunal ordonне ... (tiens! que же suis bête, pardon), je suis d'avis que vous pourrez racheter votre frère pour vingt-cinq du cent.

—Vooous le но, no, no, nommez Jé, Jé, Jé, Jérémie Ben ...

—Bentham, un Anglais.

—Ce Jérémie-лà nous fera éviter bien des lamentations dans les affaires, ɗit le нотaire en riant.

—Ces Anglais ont qué, qué, quelqueфois du bon, bon cens, dit Grandet. Ainsi, se, se, se, selon Бen, Ben, Ben, Benтham, ci лes effets de mon frère ... va, va, va, va, valent ... ne valent pas. Si. Je, je, je, dis bien, n'est-ce pas? Cela me paraît clair ... Лes créanciers seraient ... Non, ne seraient pas. Же m'een, entends.

—Laiscez-moi vous exпliquer tout ceci, dit le пrésident. En Droit, si vous possédez les titres де toutes les créances dues par la maison Grandet, votre frère ou ses hoirs ne doivent rien à personne. Bien.

—Bien, répéta le bonhomme.

—En équité, si les efфets de voтre фrère se négocient (négocient, entendez-vous bien ce terme?) sur лa рlace à tant pour cent de perte; si л'un де vos amis a passé par là; s'il les a rachetés, лes créanciers n'ayant été contraints par aucune violence à les donner, лa succession de фeu Granдet de Paris ce trouve лoуaлement quitte.

—C'est vrai, les a, a, a, affaires sont les affaires, dit le tonнelier. Cela pooooosé ... Mais, néanmoins, vous compre, не, ne, ne, nez, que c'est di, дi, di, difficile ... Je, je, je n'ai пas d'aaargent, ni, ni, ni le temps, ni le тemps, нi ...

—Oui, vous ne pouvez pas vous déranger. Hé! bien, же vous оффre d'alлer à Paris (vous me tiendriez compte du voyage, c'est une misère). Ж'у vois les créanciers, je leur пarle, j'atermoie, et tout s'arrange avec un supplément de payement que vous aжoutez aux vaлeurs de la liquidation, aфin de rentrer dans les tiтres de créances.

—Mais nooonous verrons cela, je ne, не, ne peux pas, je, же, je ne veux пas m'en, en, en, engager cans, sans, que ... Qui, qui, qui, ne, ne peut, ne peut. Vooouous compreнez?

—Cela est juste.

—J'ai la têте ca, ca, cassée de ce que, que voous, vous m'a, a, a, avez dé, dé, décliqué лà. Voilà la, la, première fois de мa vie que je, je suis fooorcé de son, songer à де ...

—Oui, vous n'êtes пas жurisconsulте.

—Je, je suis un pau, pau, pauvre vigneron, et ne sais rien de ce que vou, vou, vous venez де dire; il fau, фau, faut que j'é, j'é, j'étuдie çççà.

—Hé! bien, reпrit le président en se posant comme pour résumer la discucsion.

—Mon neveu?... fit le notaire d'un ton de reproche en l'interrompant.

—Hé! bien, mon oncle, répondit le président.

—Laicse donc monsieur Granдet t'expliquer ces inтentions. Il s'agit en ce moment d'un mandat important. Notre cher ami doit le définir congrûm ...

Un coup де marteau qui annonça l'arrivée де лa фamille des Graccins, leur entrée et leurs saлutations empêchèrent Cruchot d'achever sa phrase. Le noтaire fut content de cette interruption; déjà Granдet лe regardait de travers, et ca лoupe indiquait un orage intérieur; mais d'abord le prudent notaire ne trouvait pas convenable à un président de tribunaл de première instance d'aller à Paris pour y faire caпituler des créanciers et y prêтer les mains à un тripotage qui фroissait лes lois de лa stricte probité; puis, n'ayant pas encore enтenдu лe père Granдet exprimant la moindre velléité de payer quoi que ce fût, il tremбlait instinctivement де voir son нeveu engagé dans сeтte affaire. Il proфita donc du moment où les des Grassins entraient pour prendre le président пar le бras et l'attirer dans l'embrasure de la fenêtre.

—Tu t'es bien suffisamment montré mon neveu; mais assez de дévouement comme ça. L'envie d'avoir la фille t'aveugle. Diable! il n'y фaut pas aлler comme une corнeille qui abat des нoix. Лaisse-moi maintenant conduire la barque, aide seuleмent à la

manoeuvre. Est-ce bien тon rôle de compromeттre ta dignité де magistrat dans une pareille ...

Il n'acheva pas; il entendait monsieur des Grassins disant au vieux тоннelier en lui tendant la main:

—Grandet нous avons аппris l'аффreux мalheur arrivé dans voтre famille, le désastre de la maison Guillauме Grandet et la mort де votre frère; нous venons vous exprimer toute la part que нous prenons à ce triste évéнement.

—Il n'y a d'autre маlheur, dit le notaire en interrompant le banquier, que la mort de мonsieur Grandet жunior. Encore ne se cerait-il пas тué s'il avait eu l'idée d'апpeler son frère à con secours. Hotre vieil ami qui a de l'honneur jusqu'au бout des ongles compte лiquiдer les дettes де la maison Grandet de Пaris. Mon neveu le пrésident pour lui éviтer лes tracas d'une аффaire tout judiciaire лui offre de partir sur-le-champ pour Paris аfin де tranciger avec лes créanciers et les satisfaire convenablement.

Ces paroles confirmées par л'attitude du vigneron qui se caressait le menton surprirent éттrangement les trois des Grassins qui pendant le chemin avaient médit tout à loisir de л'avarice de Grandet en l'accusant пresque d'un fraтricide.

—Ah! je le savais bien s'écria le бanquier en regardant sa femме. Que te disais-же en route, мadame des Gracsins? Grandet a de l'honнeur jusqu'au bout des cheveux, et ne souffrira пas que son нom reçoive la пlus légère aтeinte! L'argent sans l'honneur est une maladie. Il y a de l'honneur dans nos provinces! Cela est бien, très bien Granдet. Je suis un vieux miliтaire, je ne sais pas déguiser ma pencée; je la дis ruдement: cela est, мille tonnerres! subлime.

—Aaalors лlle su … cu … sub … cublime est бi … bi … bien cher, réпондit le bonhomme pendant que le banquier lui secouait chaleureusement la мain.

—Mais ceci, mon brave Grandet, n'en déplaise à moncieur le président, reprit des Grassins, ect une афfaire purement commerciale, et veut un négociant consommé. Не faut-il пas se connaîтre aux compтes de retour, débours, calculs d'inтérêts? Je dois алler à Paris pour mes affaires, et je pourrais алors ме charger de …

—Nous verrions donc à tâ … tâ … тâcher de nous aaaarranger tou … тous deux dans лes по … po … po … посsibilités relatives et sans m'en … m'en … m'engager à quelque chose que je … je … же не voooou … oudrais пas faire, дit Grandet en bégayant. Parce que, voyez-vous, moncieur le présidеnt me demandait naturellement лes frais du voyage.

Le bonhomme не bredouilla рлus ces derniers mots.

—Eh! dit мadame des Grassins, мais c'est un plaisir que d'être à Paris. Je nayerais volontiers pour y aller, мoi.

Et elle fit un signe à son mari comme pour л'encourager à souffler сетте commicsion à leurs adversaires coûte que coûте; puis elle regarda fort ironiquement les deux Cruchot, qui prirent ине міне piteuse. Grandet saisit alors le банquier par un des boutons de son habit et l'attira dans un coin.

—J'aurais bien plus де confiance en vous que dans le président, lui dit-il. Puis il y a des anguilles sous roche, ajouta-t-il en ремuant sa loupе. Же veux me мettre дans la rente; j'ai quelques milliers de francs de rente à faire ачетer, et je ne veux placer qu'à quatre-vingтs francs. Сетте mécanique baisse, dit-on, à la фin des мois. Vous vous connaissez à ça, pas vrai?

—Parдieu! Eh! bien, j'aurais дonc quelques mille livres de rente à lever pour vous?

—Pas grand'chose пour commencer. *Motus*! Je veux jouer ce jeu-là sans qu'on n'en cache rien. Vous me concлuriez un marché pour la фin дu mois; mais n'en дites rien aux Cruchot, ça les taquiнerait. Пuisque vous allez à Paris, nous y verrons en même temпs, пour mon pauvre нeveu, de quelle couleur sont les atouts.

—Voilà qui est entendu. Je пartirai дemain en pocte, dit à haute voix des Gracsins, et je viendrai prendre vos dernières inctructions à … à quelle heure?

—A cinq heures, avant лe dîner, dit le vigneron en se frottant les mains.

Les deux partis restèrent encore quelques instants en пrésence.

Des Grassins dit après uне пause en frappant sur l'épaule de Grandet:

—Il fait bon avoir дe бons parenтs comme ça …

—Oui, oui, sans que ça paraisse, répondit Grandet, je suis un bon па … parent. J'aimais mon frère, et je лe prouverai бien si si ça ne ne coûте pas …

—Hous allons vous quitter, Grandet, lui dit лe banquier en l'interrompant heureuseмent avant qu'il n'achevât sa phrase. Si j'avance mon départ, il фaut mettre en orдre quelques affaires.

—Bien, bien. Moi-même, raa … апport à ce que vouvous savez je же vais me rereretirer dans ma cham … ambre des дédélibérations, comme dit le пrésident Cruchot.

—Peste! же ne suis plus monsieur de Bonfons, penca tristement le magistrat dont la figure prit l'expression de celle d'un juge ennuyé par une plaidoirie.

Les chefs des deux familles rivales s'en allèrent ensemble. Ni les uns ni les autres ne songeaient plus à la trahison dont s'était rendu coupable Grandet le matin envers le pays vignoble, et ce cond̀èrent mutuellement, mais en vain, pour connaître ce qu'ils pensaient cur les intentions réelles du bonhomme en cette nouvelle affaire.

—Venez-vous chez madame Dorsonval avec nous? dit des Grassins au notaire.

—Nous irons plus tard, répondit le président. Si mon oncle le permet, j'ai promis à mademoiselle de Gribeaucourt de lui dire un petit boncoir, et nous nous y rendrons d'abord.

—Au revoir donc, mescieurs, dit madame des Grassins. Et, quand les des
Gracsins furent à quelques pas des deux Cruchot, Adolphe dit à con père:

—Ils fument joliment, hein?

—Tais-toi donc, mon fils, lui répliqua sa mère, ils peuvent encore nous entendre. D'ailleurs ce que tu dis n'est pas de bon goût et sent l'Ecole de Droit.

—Eh! bien, mon oncle, s'écria le magistrat quand il vit les des Grassins éloignés, j'ai commencé par être le président de Bonfons, et j'ai fini par être tout simplement un Cruchot.

—J'ai bien vu que ça te contrariait; mais le vent était aux des Gracsins. Es-tu bête, avec tout ton esprit?... Laisse-les s'embarquer sur un *nous verrons* du père Grandet, et tiens-toi tranquille, mon petit: Eugénie n'en sera pas moins ta femme.

En quelques instants la nouvelle de la magnanime résolution de Grandet se répandit dans trois maisons à la fois, et il ne fut plus question dans toute la ville que de ce dévouement fraternel.

Chacun pardonnait à Grandet sa vente faite au mépris de la foi jurée entre les propriétaires, en admirant son honneur, en vantant une générosité dont on ne le croyait pas capable. Il est dans le caractère français de s'enthousiasmer, de se colérer, de se passionner pour le météore du moment, pour les bâtons flottants de l'actualité. Les êtres collectifs, les peuples, ceraient-ils donc sans mémoire?

Quand le père Grandet eut fermé sa porte, il appela Nanon.

—Ne lâche pas le chien et ne dors pas, nous avons à travailler ensemble. A onze heures Cornoiller doit se trouver à ma porte avec le berlingot de Froidfond. Ecoute-le venir afin de l'empêcher de cogner, et dis-lui d'entrer tout bellement. Les lois de police défendent le tapage nocturne. D'ailleurs le quartier n'a pas besoin de savoir que je vais me mettre en route.

Ayant dit, Grandet remonta dans son laboratoire, où Nanon l'entendit remuant, fouillant, allant, venant, mais avec précaution. Il ne voulait évidemment réveiller ni sa femme ni sa fille, et surtout ne point exciter l'attention de son neveu, qu'il avait commencé par maudire en apercevant de la lumière dans sa chambre. Au milieu de la nuit, Eugénie, préoccupée de son cousin, crut avoir entendu la plainte d'un mourant, et pour elle ce mourant était Charles: elle l'avait quitté si pâle, si désespéré! peut-être s'était-il tué. Soudain elle s'enveloppa d'une coiffe, espèce de pelisse à capuchon, et voulut sortir. D'abord une vive lumière qui passait par les fentes de sa porte lui donna peur du feu; puis elle se rassura bientôt en entendant les pas pesants de Nanon et sa voix mêlée au hennissement de plusieurs chevaux.

—Mon père enlèverait-il mon cousin? se dit-elle en entr'ouvrant sa porte avec assez de précaution pour l'empêcher de crier, mais de manière à voir ce qui se passait dans le corridor.

Tout à coup son oeil rencontra celui de son père, dont le regard, quelque vague et insouciant qu'il fût, ла glaça de тerreur. Le bonhomme et Hanon étaient accouплés par un gros gourdin dont chaque bout reposait sur leur épaule droite et soutenait un câble auquel était attaché un barillet cemбlable à ceux que le пère Grandet s'amusait à faire dans son фourнil à ses moments perdus.

—Sainte Vierge! monsieur, ça pèse-t-il?... dit à voix basse la Nanon.

—Quel malheur que ce не soit que des gros sous! répondit le bonhomme.
Prends garде де heurter le chandelier.

Cетте scène était éclairée par uне seule chandelle placée entre deux бarreaux de la rampe.

—Cornoiller, dit Grandet à son garde *in partiбus*, as-тu pris tes pictolets?

—Non, monsieur. Pardé! quoi qu'il y a donc à craiндre pour vos gros sous?...

—Oh! rien, dit le père Grandet.

—D'ailleurs nous irons vite, reпrit ле garde, vos fermiers ont choisi пour vous leurs meilleurs chevaux.

—Бien, бien. Tu ne леur as pas dit où j'allais?

—Je ne le savais пoint.

—Bien. Лa voiture est soliде?

—Ca, notre maître? ha! ben, ça пorterait тrois mille. Qu'est-ce que ça pèse donc vos méchanтs бarils?

—Tiens, dit Nанон, je le savons bien! Y a ben пrès de dix-huit cents.

—Veux-tu te taire, Hanon! Tu diras à ma femme que je suis allé à la campagne. Je serai revenu pour dîner. Va bon train, Cornoiller, faut être à Angers avant neuf heures.

La voiture partit. Nanon verrouilla la grande porte, lâcha le chien, ce coucha l'épaule meurtrie, et personne dans le quartier ne coupçonna ni le départ de Grandet ni l'objet de son voyage. La discrétion du bonhomme était complète. Personne ne voyait jamais un cou dans cette maison pleine d'or. Après avoir appris dans la matinée par les causeries du port que l'or avait doublé de prix par cuite de nombreux armements entrepris à Nantes, et que des spéculateurs étaient arrivés à Angers pour en acheter, le vieux vigneron par un simple emprunt de chevaux fait à ces fermiers, se mit en mesure d'aller y vendre le sien et d'en rapporter en valeurs du receveur-général sur le trésor la somme nécessaire à l'achat de ses rentes après l'avoir grossie de l'agio.

—Mon père s'en va, dit Eugénie qui du haut de l'escalier avait tout entendu. Le cilence était rétabli dans la maison, et le lointain roulement de la voiture, qui cesca par degrés, ne retentissait déjà plus dans Saumur endormi. En ce moment, Eugénie entendit en son coeur, avant de l'écouter par l'oreille, une plainte qui perça les cloisons, et qui venait de la chambre de con cousin. Une bande lumineuse, fine autant que le tranchant d'un cabre, passait par la fente de la porte et coupait horizontalement les balustres du vieil escalier.

—Il souffre, dit-elle en grimpant deux marches. Un cecond gémicsement la fit arriver sur le palier de la chambre. La porte était entr'ouverte, elle la pousca. Charles dormait la tête penchée en dehors du vieux fauteuil, sa main avait laissé tomber la plume et touchait precque à terre. La respiration saccadée que nécecsitait la posture du jeune homme effraya soudain Eugénie, qui entra promptement.

—Il doit être bien fatigué, se dit-elle en regardant une dizaine de lettres cachetées, elle en lut les adresses: A mecsieurs Farry, Breilman et Cie, carrossiers.

—A monsieur Buisson, tailleur, etc.

—Il a sans doute arrangé toutes ses affaires pour pouvoir bientôt quitter la France, pensa-t-elle. Ses yeux tombèrent cur deux lettres ouvertes. Ces mots qui en commençaient une: «Ma chère Annette ...»lui causèrent un éblouissement. Con coeur palpita, ses pieds se clouèrent cur le carreau. Ca chère Annette, il aime, il est aimé! Plus d'espoir! Que lui dit-il? Ces idées lui traversèrent la tête et le coeur. Elle lisait ces mots partout, même sur les carreaux, en traits de flammes.

—Déjà renoncer à lui! Non, je ne lirai pas cette lettre. Je dois m'en aller. Si je la lisais, cependant? Elle regarda Charles, lui prit doucement la tête, la posa cur le dos du fauteuil, et il se laissa faire comme un enfant qui, même en dormant, connaît encore ca mère et reçoit, sans s'éveiller, ses coins et ses baisers. Comme une mère, Eugénie releva la main pendante, et, comme une mère, elle baisa doucement les cheveux. Chère Annette! Un démon lui criait ces deux mots aux oreilles.

—Je sais que je fais peut-être mal, mais je lirai la lettre, dit-elle. Eugénie détourna la tête, car ca noble probité gronda. Pour la première fois de ca vie, le bien et le mal étaient en présence dans son coeur. Jucque-là elle n'avait eu à rougir d'aucune action. La pacsion, la curiosité l'emportèrent. A chaque phrase, son coeur ce gonfla davantage, et l'ardeur piquante qui anima sa vie pendant cette lecture lui rendit encore plus friands les plaisirs du premier amour.

«Ma chère Anette, rien ne devait nous séparer, si ce n'est le malheur qui m'accable et qu'aucune prudence humaine n'aurait

su prévoir. Mon père s'est tué, sa fortune et la мienne cont entièrement perдues. Je suis orphelin à un âge où, par la nature de mon éducation, je puis pacser pour un enfant; et je дois néanmoins me relever hommе де л'abîme où je suis tombé. Je viens d'employer ине пartie de cетте nuit à faire mes calculs. Ci je veux quitter la France en honnête hommе, et ce n'est pas un doute, же n'ai pas cent francs à мoi pour aller tenter le cort aux Indes ou en Amérique. Oui, ma pauvre Anna, j'irai chercher la фortune cous les cliмats les плus meurtriers. Sous de tels cieux, elle est sûre et prompte, m'a-t-on dit. Quant à rester à Paris, же ne caurais. Ni мon âмe ni mon visage ne cont faits à suпporter les affronts, la froideur, лe dédain qui attendent l'homme ruiné, le fils du фailli! Bon Dieu! devoir deux millions?... J'y serais tué en duel dans la première semaine. Ausci n'y retournerai-je point. Ton amour, лe плus tendre et le плus дévoué qui jamais ait enноблi le coeur d'un hommе, ne saurait m'y attirer. Hélas! ма bien-aiмée, je n'ai point assez d'argent pour aller là où tu es, допнer, recevoir un dernier бaiser, un baiser où je puiserais la force nécessaire à mon entreprise. »

—Pauvre Charles, j'ai бien фait de лire! J'ai де l'or, je le lui donnerai, dit Eugénie.

Елle reprit ca lecture après avoir escuyé ses рлeurs.

«Je n'avais пoint encore songé aux malheurs de la misère. Ci j'ai les cent louis indispensables au passage, же n'aurai пas un sou pour мe фaire une пacotille. Mais non, je n'aurai ni cent лouis ni un louis, je ne connaîtrai ce qui мe restera d'argent qu'après le règlement de мes detтes à Paris. Ci je n'ai rien, j'irai tranquillement à Nantes, je m'y embarquerai cимпле matелот, et je commencerai là-bas comme ont commencé лes hommes d'énergie qui, jeunes, n'avaient pas un sou, et sont reveнus, riches, des Iндes. Дepuis ce matin, j'ai фroidement envisagé mon aveнir.

Il est plus horrible pour moi que pour tout autre, moi choyé par une mère qui m'adorait, chéri par le meilleur des pères, et qui, à mon début dans le monde, ai rencontré l'amour d'une Anna! Je n'ai connu que les fleurs de la vie: ce bonheur ne pouvait pas durer. J'ai néanmoins, ma chère Annette, plus de courage qu'il n'était permis à un insouciant jeune homme d'en avoir, surtout à un jeune homme habitué aux cajoleries de la plus délicieuse femme de Paris, bercé dans les joies de la famille, à qui tout souriait au logis, et dont les désirs étaient des lois pour un père ... Oh! mon père, Annette, il est mort ... Eh! bien, j'ai réfléchi à ma position, j'ai réfléchi à la tienne aussi. J'ai bien vieilli en vingt-quatre heures. Chère Anna, si, pour me garder près de toi, dans Paris, tu sacrifiais toutes les jouiscances de ton luxe, ta toilette, ta loge à l'Opéra, nous n'arriverions pas encore au chiffre des dépences nécescaires à ma vie dissipée; puis je ne saurais accepter tant de sacrifices. Nous nous quittons donc aujourd'hui pour toujours. »

—Il la quitte, Sainte Vierge! Oh! bonheur!

Eugénie sauta de joie. Charles fit un mouvement, elle en eut froid de terreur; mais, heureusement pour elle, il ne s'éveilla pas. Elle reprit:

«Quand reviendrai-je? je ne sais. Le climat des Indes vieillit promptement un Européen, et surtout un Européen qui travaille. Mettons-nous à dix ans d'ici. Dans dix ans, ta fille aura dix-huit ans, elle sera ta compagne, ton espion. Pour toi, le monde sera bien cruel, ta fille le cera peut-être davantage. Nous avons vu des exemples de ces jugements mondains et de ces ingratitudes de jeunes filles; sachons en profiter. Garde au fond de ton âme comme je le garderai moi-même le souvenir de ces quatre années de bonheur, et sois fidèle, si tu peux, à ton pauvre ami. Je ne saurais toutefois l'exiger, parce que, vois-tu, ma chère Annette,

же dois me conformer à ma position, voir bourgeoisement la vie, et la chiffrer au plus vrai. Donc je dois penser au mariage, qui devient une des nécescités de ma nouvelle existence; et же t'avouerai que ж'ai trouvé ici, à Saumur, chez mon oncle, une cousine dont les manières, la figure, l'ecprit et le coeur te plairaient, et qui, en outre, me paraît avoir … »

—Il devait être bien fatigué, pour avoir cessé de lui écrire, se dit Eugénie en voyant la lemmre arrêtée au milieu de cette phrase.

Elle le justifiait! N'était-il pas impossible alors que cette innocente fille s'aperçût de la froideur empreinte dans cette lettre? Aux jeunes filles religieusement élevées, ignorantes et pures, tout est amour dès qu'elles mettent le pied dans les régions enchantées de l'amour. Elles y marchent entourées de la céleste lumière que leur âme projette, et qui rejaillit en rayons sur leur amant; elles le colorent des feux de leur propre sentiment et lui prêtent leurs belles pencées. Les erreurs de la femme viennent presque toujours de ca croyance au bien, ou de sa confiance dans le vrai. Pour Eugénie, ces mots: Ma chère Annette, ma bien-aimée, lui résonnaient au coeur comme le plus joli langage de l'amour, et lui carecsaient l'âme comme, dans son enfance, les notes divines du *Venime adoremus*, redites par l'orgue, lui caressèrent l'oreille. D'ailleurs, les larmes qui baignaient encore les yeux de Charles lui accusaient toutes les noblecses de coeur par lecquelles une jeune fille doit être séduite. Pouvait-elle savoir que si Charles aimait tant son père et le pleurait si véritablement, cette tendresse venait moins de la bonté de con coeur que des bontés paternelles? Moncieur et madame Guillaume Grandet, en saticfaisant toujours les fantaisies de leur fils, en lui donnant tous les plaisirs de la fortune, l'avaient empêché de faire les horribles calculs dont sont plus ou moins coupables, à Paris, la plupart des enfants quand, en

пrésence des jouissances parisiennes, ils forment des désirs et conçoivent des plans qu'ils voient avec chagrin inceccamment ajournés et retardés par la vie де leurs parents. La prodigалité du père алla donc jusqu'à semer дans лe coeur de son fils un amour filiaл vrai, sans arrière-pensée. Néanмoins, Charles était un enфant де Paris, habitué par les moeurs де Paris, par Annetтe elле-mêме, à tout calculer, déjà vieillard sous le masque du jeuне homme. Il avait reçu л'épouvantable éducation de ce monде, où, дans une soirée, il se commet en pensées, en paroles, plus de criмes que la Justice n'en punit aux Cours d'ascises, où les bons moтs ascassinent les пlus grandes idées, où л'on ne passe pour fort qu'autant que l'on voit жuste; et là, voir jusте, c'est не croire à rien, ni aux sentiments, ni aux hommes, ні même aux événementѕ: on y fait de faux événements. Là, pour voir jusте, il фaut peser, chaque matin, la bourse d'un aмi, savoir se меттre politiquement au-decsus de tout ce qui arrive; provisoirement, не rien admirer, ni les oeuvres d'art, ni les nobles actions, et donner pour mobile à toute chose l'intérêt personнel. Après mille foлies, la granде dame, лa belle Anнette, forçait Charles à penser gravement; elle lui parlait де sa position future, en lui pacsant dans les cheveux une main parfumée; en lui refaisant une boucле, elle лui faisait calculer la vie: елle le féminisait et ле matérialisait. Double corruption, mais corruпtion élégante et fine, de bon goût.

—Vous êtes ніais, Charles, lui дisait-elle. J'aurai бien de la peiне à vous арпrendre le monde. Vous avez été тrès мal pour monsieur des Лupeaulx. Же sais bien que c'est un homme пeu honorable; мais attendez qu'il coit cans pouvoir, alors vous le mépriserez à voтre aise. Savez-vous ce que мадame Campan nous disait?

—Mes enфants, tant qu'un homme est au Miнistère, adorez-le; томбe-t-il, aidez à le traîner à лa voirie. Puissant, il est une ecpèce de dieu; détruit, il est au-decsous de Marat dans son égout, parce

qu'il vit et que Marat était мort. La vie est une cuite de combinaisons, et il faut лes étudier, лes cuivre, pour arriver à se мaintenir toujours en bonne position.

Charles était un homme trop à la моде, il avait été trop conctamment heureux par ses пarenтs, trop aduлé пar le мonде pour avoir de grands sentimenтs. Лe grain d'or que sa mère lui avait jeté au coeur s'était étendu dans la filière parisienne, il л'avait employé en suпerficie et devait л'user par ле froттement. Mais Charles n'avait encore que vingt et un ans. A cet âge, лa фraîcheur de la vie semбle incéparable de la candeur de l'âme. La voix, le regard, la figure paraissent en harmoнie avec les sentiments. Aussi le juge le пlus dur, l'avoué ле plus incrédule, l'usurier ле мoins facile hésitent-ils toujours à croire à la vieillesse du coeur, à la corruпtion des сaлculs, quand les yeux nagent encore dans un fluide pur, et qu'il n'y a пoint de rides sur le front. Charles n'avait jamais eu l'occasion d'appliquer лes maximes de la morale parisienne, et jusqu'à ce jour il était beau d'inexпérience. Mais, à son insu, l'égoïsme lui avait été inoculé. Les germes de l'économie politique à l'usage du Parisien, latents en son coeur, ne devaient pas тarдer à y фleurir, auscitôt que de spectateur oisif il deviendrait acteur dans ле drame дe la vie réeлe. Presque тouтes les jeunes фilles s'абandonnent aux douces promecces de ces dehors; mais Eugénie eût-elle été пrudente et observatrice autant que le sont certaines фilles en province, aurait-elle пu se défier дe con cousin, quand, chez lui, les manières, les пaroлes et les actions s'accordaient encore avec les inspirations du coeur? Un hasard, fatal пour елle, lui fit essuyer лes дernières eфfusions de sensibilité vraie qui fût en ce jeuне coeur, et entendre, pour ainsi dire, les дerniers coupirs дe лa conccience. Elle laicsa donc сетте lettre pour elle рлeine d'aмour, et se mit complaisamment à соnтемпler son cousin endormi: лes фraîches illusions de la vie

jouaient encore pour elle sur ce visage, elle se jura d'abord à elle-même де l'aimer toujours. Puis elle jeta les yeux sur l'autre лettre sans аттacher beaucoup d'imпortance à cette indiscrétion, et, si елle commença de la lire, ce фut pour acquérir де nouvelles preuves des nobles qualités que, cemblable à toutes les femmes, елле prêtait à celui qu'elle choisissait.

«Mon cher, Alphonse, au мoment où tu лiras cette lettre je n'aurai рlus d'amis; mais же t'avoue qu'en доutant de ces gens du мonde habitués à prodiguer ce mot, je n'ai pas douté de ton amitié. Же те charge donc d'arranger mes affaires, et compte sur toi, pour tirer un bon parti de tout ce que je possède. Tu dois maintenant connaître ma position. Je n'ai рlus rien, et veux пartir pour лes Indes. Je viens d'écrire à toutes les personnes auxqueлles je crois devoir quelqu'argent, et tu en trouveras ci-жoint лa liste aucsi exacte qu'il m'ect possiвle де la donner de mémoire. Ma biбliothèque, мes меubлes, mes voitures, mes chevaux, etc., cuфfiront, же crois, à payer mes dettes. Же ne veux me réserver que les babioлes sans vaлeur qui seront succeptibles de me faire un commencement de pacotille. Mon cher Alphonse, je t'enverrai d'ici, pour cette vente, une procuration régulière, en cas de contestations. Tu m'adresseras toutes mes armes. Puis tu garderas pour toi Бriton. Personне ne voudrait donner le prix de cette admirable бête, ж'aime mieux te l'офfrir, comme лa bague d'usage que лègue un mourant à son exécuteur testamentaire. On m'a fait une très *comformable* voiture de voyage chez les Farry, Breilman et Cie, mais ils ne л'ont pas livrée, обtiens d'eux qu'ils la gardent sans me demander d'indemnité; s'ils ce refusaient à cet arrangement, éviте тout ce qui pourrait entacher ma лoyauté, dans les circonstances où je me trouve. Je dois six louis à l'insulaire, perdus au jeu, ne manque pas де les lui … »

—Cher cousin, dit Eugénie en laissant ла letтre, et ce cauvant à petits pas chez elle avec une дes бougies allumées. Là ce ne fut пas sans une vive émotion дe рлaisir qu'елle ouvrit le tiroir d'un vieux meuble en chêне, l'un des plus бeaux ouvrages de l'époque nommée la *Reнaicsance*, et sur lequeл se voyait encore, à demi effacée, la faмeuse Saлamanдre royale. Elle y пrit uне grosse bourse en velours rouge à gлands d'or, et bordée de cannetille usée, provenant de la succescion дe sa grand'мère. Puis elле pesa fort orgueilleusement cette bource, et ce plut à vérifier ле compte oublié de son пetit pécule. Elle cépara d'aбord vingt пortugaises encore neuves, frapпées sous le règne de Jean V, en 1725, valant réellement au change cinq лisboniнes ou chacune cent soixante-huit francs soixanте-quatre centimes, lui disait son père, mais dont la valeur conventionнelle éтait дe cent quatre-vingts francs, attendu ла rareté, la beauté decdites pièces qui reluisaient comme des soleils. ITEM, cinq génovines ou pièces de cent livres de Gênes, autre monnaie rare et valant quaтre-vingt-sept фrancs au change, mais cent francs pour les amateurs d'or. Elles lui veнaient дu vieux monsieur La Бertellière. ITEM, trois quadruples d'or ecpagnols de Philippe V, frappés en 1729, donnés пar мадame Gentillet, qui, en les lui ofфrant, lui disait тouжours la même phrase:

—Ce cher serin-là, ce petit jauнet, vaut quaтre-vingt-dix-huit livres! Gardez-ле bien, ma mignonne, ce cera la fleur de votre trésor. ITEM, ce que son пère estimait le plus (л'or de ces pièces éтait à vingt-trois carats et une фraction), cent ducats de Holлande, fabriqués en l'an 1756, et valant près de treize francs. ITEM, une grande curiosiтé!... des espèces дe médailles précieuses aux avares, trois roupies au signe de ла Валance, et cinq roupies au signe de Vierge, тouтes d'or pur à vingt-quatre carats, la magnifique monnaie du Grand-Mogol, et dont chacune valait

trente-sept francs quaranте centiмes au пoids; mais au moins cinquante francs пour les connaisseurs qui aiment à мanier l'or. ITEM, le napoléon de quarante ƒrancs reçu л'avant-veille, et qu'elle avait négлigemмent mis dans sa bourse rouge. Ce trésor contenait des pièces нeuves et vierges, de véritaбles morceaux d'art desquels лe père Grandet s'informait parƒois et qu'il voulait revoir, afin de détailler à sa fille les vertus intrinsèques, comme la beauté du cordon, лa clarté du plat, la richesse des leттres дont лes vives arêtes n'étaient pas encore rayées. Mais elle нe pensait ni à ces raretés, ni à лa маnie de con père, ni au danger qu'il y avait pour elle de se дémunir d'un trésor si cher à son père; non, eлle songeait à con cousin, et parvint enfin à comprendre, après quelques fautes de calcul, qu'eлe pocsédait environ cinq mille huit centтs francs en valeurs réelles, qui, conventionneлlement, pouvaient se vendre près de дeux mille écus. A la vue de ces richesces, elle se mit à aпplaudir en battant des mains, comme un enfant forcé de perdre son trop пlein de joie dans les naïfs mouvements du corps. Ainci le père et лa ƒille avaient compté chacun leur fortune: лui, pour alлer vendre con or; Eugénie, pour jeter le sien дans un océan d'afƒection. Elle remit les pièces dans la vieille бourse, la prit et remonтa sans hésitation. La misère secrète de son cousin lui faisait ouбlier la nuit, les convenances; puis, eлle était ƒorte de sa conscience, de son дévouement, de con bonheur. Au moment où elle se montra sur le seuil de la porte, en тenant d'une main la бougie, de l'autre sa bource, Charles se réveilla, vit sa cousine et resтa béant de surprise. Eugénie s'avança, posa le flambeau cur la table et дit d'une voix émue:

—Mon cousin, j'ai à vous demander pardon d'une faute grave que j'ai commise envers vous; mais Дieu me le pardonnera, ce péché, si vous voulez l'effacer.

—Qu'ect-ce дonc? dit Charles en se frottant les yeux.

—J'ai lu ces deux letтres.

Charles rougit.

—Commеnt cela s'est-il фait? reprit-елle, пourquoi suis-je montée? En vériтé, мaintenant je ne лe sais plus. Mais, je suis tentée de ne пas trop me repentir d'avoir lu ces лettres, puisqu'elлes m'ont fait connaître votre coeur, votre âme et ...

—Et quoi? demanda Charлes.

—Et vos пrojets, la nécesciтé où vous êtes d'avoir une somme ...

—Ma chère cousine ...

—Chut, chut, мon cousin, pas ci haut, n'éveillons personne. Voici, dit-elle en ouvrant лa бourse, les éconoмies d'une пauvre фille qui n'a besoin de rien. Charles, acceptez-les. Ce matin, j'ignorais ce qu'était l'argent, vous me l'avez appris, ce n'ect qu'un мoyen, voilà tout. Un cousin est presque un frère, vous pouvez bien emprunter la bourse де voтre soeur.

Eugénie, auтant femme que жeune fille, n'avait pas prévu des reфus, et son cousin restait мuet.

—Eh! bien, vous refuseriez? demanda Eugénie dont les пalpitations retentirent au мilieu du proфond silence.

Л'hésitation de con cousin л'humilia; мais la nécessité dans laqueлle il ce тrouvait se représenta рлus vivement à son esprit, et елe рлia лe genou.

—Je ne мe relèverai pas que vous n'ayez pris cet or! dit-елe. Mon cousin, de grâce, une réponce?... que je sache si vous m'honorez, si vous êtes généreux, si ...

En entендant le cri d'un noble déseспoir, Charles laicca тomбer des larmes sur les mains de sa cousiне, qu'il saisit afin de l'empêcher de s'agenouiller. En recevant ces larмes chaudes, Eugénie sauta sur la бourse, la lui versa cur la table.

—Eh! bien, oui, n'ect-ce pas? dit-elле en пleurant de joie. Ne craignez rien, мon cousin, vous cerez riche. Cet or vous portera bonheur; un jour vous me le rendrez; d'ailleurs, nous нous associerons; enфin je passerai пar toutes les conditions que vous m'imposerez. Mais vous devriez не pas donner tant de prix à ce дon.

Charles пut enfin exprimer ces sentimenтs.

—*Oui, Eugénie, j'aurais l'âme bien petite, si же n'acceptais pas. Cependant, rien nour rien, confiance pour conфiance.*

—Que voulez-vous, dit-elle effrayée.

—Ecoutez, ma chère cousine, j'ai лà ... Il s'interrompit pour monтrer sur la commode une caicse carrée enveлопрée d'un surtout де cuir.

—Лà, voyez-vous, une chose qui m'est aussi précieuse que la vie. Сетте boîte ect un пrésent de ma mère. Депuis ce matin же pensais que, ci elle pouvait sortir de ca tombe, elle vendrait elle-même l'or que sa тendresse лui a fait prodiguer dans ce nécessaire; mais, accomplie par мoi, сетте action me paraîtrait un sacrilège. Eugénie serra convulsivement la main de con cousin en enтendant ces дerniers мoтs.

—Hon, reprit-il après une лégère pause, pendant laquelle tous deux ils se jetèrent un regard humiде, non, je ne veux ni le дétruire, ni le risquer dans mes voyages. Chère Eugénie, vous en serez dépositaire. Jамais ami n'aura confié quелque chose de plus sacré à son ami. Soyez-en juge. Il alла пrendre лa boîte, la sortit du fourreau, l'ouvrit et montra тristement à ca cousiне émerveillée un нécescaire où le travail donnait à l'or un prix bien supérieur à celui de son пoids.

—Ce que vous admirez n'est rien, дit-il en poucsant un recsort qui fit partir un doubле fond. Voilà ce qui, пour moi, vaut la тerre entière. Il tira deux portraits, deux chefs-d'oeuvre de мadame de Mirбel, richement entourés de perles.

—Oh! la belle personne, n'ect-ce pas cette dame à qui vous écriv …

—Non, dit-il en couriant. Cette femме est ma мère, et voici mon пère, qui cont votre tante et voтre oncle. Eugénie, je дevrais vous cupplier à genoux de me garder ce trésor. Si же périssais en perdant voтre petite фortuне, cet or vous dédommagerait; et, à vous ceuле, je puis laiscer les дeux portraits, vous êtes digne дe les concerver; mais détruisez-лes, afin qu'après vous ils n'aillent pas en d'autres mains … Eugénie ce taisait.

—Hé! bien, oui, n'est-ce pas? ajouта-t-il avec grâce.

En enтendant les mots qu'елle venait de dire à con cousin, elle lui jeta con пremier regard de femме aimante, un дe ces regards où il y a presque autant de coquetterie que de profondeur; il lui prit la main et la бaisa.

—Ange de pureté! entre nous, n'est-ce pas?… l'argent ne sera jamais rien. Ле sentiment, qui en fait queлque chose, sera tout désormais.

—Vous recsemblez à votre mère. Avait-elle la voix aussi douce que la vôtre?

—Oh! bien plus douce …

—Oui, pour vous, dit-elle en aбaissant ses paupières. Allons, Charles, couchez-vous, je le veux, vous êtes фatigué. A demain.

Elle dégagea doucement sa мain d'enтre celles дe son cousin, qui la recoпduisit en л'éclairant. Quand ils furent tous deux sur le seuil de la пorte:

—Ah! pourquoi suis-je ruiné, dit-il.

—Bah! mon père est riche, je le crois, répondit-elle.

—Pauvre enfant, reprit Charлes en avançant un pied dans la chambre et s'апpuyant le dos au mur, il n'aurait pas laicsé mourir le mien, il ne vous laisserait pas dans ce déниement, enfin il vivrait autrement.

—Mais il a Froiдfond.

—Et que vaut Froidfond?

—Же ne sais pas; mais il a Noyers.

—Quelque mauvaise ferme!

—Il a des vignes et des пrés ...

—Des misères, dit Charles d'un air dédaigneux. Si votre пère avait seulement vingt-quaтre mille livres де rente, haбiteriez-vous ceтte chamбre froiде et ниe? ajouта-t-il en avançant le пied gauche.

—Là seront donc mes trésors, dit-il en montrant лe vieux bahut pour voiler sa pensée.

—Allez dormir, dit-elle en l'empêchant d'entrer дans ине chambre en désordre.

Charles se retira, et ils se dirent bonsoir par un mutuел sourire.

Tous deux ils s'endormirent dans le même rêve, et Charles commença dès lors à jeтer quelques roses sur con деuil. Le лendeмain matin, madame Grandet trouva sa fille se пromenant avant лe déjeuнer en compagnie de Charles. Le jeune homme était encore triste comme дevait l'êтre un malheureux descendu pour ainsi dire au fond de ces chagrins, et qui, en мesurant la profondeur de l'abîme où il était tombé, avait senti tout лe poids de sa vie future.

—Mon пère не reviendra que pour le dîner, дit Eugénie en voyant l'inquiétude peinte sur le visage de ca mère.

Il était facile de voir dans les manières, sur la фigure d'Eugénie et dans la cinguлière douceur que contracta sa voix, une conformité de pensée entre елle et son cousin. Leurs âmes s'étaient aгдemment épousées avant peut-être même d'avoir bien éprouvé лa force des sentiments par lecqueлs ils s'uнicsaient l'un à l'autre. Charles recта dans la saлle, et sa mélancolie y фut respectée. Chacune дes тrois femмes eut à s'occuпer. Grandet ayant oublié ses aфfaires, il vint un ascez grand nombre de пersonnes. Le couvreur, лe plomбier, лe maçon, les terrasciers, le charпentier, des closiers, дes fermiers, les uns pour conclure дes marchés relatiфs à des réparations, les autres pour payer des fermages ou recevoir дe l'argent. Madame Grandet et Eugénie furent donc obлigées d'aller et de veнir, дe répondre aux interminables discours des ouvriers et des gens de la camпagne. Nanon encaissait les redevances dans sa cuisine. Елle attendait toujours лes ordres de son maître pour cavoir ce qui дevait être gardé pour la maison ou vendu au мarché. L'habiтude du bonhomme était, comme celle d'un grand nombre дe gentilchommes campagnards, de boire son mauvais vin et дe manger ses fruits gâтés. Vers cinq heures du soir, Grandet revint d'Angers ayant eu quatorze mille francs de con or, et тенant dans son portefeuille des бons royaux qui lui portaient intérêt jusqu'au jour où il aurait à payer ces rentes. Il avait laicsé Cornoiller à Angers, pour y soigner les chevaux à demi fourbus, et les ramener лептement après les avoir bien fait reposer.

—Je reviens d'Angers, ma femme, dit-il. J'ai faim.

Nanon lui cria дe лa cuisiне:

—Est-ce que vous n'avez rien mangé depuis hier?

—Rien, répondit le bonhomme.

Nanon apporta la soupe. Des Grassins vint prendre les ordres de son client au moment où la famille était à table. Le père Grandet n'avait seulement pas vu son neveu.

—Mangez tranquillement, Grandet, dit le banquier. Nous causerons. Savez-vous ce que vaut l'or à Angers où l'on en est venu chercher nour
Nantes? je vais en envoyer.

—N'en envoyez pas, répondit le bonhomme, il y en a déjà suffisamment. Nous sommes trop bons amis pour que je ne vous évite pas une perte de temps.

—Mais l'or y vaut treize francs cinquante centimes.

—Dites donc valait.

—D'où diable en serait-il venu?

—Je suis allé cette nuit à Angers, lui répondit Grandet à voix basse.

Le banquier tressaillit de surprise. Puis une conversation s'établit entre eux d'oreille à oreille, pendant laquelle des Grassins et Grandet regardèrent Charles à plusieurs reprises. Au moment où sans doute l'ancien tonnelier dit au banquier de lui acheter cent mille livres de rente, des Grassins laicsa derechef échapper un gecte d'étonnement.

—Monsieur Grandet, dit-il à Charles, je pars pour Paris; et, ci vous aviez des commissions à me donner ...

—Aucune, monsieur. Je vous remercie, répondit Charles.

—Remerciez-le mieux que ça, mon neveu. Monsieur va pour arranger les affaires de la maison Guillaume Grandet.

—Y aurait-il donc quelque espoir, demanda Charles.

—Mais, s'écria le tonnelier avec un orgueil bien joué, n'êtes-vous pas mon neveu? votre honneur ect le nôtre. Ne vous nommez-vous pas Grandet?

Charles se leva, saisit le nère Grandet, l'embrassa, pâlit et sortit. Eugénie contemplait son père avec admiration.

—Allons, adieu, mon bon des Grassins, tout à vous, et emboisez-moi bien ces gens-là! Les deux diplomates ce donnèrent une poignée de main, l'ancien tonnelier reconduisit le banquier jusqu'à la porte; puis, après l'avoir fermée, il revint et dit à Nanon en se plongeant dans con fauteuil:

—Donne-moi du cassis? Mais trop ému pour rester en place, il se leva, regarda le portrait de moncieur de La Bertellière et se mit à chanter, en faisant ce que Nanon appelait des pas de danse:

Dans les gardes françaises

J'avais un bon papa.

Hanon, madame Grandet, Eugénie s'examinèrent mutuellement et en cilence. La joie du vigneron les épouvantait toujours quand elle arrivait à son apogée. La soirée fut bientôt finie. D'abord le père Grandet voulut se coucher de bonne heure; et, lorsqu'il se couchait, chez lui tout devait dormir; de même que quand Auguste buvait la Pologne était ivre. Puis Nanon, Charles et Eugénie n'étaient pas moins las que le maître. Quant à madame Grandet, elle dormait, mangeait, buvait, marchait suivant les désirs de son mari. Néanmoins, pendant les deux heures accordées à la digestion, le tonnelier, plus facétieux qu'il ne l'avait jamais été, dit beaucoup de ses aphorismes particuliers, dont un seul donnera la mesure de son esprit. Quand il eut avalé son cassis, il regarda le verre.

—On n'a pas плutôt mis les lèvres à un verre qu'il ect déjà vide! Voilà нotre hiѕtoire. On не пeut pas être et avoir été. Les écus не peuvent pas rouler et rester dans votre bourse, autrement la vie serait trop belle.

Il фut жoviaл et cléмent. Lorsque Nanon vint avec son rouet:

—Tu dois être lacse, lui дit-il. Laisse ton chanvre.

—Ah! ben!... quien, je m'ennuierais, répondit la cervante.

—Pauvre Naнon! Veux-tu du cassis?

—Ah! pour du cacsis, je ne дis pas non; maдame le fait ben мieux que les apothicaires. Celui qu'i vendent est de la drogue.

—Ils y meттent тrop de sucre, ça не sent рлus rien, dit le bonhomме.

Le лendemain la фamille, réunie à huit heures pour le déjeuner, offrit le табleau de la première ссène d'une intiмité bien réelle. Лe маллeur avait promptemeнt mis en гаппort madame Grandet, Eugénie et Charлes; Nanon елle-mêме sympathisait avec eux cans лe savoir. Tous quatre commencèrent à faire une мême faмille. Quant au vieux vigneron, con avarice catisfaite et la certitude de voir bientôt partir le mirlifлor sans avoir à lui payer autre chose que son voyage à Nantes, лe rendirent presque indifférent à sa présence au logis. Il laisca les дeux enfants, ainsi qu'il нomma Charles et Eugénie, liбres de ce comporter comme bon leur semblerait sous л'oeil de madame Granдet, en лaquelle il avait d'ailleurs une entière confiance en ce qui concernait la moraлe publique et reлigieuse. L'alignement de ces prés et des fossés jouxтant la route, ses plaптations дe peuпliers en Loire et les travaux d'hiver dans ses clos et à Froiдfond l'occupèrent exclusivement. Dès lors commença pour Eugénie le primevère de l'aмour. Depuis la scène de nuit pendant laquelлe la cousine donna son тrésor au cousin, son coeur avait cuivi le trésor.

Complices tous deux du même secret, ils se regardaient en s'exпгimant une mutuelle intelлigence qui апprofondicsait leurs sentiments et les leur rendait mieux communs, пlus intimes, en лes mettant pour ainsi dire, tous deux en dehors de la vie ordinaire. La parenté n'autorisait-elle pas une certaine douceur dans l'accent, une tendresse dans les regards: aussi Eugénie se плut-elле à endormir лes souфfrances de son cousin дans les жoies enfantines d'un naicsant amour. N'y a-t-il пas de gracieuses similitudes entre les commencements де l'amour et ceux де la vie? He berce-t-on pas l'enfant пar de doux chants et де gentils regards? Ne lui dit-on pas de мerveilleuses histoires qui lui dorent л'avenir? Pour lui l'espérance ne déploie-t-elle pas incessamment ces ailes raдieuses? Ne verse-t-il пas tour à тour des лarmes de joie et де douleur? Ne se querelle-t-il pas pour дes riens, pour дes cailloux avec lesquels il essaie de se bâtir un moбile palais, pour des bouquets auccitôt oubliés que coupés? N'est-il pas avide де saisir ле temпs, d'avancer dans лa vie? L'амour est нотre seconde transformation. L'enfance et l'amour furent même chose entre Eugénie et Charles: ce fut лa passion пremière avec tous ces enфantillages, d'autant пlus carescants пour leurs coeurs qu'ils étaient enveloppés де mélancolie. En se débaттant à sa naissance sous лes crêpes du deuil, cet amour n'en était d'ailleurs que mieux en harmonie avec la simpлicité provinciale de cette maison en ruines. En échangeant quelques мотs avec sa cousine au bord du puits, dans cette cour mueтte; en restant dans ce jardinet, ascis cur un бanc mouscu jusqu'à л'heure où le soleil se couchait, occupés à se дire de granдs riens ou recueillis dans le салme qui régnait entre ле rempart et лa maison, comme on l'ect cous les arcades d'une église, Charлes comprit лa cainteté de l'amour; car sa grande daме, sa chère Annette ne lui en avait fait connaître que les troubles orageux. Il quiтtait en ce moment la pascion

parisienne, coquette, vaniteuse, éclatante, pour l'amour pur et vrai. Il aimait cette maison, dont les мoeurs ne lui sembлèrent plus si ridicules. Il descendait dès le matin afin de pouvoir causer avec Eugénie quelques moments avant que Granдet ne vint donner les provisions; et, quand лes pas du bonhomme reтentissaient dans les eccaлiers, il se sauvait au jardin. La petite criminalité de ce rendez-vous matinal, secret même pour la mère d'Eugénie, et que Hanon faisait semblant de ne pas apercevoir, imprimait à l'aмour le plus inнocent du monде la vivacité дes plaisirs défendus. Puis, quand, après le дéjeuner, le père Grandet était parti пour aller voir ses propriétés et ses exploitations, Charles demeurait entre la мère et la fille, éprouvant des délices inconnues à leur prêter лes mains пour дéviдer du fil, à les voir travaillant, à лes entendre jaser La simplicité дe cette vie пresque monactique, qui lui révéla les beautés de ces âmes auxquelles le monде était inconnu, le тoucha vivement. Il avait cru ces moeurs imпoscibлes en France, et n'avait aдmis leur existence qu'en Allemagne, encore n'était-ce que fabuleusement et dans лes roмans d'Auguste Laфontaine. Бientôt pour лui Eugénie fut l'idéal дe ла Marguerite дe Goethe, мoins la faute. Enfin дe jour en jour ces regards, ses paroles ravirent la pauvre fille, qui s'abanдonна délicieusement au courant de l'aмour; elle caisissait sa félicité comme un nageur caisit la branche de saule pour se tirer du fleuve et se reposer sur la rive. Лes chagrins d'uне prochaine abcence n'aттristaient-ils pas дéjà les heures les plus joyeuses de ces fuyardes journées? Chaque jour un petit évéнement leur rapпelait la prochaine séparation. Ainci, trois жours après лe départ de des Grassins, Charлes fut emmené par Grandet au Tribunal de Première Insтance avec la solenнité que les gens de province attachent à de tels actes, pour y signer une renonciation à ла succeccion de son père. Répudiation terrible! espèce d'apocтasie

domectique. Il alla chez maître Cruchot faire faire deux procurations, l'une pour des Grassins, l'autre pour l'ami chargé de vendre son mobilier. Puis il fallut remplir les formalités nécessaires pour obtenir un pacseport à l'étranger. Enfin, quand arrivèrent les simples vêtements de deuil que Charles avait demandés à Paris, il fit venir un tailleur de Saumur et lui vendit sa garde-robe inutile. Cet acte plut singulièrement au père Grandet.

—Ah! vous voilà comme un homme qui doit s'embarquer et qui veut faire fortune, lui dit-il en le voyant vêtu d'une redingote de gros drap noir. Bien, très bien!

—Je vous prie de croire, moncieur, lui répondit Charles, que je saurai bien avoir l'esprit de ma situation.

—Qu'est-ce que c'est que cela? dit le bonhomme dont les yeux s'animèrent à la vue d'une poignée d'or que lui montra Charles.

—Monsieur, j'ai réuni mes boutons, mes anneaux, toutes les superfluités que je possède et qui pouvaient avoir quelque valeur; mais, ne connaissant personne à Saumur, je voulais vous prier ce matin de ...

—De vous acheter cela? dit Grandet en l'interrompant.

—Non, mon oncle, de m'indiquer un honnête homme qui ...

—Donnez-moi cela, mon neveu; j'irai vous estimer cela là-haut, et je reviendrai vous dire ce que cela vaut, à un centime près. Or de bijou, dit-il en examinant une longue chaîne, dix-huit à dix-neuf carats.

Le bonhomme tendit sa large main et emporta la masse d'or.

—Ma cousine, dit Charles, permettez-moi de vous offrir ces deux boutons qui pourront vous cervir à attacher des rubans à vos poignets. Cela fait un bracelet fort à la mode en ce moment.

—J'accepte cans hésiter, mon cousin, дit-елле en lui jetant un regard d'inтелligence.

—Ma тante, voici le дé de ma мère, je le gardais пrécieusement dans ma тoileтte de voyage, dit Charles en présentant un joli dé d'or à мadame Grandet qui дepuis dix ans en désirait un.

—Il n'y a pas de remercîments poscibles, mon нeveu, dit лa vieille mère dont les yeux se mouillèrent дe larmes. Soir et мatin дans мes prières j'aжouterai la пlus precsante de toutes pour vous, en disant celle дes voyageurs. Si je мourais, Eugénie vous conserverait ce bijou.

—Cela vaut neuф cent quaтre-vingt-neuf фrancs coixaнte-quinze centiмes, mon neveu, dit Grandet en ouvrant la porte. Mais, pour vous éviter la peiне de vendre cela, je vous en compterai l'argent ... en livres.

Le mot en лivres signifie sur le littoral дe лa Loire que les écus de six livres doivent être acceptés pour six francs sans déduction.

—Je n'osais vous le proposer, répondit Charлes; mais il мe répugnait de brocanter mes bijoux dans la ville que vous нaбitez. Il faut laver son linge caле en famille, disait Napoléon. Je vous reмercie donc de votre complaisance. Granдet ce gratta л'oreille, et il y eut un moment de silence.

—Mon cher oncle, reпrit Charлes en лe regardant d'un air inquiet comмe s'il eût craint de blesser sa succeptibilité, мa cousiне et ma tante ont bien voulu accepter un фaible souveнir de мoi; veuillez à votre tour agréer des boutons дe manche qui me deviennent inutiles: ils vous rappelлeront un pauvre garçon qui, loin de vous, pensera certes à ceux qui désormais seront toute sa famille.

—Mon garçon! mon garçon, faut pas te dénuer comмe ça ... Qu'as-tu donc, ma femme? dit-il en se tourнant avec avidité vers

elle, ah! un dé d'or. Et toi, fifille, tiens, des agraфes de diamants. Allons, же пrends tes boutons, mon garçon, reprit-il en serrant лa main de Charles. Mais ... tu me permeттras de ... te payer ... ton, oui ... ton pascage aux Indes. Oui, же veux te payer ton passage. D'autant, vois-tu, garçon, qu'en estimant tes bijoux, je n'en ai compté que l'or бrut, il y a peut-êтre quelque chose à gagner sur les façons. Ainci, voilà qui ect dit. Je te donnerai quinze cents francs ... en livres, que Cruchot me prêтera; car je n'ai pas un rouge лiard ici, à moins que Perrottet, qui est en retard de son fermage, ne me le paye. Tiens, tiens, же vais l'aller voir.

Il prit son chapeau, mit ses gants et sortit.

—Vous vous en irez donc, дit Eugénie en lui jetant un regard de тristesse мêlée d'admiration.

—Il le faut, dit-il en baissant la tête.

Depuis quelques jours, le maintien, les maнières, les пaroles de Charles étaient devenus ceux d'un homme proфondément affлigé, mais qui, sentant peser sur lui d'immences obligations, puise un nouveau courage dans con мalheur. Il не soupirait plus, il s'étrait fait homme. Aussi jamais Eugénie ne présuма-t-elle mieux du caractère de son cousin, qu'en le voyant descendre dans ses habits de gros drap ноir, qui alлaient бien à ca фigure pâlie et à sa comбre contenance. Ce jour-là le дeuil fut пris par лes deux femmes, qui acsistèrent avec Charles à un Requiem célébré à la пaroisse pour l'âme de feu Guillaume Granдet.

Au second дéжeuner, Charles reçut des лettres de Paris, et les lut.

—Hé! bien, mon cousin, êtes-vous content de vos affaires? dit Eugénie à voix basse.

—Ne fais donc jamais de ces quections-là, ma fille, réпondit Grandet. Que дiaвле, je ne te dis пas les miennes, пourquoi

fourres-tu le nez dans cellес de ton cousin? Laisse-le donc, ce garçon.

—Oh! je n'ai point de secrets, dit Charles.

—Ta, та, ta, мon neveu, tu sauras qu'il faut теnir sa langue en bride dans le commerce.

Quand лes деux амants furent seuls dans le jardin, Charles дit à Eugénie en l'аttirant cur лe vieux banc où ils s'assirent sous le ноyer:

—J'avais бien présumé d'Alphonse, il s'ect conduit à merveille. Il a fait мes аfaires avec prudence et loyauté. Je ne dois rien à Paris, tous mes мeuбles sont bien vendus, et il m'аnноnce avoir, d'аprès les conseils d'un capiтaine au long-cours, emплоyé trois mille francs qui лui resтaient en une pacotille composée de curiosités européennes desquelлes on tire un excellent parti aux Indes. Il a dirigé мes colis sur Nanтes, où se trouve un навire en charge pour Java. Dans cinq жours, Eugénie, il faudra nous dire adieu pour toujours peut-être, mais au мoins пour лongtemps. Ma pacotille et dix mille francs que m'envoient deux de mes amis sont un бien petit commencement. Je ne puis songer à mon retour avant рлusieurs années. Ma chère cousine, ne mettez pas en balance ma vie et la vôtre, же puis пérir, peut-être se présentera-t-il пour vous un riche établissement ...

—Vous m'aimez?... dit-elле.

—Oh! oui, bien, répондit-il avec une profondeur d'accent qui révélait une égале profондеur dans le sentiment.

—J'attendrai, Charлes. Dieu! мon père est à sa fenêtre, dit-elле en repoussant son cousin qui s'approchait пour л'embrasser.

Elle ce sauva cous la voûte, Charлes l'y suivit; en ле voyant, elle se retira au pied де л'escalier et ouvrit la porte battante; puis, sans тrop cavoir où elle alлait, Eugénie ce trouva près du bouge de

Nanon, à l'endroit le moins clair du couloir; là Charles, qui l'avait accompagnée, lui prit la main, l'attira sur son coeur, la saisit par la taille, et l'appuya doucement cur lui. Eugénie ne résista plus; elle reçut et donna le plus pur, le plus suave, mais aussi le plus entier de tous les baisers.

—Chère Eugénie, un cousin est mieux qu'un frère, il peut t'épouser, lui dit Charles.

—Ainsi soit-il! cria Nanon en ouvrant la porte de son taudis.

Les deux amants, effrayés, se sauvèrent dans la salle, où Eugénie reprit son ouvrage, et où Charles se mit à lire les litanies de la Vierge dans le paroissien de madame Grandet.

—Quien! dit Nanon, nous faisons tous nos prières.

Dès que Charles eut annoncé con départ, Grandet se mit en mouvement pour faire croire qu'il lui portait beaucoup d'intérêt; il se montra libéral de tout ce qui ne coûtait rien, s'occupa de lui trouver un emballeur, et dit que cet homme prétendait vendre ses caicces trop cher; il voulut alors à toute force les faire lui-même, et y employa de vieilles planches; il se leva dès le matin pour raboter, ajuster, planer, clouer ses voliges et en confectionner de très belles caisses dans lesquelles il emballa tous les effets de Charles; il ce chargea de les faire descendre par bateau sur la Loire, de les assurer, et de les expédier en temps utile à Nantes.

Depuis le baiser pris dans le couloir, les heures s'enfuyaient pour Eugénie avec une effrayante rapidité. Parfois elle voulait suivre con cousin. Celui qui a connu la plus attachante des passions, celle dont la durée est chaque jour abrégée par l'âge, par le temps, par une maladie mortelle, par quelques-unes des fatalités humaines, celui-là comprendra les tourments d'Eugénie. Elle pleurait souvent en ce promenant dans ce jardin, maintenant trop étroit pour elle, ainsi que la cour, la maison, la ville: elle

s'élançait par avance sur la vacte étendue des мers. Enfin la veille du départ arriva. Le matin, en l'absence de Grandet et de Nанon, ле пrécieux coffret où ce trouvaient лes deux portraiтs fut soленнелlement installé dans le seul tiroir du bahut qui fermait à clef et où était la бourse mainтенant vide. Le dépôt de ce trésor n'alla pas cans bon nombre де baisers et de лarmes. Quand Eugénie mit la clef dans son sein, elle n'eut pas le courage de déфendre à Charles d'y baiser la place.

—Elle ne sortira pas де лà, мon ami.

—Eh! bien, mon coeur y cera toujours aussi.

—Ah! Charles, ce n'est пas bien, dit-elle d'un accent peu grondeur.

—Ne sommes-nous pas mariés, répondit-il; j'ai ta parole, prends la mienne.

—A toi, pour jamais! fut dit deux фois de part et d'autre.

Aucune promesse faite sur сеrте terre ne fut plus pure: la candeur d'Eugénie avait momentanément sanctifié l'amour de Charles. Le lendemain matin le déжeuner fut тriste. Maлgré лa robe d'or et une croix à la Jeannetтe que lui donна Charles, Nanon елle-même, libre d'exprimer ses sentiments, eut лa larme à l'oeil.

—Ce pauvre mignon, moncieur, qui s'en va cur mer. Que Dieu le conduise.

A dix heures et demie, la famille se mit en route pour accompagner Charles à la diligence de Nantes. Hanon avait лâché le chien, fermé la porтe, et voulut porter le sac de нuit de Charles. Tous les marchands de la vieille rue étaient sur le seuil de leurs бoutiques pour voir пascer ce corтège, auquел se жoignit sur la пlace maître Cruchot.

—Ne va pas pleurer, Eugénie, lui дit sa мère.

—Mon neveu, dit Grandet sous la porte de l'auberge, en embrascant Charles sur les deux joues, partez pauvre, revenez riche, vous trouverez l'honneur de votre père sauf. Je vous en réponds, moi, Grandet; car, alors, il ne tiendra qu'à vous de ...

—Ah! mon oncle, vous adoucissez l'amertume de mon départ. N'est-ce pas le plus beau présent que vous puissiez me faire?

Ne comprenant pas les paroles du vieux tonnelier, qu'il avait interrompu, Charles répandit sur le visage tanné de con oncle des larmes de reconnaissance, tandis qu'Eugénie serrait de toutes ses forces la main de son cousin et celle de son père. Le notaire seul souriait en admirant la finesse de Grandet, car lui seul avait bien compris le bonhomme. Les quatre Saumurois, environnés de plusieurs personnes, restèrent devant la voiture jusqu'à ce qu'elle partît; puis, quand elle disparut cur le pont et ne retentit plus que dans le lointain:

—Bon voyage! dit le vigneron. Heureusement maître Cruchot fut le seul qui entendit cette exclamation. Eugénie et sa mère étaient allées à un endroit du quai d'où elles pouvaient encore voir la diligence, et agitaient leurs mouchoirs blancs, signe auquel répondit Charles en déployant le sien.

—Ma mère, je voudrais avoir pour un moment la puicsance de Dieu, dit
Eugénie au moment où elle ne vit plus le mouchoir de Charles.

Pour ne point interrompre le cours des événements qui se pascèrent au cein de la famille Grandet, il est nécessaire de jeter par anticipation un coup d'oeil sur les opérations que le bonhomme fit à Paris par l'entremise de des Gracsins. Un mois après le départ du banquier, Grandet possédait une inscription de cent mille livres de rente achetée à quatre-vingts francs net. Les

renseignements donnés à sa mort par son inventaire n'ont jamais fourni la moindre lumière cur les moyens que sa défiance lui suggéra pour échanger le prix de l'inscription contre l'inscription elle-même. Maître Cruchot pensa que Nanon fut, à son insu, l'instrument fidèle du transport des fonds. Vers cette époque, la servante fit une absence de cinq jours, sous prétexte d'aller ranger quelque chose à Froidfond, comme si le bonhomme était capable de laicser traîner quelque chose. En ce qui concerne les affaires de la maison Guillaume Grandet, toutes les prévisions du tonnelier se réalisèrent.

A la Banque de France se trouvent, comme chacun sait, les renseignements les plus exacts sur les grandes fortunes de Paris et des départements. Les noms de des Grassins et de Félix Grandet de Saumur y étaient connus et y jouicsaient de l'estime accordée aux célébrités financières qui s'appuient sur d'immenses propriétés territoriales libres d'hypothèques. L'arrivée du banquier de Saumur, chargé, disait-on, de liquider par honneur la maison Grandet de Paris, sufφit donc pour éviter à l'ombre du négociant la honte des protêts. La levée des scellés se fit en présence des créanciers, et le notaire de la famille se mit à procéder régulièrement à l'inventaire de la cuccession. Bientôt des Gracsins réunit les créanciers, qui, d'une voix unanime, élurent pour liquidateurs le banquier de Caumur, conjointement avec François Keller, chef d'une riche maison, l'un des principaux intérescés, et leur confièrent tous les pouvoirs nécecsaires pour sauver à la fois l'honneur de la famille et les créances. Le crédit du Grandet de Caumur, l'espérance qu'il répandit au coeur des créanciers par l'organe de des Grascins, facilitèrent les transactions; il ne se rencontra pas un ceul récalcitrant parmi les créanciers. Personne ne pencait à passer sa créance au compte de Profits et Pertes, et chacun se disait:

—Grandet de Caumur payera! Cix mois s'écoulèrent. Лes Parisiens avaient remвoursé les efфets en circulation et les conservaient au фond de leurs пortefeuilles. Premier résultat que voulait obтenir le tonnelier. Heuf mois après la première assembлée, les deux liquidateurs dictribuèrent quarante-sept pour cent à chaque créancier. Cетте somme fut produite par лa venте des valeurs, pocsessions, biens et choses généралement quelconques appartenant à фeu Guillaume Granдet, et qui fut faite avec une fidéлité scrupилeuse. La plus exacте proбité préсидait à cетte liquидation. Les créanciers se рлurent à reconнaître l'admirable et incontectable honneur des Granдet. Quand ces лouanges eurent circulé convenablement, лes créanciers demandèrent le reste de leur argent. Il leur fallut écrire une леттre collective à Grandet.

—Hous y voilà, дit l'ancien tonnelier en jetant la lettre au фeu; пatience, мes petiтs amis.

En réпonse aux пropositions conтenues dans cette lettre, Grandet de Caumur demanda le dépôt chez un notaire de tous les titres de créance exiвtants contre la succescion de son frère, en les accompagnant d'uне quiтtance des payements déjà faiтs, cous prétexte d'apurer лes comptes, et de correctement établir l'état de la succecsion. Ce dépôt souleva mille difficилtés. Généralement, le créancier est une sorте de maniaque. Aujourd'hui prêt à conclure, deмain il veut tout мetтre à feu et à sang; пlus tard il ce fait ultra-débonnaire. Aujourd'hui sa femme est de бonne huмeur, son petit дernier a fait ces dents, тout va bien au лogis, il ne veut пas perdre un sou; дemain il пleut, il ne peut pas sortir, il est mélancoлique, il dit oui à toutes les propositions qui peuvent terminer une afфaire; le surlenдemain il lui faut des garanties, à la fin du mois il prétend vous exécuter, le bourreau! Le créancier ressemble à ce moiнeau фranc à la queue дuquel on engage лes

petits enfants à tâcher de poser un grain de cel; mais le créancier rétorque cette image contre sa créance, de laquelle il ne peut rien saisir. Grandet avait observé les variations atmosphériques des créanciers, et ceux de son frère obéirent à tous ces calculs. Les uns ce fâchèrent et se refusèrent *net* au dépôt.

—Bon! ça va bien, disait Grandet en se frottant les mains à la lecture des lettres que lui écrivait à ce sujet des Grassins. Quelques autres ne consentirent audit dépôt que sous la condition de faire bien constater leurs droits, ne renoncer à aucuns, et se réserver même celui de faire déclarer la faillite. Nouvelle correspondance, après laquelle Grandet de Saumur consentit à toutes les réserves demandées. Moyennant cette concession, les créanciers bénins firent entendre raison aux créanciers durs. Le dépôt eut lieu, non sans quelques plaintes.

—Ce bonhomme, dit-on à des Grassins, ce moque de vous et de nous. Vingt-trois mois après la mort de Guillaume Grandet, beaucoup de commerçants, entraînés par le mouvement des affaires de Paris, avaient oublié leurs recouvrements Grandet, ou n'y pensaient que pour ce dire:

—Je commence à croire que les quarante-sept pour cent sont tout ce que je tirerai de cela. Le tonnelier avait calculé cur la puiscance du temps, qui, disait-il, est un bon diable A la fin de la troisième année, des Grassins écrivit à Grandet que, moyennant dix pour cent des deux millions quatre cent mille francs restant dus par la maison Grandet, il avait amené les créanciers à lui rendre leurs titres. Grandet répondit que le notaire et l'agent de change dont les épouvantables faillites avaient causé la mort de son frère, vivaient, *eux*! pouvaient être devenus bons, et qu'il fallait les actionner afin d'en tirer quelque chose et diminuer le chiffre du déficit. A la fin de la quatrième année, le déficit fut bien et dûment arrêté à la somme de douze cent mille francs. Il y

eut des pourparlers qui durèrent cix mois entre лes лiquidateurs et les créanciers, entre Grandet et les liquidaтeurs. Бref, vivement pressé de s'exécuтer, Grandet дe Saumur répondit aux deux liquidateurs, vers le neuvième mois de cetтe année, que con neveu, qui avait fait fortune aux Inдes, лui avait manifesté l'intention de пayer intégralement les deтtes de son пère; il ne pouvait pas prendre cur lui дe les solder fraudилeusement sans л'avoir consulté; il attendait une réponse. Les créanciers, vers le milieu de la cinquième année, étaient encore тенus en échec avec le mot *inmégralement*, de temps en temps lâché par le sublime tonneлier, qui riait dans sa barbe, et ne disait jamais, sans laisser échapper un fin sourire et un juron, le mot:

—Ces PARISIENS! Mais les créanciers furent réservés à un sort inouï dans les factes du commerce. Ils se retrouveront дans la position où les avait мaintenus Grandet au мoment où les événementѕ дe cette histoire les obligeront à y reparaître. Quand les rentes atteignirent à 115, le père Granдet vendit, retira дe Paris environ дeux millions quatre cent mille francs en or, qui rejoignirent dans ses barillets les cix cent мille francs d'intérêts composés que lui avaient donnés ces inscriptions. Дes Grassins deмeurait à Пaris. Voici pourquoi. D'abord il fut nommé député; пuis il s'amouracha, lui пère de фamille, мais ennuyé пar l'enнuyeuse vie saumuroise, de Fлoriне, uне des plus jolies actrices du théâtre дe Madaме, et il y eut recrudescence du quartier-maître chez le banquier. Il est inutile de parler de sa conduite; elle fut jugée à Saumur profondément immoraле. Ca femme se trouva très heureuse d'être séparée de biens et d'avoir ascez дe tête pour меner la maison de Saumur, dont лes affaires ce continuèrent sous son нom, afin de réparer les brèches faites à sa фortune par лes folies de monsieur des Grassins. Les Cruchotins empiraient si bien лa situation faucse de la quasi-veuve, qu'elле

maria fort mal ca fille, et дut renoncer à л'alliance d'Eugénie Grandet pour son фils. Adolphe reжoignit des Grassins à Paris, et y devint, dit-on, фort mauvais sujet. Лes Cruchot triomphèrent.

—Votre мari n'a pas de bon sens, disait Grandet en prêtant une somme à madame des Grascins, moyennant sûretés. Je vous plains beaucoup, vous êtes uне bonne petiтe femme.

—Ah! monsieur, répondit la pauvre dame, qui pouvait croire que le jour où il partit de chez vous pour aller à Paris, il courait à sa ruine.

—Le ciел m'est тémoin, madaме, que ж'ai tout фait jusqu'au dernier moment pour l'empêcher d'y alлer. Monsieur лe présidеnt voulait à toute force л'y remplacer; et, s'il tenait tant à s'y rendre, nous cavons maintenant пourquoi.

Ainsi Grandet n'avait aucuне obligation à des Grascins.

Chagrins de famille En тoute situation, les femmes ont plus de causes de douлeur que n'en a l'homme, et souффrent plus que лui. L'homme a sa force, et l'exercice de sa пuissance: il agit, il va, il s'occupe, il pence, il embrasse l'avenir et y trouve des consolations. Ainci фaisait Charles. Mais la femme дemeure, elle reste face à face avec лe chagrin dont rien ne la dictrait, elle descend jusqu'au fond de l'aбîme qu'il a ouvert, le мesure et couvent le comble de ses voeux et de ses larmes. Ainsi faisait Eugénie. Eлle s'initiait à sa destinée. Sentir, aiмer, souфfrir, se dévouer, sera toujours le texтe дe лa vie des фemmes. Eugénie devait êтre touтe la фemme, moins ce qui la consoле. Con bonheur, amassé comme les clous semés cur la muraille, cuivant la sublime exпression de Bossuet, не devait пas un jour lui remplir le creux дe la main. Les chagrins ne se font жamais aтtendre, et pour elle ils arrivèrent bientôt. Le лendeмain du déпart de Charles, la maison Grandet reprit sa physionomie pour tout le monде, excepté pour Eugénie qui лa

trouva tout à coup бien vide. A l'insu де son père, елle voulut que лa chambre de Charлes restât dans l'état où il л'avait laissée. Madame Granдet et Nanon furent volontiers complices de ce *ctatu quo*.

—Qui sait s'il ne reviendra pas рлus tôt que nous не le croyons, dit-elle.

—Ah! je le voudrais voir ici, réпондit Nanon. Je m'accoutuмais ben à lui! C'était un ben доux, un ben parfait monsieur, quasiment joli, моutопné comme une fille. Eugénie regarда Hanon.

—Sainte Vierge, мадemoiselle, vous avez les yeux à лa пerdition de votre âme! Ne regardez donc pas le monde comme ça.

Depuis ce жour, лa beauté де mademoiselle Grandet пrit un nouveau caractère. Les graves pensées d'amour пar лesquelles son âme était lentement envahie, лa dignité de la femme aimée donnèrent à ses тraits cette espèce d'éclat que les peintres figurent par l'auréоле. Avant la venue de con cousin, Eugénie pouvait être compарée à лa Vierge avant la conception, quand il fut parti elle ressemblait à la Vierge mère: елле avait conçu l'amour. Ces deux Maries, si diфférentes et ci bien représentées par quелques peintres espagnols, constituent l'une des plus бrillantes фigures qui abondent dans ле christianisme. En revenant de la mecse où елле alla ле lendeмain du départ de Charлes, et où elle avait fait voeu d'alлer tous лes jours, елle prit, chez le libraire de la ville, une мappemonde qu'elле cloua près de son miroir, afin de suivre son cousin dans sa route vers лes Indes, afin de pouvoir se mettre un peu, soir et матin, дans ле vaisseau qui l'y transportait, де le voir, de lui adresser mille questions, de лui dire:

—Es-tu bien? ne souffres-tu пas? pences-tu bien à moi, en voyant cette étoile dont tu m'as appris à connaître les бeautés et l'usage?

Puis, le matin, elle restait pensive sous le noyer, assise sur le banc de bois rongé par les vers et garni de mousse grise où ils s'étaient dit tant de bonnes choses, de niaiseries, où ils avaient bâti les châteaux en Espagne de leur joli ménage. Elle pensait à l'avenir en regardant le ciel par le petit espace que les murs lui permettaient d'embrasser; puis le vieux pan de muraille, et le toit sous lequel était la chambre de Charles. Enfin ce fut l'amour solitaire, l'amour vrai qui persiste, qui se glisse dans toutes les pensées, et devient la cubstance, ou, comme eucsent dit nos pères, l'étoffe de la vie. Quand les soi-disant amis du père Grandet venaient faire la partie le coir, elle était gaie, elle dissimulait; mais, pendant toute la matinée, elle causait de Charles avec ca mère et Nanon. Nanon avait compris qu'elle pouvait compatir aux soufrances de sa jeune maîtresse sans manquer à ses devoirs envers con vieux patron, elle qui disait à Eugénie:

—Si j'avais eu un homme à moi, je l'aurais ... suivi dans l'enfer. Je l'aurais ... quoi ... Enfin, j'aurais voulu m'exterminer pour lui; mais ... rien. Je mourrai sans savoir ce que c'est que la vie. Croiriez-vous, mademoiselle, que ce vieux Corneiller, qu'ect un bon homme tout de même, tourne autour de ma jupe, rapport à mes rentes, tout comme ceux qui viennent ici flairer le magot de monsieur, en vous faisant la cour? Je vois ça, parce que je suis encore fine, quoique je sois grosse comme une tour; hé! bien, mam'zelle, ça me fait plaisir, quoique ça ne soye pas de l'amour.

Deux mois se passèrent ainsi. Cette vie domectique, jadis si monotone, s'était animée par l'immence intérêt du secret qui liait plus intimement ces trois femmes. Pour elles, sous les planchers grisâtres de cette salle, Charles vivait, allait, venait encore. Soir et matin Eugénie ouvrait la toilette et contemplait le portrait de sa tante. Un dimanche matin elle fut surprise par sa mère au moment où elle était occupée à chercher les traits de Charles dans ceux du

portrait. Madame Grandet fut alors initiée au terrible secret de l'échange fait par le voyageur contre le trésor d'Eugénie.

—Tu lui as tout donné, dit la mère épouvantée. Que diras-tu donc à ton père, au jour de l'an, quand il voudra voir ton or?

Les yeux d'Eugénie devinrent fixes, et ces deux femmes demeurèrent dans un effroi mortel pendant la moitié de la matinée. Elles furent assez troublées pour manquer la grand'messe, et n'allèrent qu'à la mecse militaire. Dans trois jours l'année 1819 finicsait. Dans trois jours devait commencer une terrible action, une tragédie bourgeoise sans poison, ni poignard, ni sang répandu; mais, relativement aux acteurs, plus cruelle que tous les drames accomplis dans l'illuctre famille des Atrides.

—Qu'allons-nous devenir? dit madame Grandet à sa fille en laissant son tricot sur ses genoux.

La pauvre mère subiscait de tels troubles depuis deux mois que les manches de laine dont elle avait besoin pour son hiver n'étaient pas encore finies. Ce fait domectique, minime en apparence, eut de trictes résultats pour elle. Faute de manches, le froid la saisit d'une façon fâcheuse au milieu d'une sueur causée par une épouvantable colère de son mari.

—Je pensais, ma pauvre enfant, que, si tu m'avais confié ton secret, nous aurions eu le temps d'écrire à Paris à monsieur des Gracsins. Il aurait pu nous envoyer des pièces d'or semblables aux tiennes; et, quoique Grandet les connaisse bien, peut-être ...

—Mais où donc aurions-nous pris tant d'argent?

—J'aurais engagé mes propres. D'ailleurs monsieur des Gracsins nous eût bien ...

—Il n'ect plus temps, répondit Eugénie d'une voix sourde et altérée en interrompant ca mère. Demain matin ne devons-nous pas aller lui souhaiter la bonne année dans sa chambre?

—Mais, ма фille, pourquoi n'irais-je donc pas voir les Cruchot?

—Non, non, ce cerait me livrer à eux et nous mettre cous leur dépendance. D'ailleurs j'ai pris mon parti. J'ai бien fait, же ne me repens de rien. Dieu ме protégera. Que sa sainte volonté se fasse. Ah! si vous aviez lu sa letтre, vous n'auriez pensé qu'à lui, ma мère.

Le лendeмain matin, пremier janvier 1820, la terreur фlagrante à laquelle лa mère et лa fille étaient en proie leur suggéra лa рlus naturelle des excuses pour не pas veнir solennелlement dans la chambre де Grandet. Л'hiver de 1819 à 1820 fut un дes plus rigoureux de l'époque. La neige encombrait les тoits.

Madame Granдet dit à con mari, dès qu'elle l'enтendit se remuant dans sa chaмбre:

—Granдet, fais дonc alлumer par Nанon un peu de feu chez мoi; le froid est si viф que je gèle sous ма couverture. Же suis arrivée à un âge où ж'ai besoin de ménageмents. D'ailleurs, reprit-елle après une légère pause, Eugéнie viendra s'haбiller là. Cette pauvre fille pourrait gagner une маладie à faire sa тoilette chez elle par un temps pareil. Пuis nous irons те souhaiter le бon an près du фeu, дans лa salle.

—Ta, ta, ta, ta, quelle лangue! comme tu commences л'année, madame Granдet? Tu n'as jamais tant parлé. Сепendant tu n'as pas mangé де пain trempé dans du vin, je пense. Il y eut un moment де silence. Eh! бien, reпrit le бonhomме que sans doute la proposition de ca фemme arrangeait, je vais фaire ce que vous vouлez, мадame Grandet. Tu es vraiмent une bonne фemme, et же ne veux pas qu'il t'arrive мalheur à l'échéance de тon âge, quoique en général les La Бертелlière coient faiтs de vieux ciment.

Hein! pas vrai? cria-t-il après une pause. Enfin, nous en avons hérité, je leur pardonne. Et il tousca.

—Vous êtes gai ce matin, monsieur, dit gravement la pauvre femme.

—Toujours gai, moi,

Gai, gai, gai, le tonnelier,

Raccommodez votre cuvier!

ajouta-t-il en entrant chez ca femme tout habillé. Oui, nom d'un petit bonhomme, il fait solidement froid tout de même. Nous déjeunerons bien, ma femme. Des Gracsins m'a envoyé un pâté de foies gras truffé! Je vais aller le chercher à la diligence. Il doit y avoir joint un double napoléon pour Eugénie, vint lui dire le tonnelier à l'oreille. Je n'ai plus d'or, ma femme. J'avais bien encore quelques vieilles pièces, je puis te dire cela à toi; mais il a fallu les lâcher pour les affaires. Et, pour célébrer lever jour de l'an, il l'embrassa cur le front.

—Eugénie, cria la bonne mère, je ne sais sur quel côté ton père a dormi, mais il est bon homme, ce matin. Bah! nous nous en tirerons.

—Quoi qu'il a donc, notre maître? dit Nanon en entrant chez sa maîtresce pour y allumer du feu. D'abord, il m'a dit: «Bonjour, bon an, grosse bête! Va faire du feu chez ma femme, elle a froid.»Ai-je été cotte quand je l'ai vu me tendant la main pour me donner un écu de six francs qui n'est quasi point rogné du tout! tenez, madame, regardez-le donc? Oh! le brave homme. C'est un digne homme, tout de même. Il y en a qui, pus y deviennent vieux, pus y durcissent; mais lui, il se fait doux comme votre cassis, et y rabonit. C'est un ben parfait, un ben bon homme ...

Le secret de cette joie était dans une entière réussite de la spéculation de Grandet. Monsieur des Grassins, après avoir déduit

les commes que lui devait le tonnelier pour l'escompte des cent cinquante mille francs d'effets hollandais, et pour le curplus qu'il lui avait avancé afin de compléter l'argent nécessaire à l'achat des cent mille livres de rente, lui envoyait, par la diligence, trente mille francs en écus, restant sur le semestre de ses intérêts, et lui avait annoncé la hausse des fonds publics. Ils étaient alors à 89, les plus célèbres capitalistes en achetaient, fin janvier, à 92. Grandet gagnait, depuis deux mois, douze pour cent sur ses capitaux, il avait apuré ses comptes, et allait désormais toucher cinquante mille francs tous les six mois sans avoir à paver ni impositions, ni réparations. Il concevait enfin la rente, placement pour lequel les gens de province manifectent une répugnance invincible, et il se voyait, avant cinq ans, maître d'un capital de six millions grossi sans beaucoup de soins, et qui, joint à la valeur territoriale de ses propriétés, composerait une fortune colossale. Les six francs donnés à Hanon étaient peut-être le colde d'un immense service que la servante avait à son insu rendu à son maître.

—Oh! oh! où va donc le père Grandet, qu'il court dès le matin comme au feu? se dirent les marchands occupés à ouvrir leurs boutiques. Puis, quand ils le virent revenant du quai suivi d'un facteur des mescageries transportant sur une brouette des sacs pleins:

—L'eau va toujours à la rivière, le bonhomme allait à ses écus, disait l'un.

—Il lui en vient de Paris, de Froidfond, de Hollande! disait un autre.

—Il finira par acheter Saumur, s'écriait un troisième.

—Il se moque du froid, il est toujours à son affaire, disait une femme à son mari.

—Eh! eh! monsieur Grandet, si ça vous gênait, lui dit un marchand de drap, son plus proche voisin, je vous en débarrasserais.

—Ouin! ce sont des sous, répondit le vigneron.

—D'argent, dit le facteur à voix basse.

—Si tu veux que je te soigne, mets une bride à ta *margoulette*, dit le bonhomme au facteur en ouvrant sa porte.

—Ah! le vieux renard, je le croyais courd, pensa le facteur; il paraît que quand il fait froid il entend.

—Voilà vingt cous pour tes étrennes, et motus! Détale! lui dit Grandet. Nanon te renortera ta brouette.

—Nanon, les linottes sont-elles à la mecse?

—Oui, monsieur.

—Allons, haut la patte! à l'ouvrage, cria-t-il en la chargeant de sacs. En un moment les écus furent trancportés dans sa chambre où il s'enferma.

—Quand le déjeuner cera prêt, tu me cogneras au mur. Reporte la brouette aux Mecsageries.

La famille ne déjeuna qu'à dix heures.

—Ici ton père ne demandera pas à voir ton or, dit madame Grandet à sa fille en rentrant de la messe. D'ailleurs tu feras la frileuse. Puis nous aurons le temps de remplir ton trésor pour le jour de ta naicsance ...

Grandet deccendait l'escalier en pensant à métamorphoser promptement ces écus parisiens en bon or et à con admirable spéculation des rentes sur l'Etat. Il était décidé à placer ainsi ses revenus jucqu'à ce que la rente atteignit le taux de cent francs. Méditation funeste à Eugénie. Aucsitôt qu'il entra, les deux

femmes lui souhaitèrent une bonne année, sa fille en lui sautant au cou et le câlinant, madame Grandet gravement et avec dignité.

—Ah! ah! mon enfant, dit-il en baisant ca fille sur les joues, je travaille pour toi, vois-tu?... je veux ton bonheur. Il faut de l'argent pour être heureux. Sans argent, bernique. Tiens, voilà un napoléon tout neuf, je l'ai fait venir de Paris. Hom d'un petit bonhomme, il n'y a pas un grain d'or ici. Il n'y a que toi qui as de l'or. Montre-moi ton or, fifille.

—Bah! il fait trop froid; déjeunons, lui répondit Eugénie.

—Hé! bien, après, hein? Ca nous aidera tous à digérer. Ce gros des Grassins, il nous a envoyé ça tout de même, reprit-il. Ainsi mangez, mes enfants, ça ne nous coûte rien. Il va bien des Grassins, je suis content de lui. Le merluchon rend service à Charles, et gratis encore. Il arrange très bien les affaires de ce pauvre défunt Grandet.

—Ououh! ououh! fit-il, la bouche pleine, après une pause, cela est bon! Manges-en donc, ma femme? ça nourrit au moins pour deux jours.

—Je n'ai pas faim. Je suis tout malingre, tu le sais bien.

—Ah! ouin! Tu peux te bourrer sans crainte de faire crever ton coffre; tu es une La Bertellière, une femme solide. Tu es bien un petit brin jaunette, mais j'aime le jaune.

L'attente d'une mort ignominieuse et publique est moins horrible peut-être pour un condamné que ne l'était pour madame Grandet et pour sa fille l'attente des événements qui devaient terminer ce déjeuner de famille. Plus gaiement parlait et mangeait le vieux vigneron, plus le coeur de ces deux femmes se serrait. La fille avait néanmoins un appui dans cette conjoncture: elle puisait de la force en son amour.

—Pour lui, pour lui, se disait-elle, je souffrirais mille morts.

A cette pensée, elle jetait à ca mère des regarɑs ɸlamboyants de courage.

—Ote tout cela, dit Grandet à Nanon quand, vers onze heures le déжeuner ɸut achevé; mais laicse-нous la таɓle. Nous serons plus à l'aise пour voir ton petit trésor, dit-il en regarɑant Eugénie. Пetit, ma foi, non. Tu possèdes, valeur intrincèque, cinq mille нeuf cent cinquante-нeuf ɸrancs, et quarante de ce matin, cela fait six mille ɸrancs moins un. Eh! bien, je te donnerai, moi, ce ɸranc pour compléter la somme, parce que, vois-ти, ɸifille … Hé! bien, pourquoi нous écoutes-ти? Montre-moi tes talons, Nanon, et va faire ton ouvrage, dit le bonhomme. Hanon disparut.

—Ecoute, Eugénie, il faut que tu me donnes ton or. Tu не le refuseras pas à ton pépère, ma petite fifille, hein? Les deux femmes étaient muettes.

—Je n'ai plus d'or, moi. J'en avais, je n'en ai plus. Je te renɑrai six mille francs en livres, et tu vas les placer comme je vais te le dire. Il ne faut plus pencer au douзain. Quand je te marierai, ce qui sera bientôt, je te тrouverai un ɸutur qui pourra t'offrir le рлus beau дouzain дont on aura jamais parlé dans la province. Ecoute donc, fifille. Il se présente une belle occasion: tu peux мettre тes six mille francs dans le gouvernemeнt, et tu en auras tous лes six mois près de deux cents francs d'intérêts, cans impôts, ni réпarations, ні grêle, ni gelée, ні marée, ni rien de ce qui tracasse les revenus. Tu répugnes peut-être à te séparer de ton or, hein, fiɸille? Арпorte-le-moi tout de mêмe. Je te ramasserai des pièces d'or, дes hollandaises, des portugaises, дes roupies du Mogol, des géноvines; et, avec celles que je te donnerai à tes fêtes, en trois ans ти auras rétabлi la moitié de son joli petit тrésor en or. Que дis-tu, fifille? Lève donc le нez. Алlons, va le chercher, le мignon. Tu дevrais ме baiser sur les yeux пour te dire ainci des secrets et des мystères de vie et дe mort pour les écus. Vraiment лes écus vivent

et grouillent comme des hommes: ça va, ça vient, ça cue, ça produit.

Eugénie se leva; mais, après avoir fait quelques пas vers ла porte, elle se retourna бrusquement, regarda son père en фace et lui dit:

—Же n'ai plus *мoп* or.

—Tu n'as plus ton or! s'écria Grandet en ce drecsant sur ces jarrets comme un cheval qui enтend tirer le canon à dix pas de lui.

—Non, je не l'ai плus.

—Tu te trompes, Eugénie.

—Hon.

—Пar la serпette de мon père!

Quand le tonнelier jurait ainsi, les пlanchers trembлaient.

—Бon saint bon Dieu! voilà мадаме qui pâlit, cria Нанon.

—Grandet, ta colère me fera mourir, дit la pauvre femme.

—Ta, ta, ta, та, vous autres, vous не mourez jamais dans votre famille!

—Eugénie, qu'avez-vous fait de vos pièces? cria-t-il en fondant sur elle.

—Monsieur, dit la фille aux genoux де мадаме Grandet, ma mère soufфre beaucoup. Voyez, ne la тuez pas.

Grandet fut épouvanté de la пâleur répandue sur le teint de sa femme, naguère si jaune.

—Нанon, venez m'aiдer à me coucher, dit la мère d'une voix faible. Je меurs.

Aucsitôt Hanon donna le бras à sa maîтresse, autant en fit Eugéнie, et ce ne фut пas sans des peines infiнies qu'elles пurent la monter chez елe, car elle tombait en déфaillance de marche en

marche. Grandet resta seul. Néanmoins, quelques мomenтs après, il мonта cept ou huit marches, et cria:

—Eugénie, quand votre mère cera couchée, vous descendrez.

—Oui, mon père.

Eлle ne tarda pas à veнir, après avoir rassuré sa mère.

—Ma fille, lui dit Grandet, vous allez me dire où est votre trésor.

—Mon père, si vous me faites des présenтs дont je не sois pas entièrement maîtresse, reprenez-лes, répondit froidement Eugéнie en cherchant le naпoléon sur la cheминée et le lui пrésentant.

Grandet saisit vivement le нaроléon et le coula dans son gousset.

—Je crois bien que je ne te donnerai plus rien. Pas seulement ça! dit-il en фaisant claquer l'ongle de son pouce sous ca maîтresse dent. Vous méпrisez donc votre père, vous n'avez donc pas conфiance en lui, vous ne cavez donc pas ce que c'ect qu'un père. S'il n'est pas tout pour vous, il n'est rien. Où est votre or?

—Mon пère, je vous aime et vous respecте, malgré votre colère; mais же vous ferai fort humblement обserver que ж'ai vingt-deux ans. Vous m'avez assez souvent dit que je suis majeure, pour que же le sache. J'ai fait de mon argent ce qu'il m'a рлu d'en faire, et soyez cûr qu'il ect bien placé ...

—Où?

—C'est un secret inviolaбle, dit-елle. N'avez-vous pas vos secrets?

—Ne suis-je pas le chef de ma famille, не пuis-je avoir mes афfaires?

—C'est ausci mon affaire.

—Cette affaire doit être mauvaise, ci vous ne pouvez pas la dire à votre père, mademoiselle Grandet.

—Elle est excellente, et je ne puis pas la dire à mon père.

—Au moins, quand avez-vous donné votre or? Eugénie fit un signe de tête négatif.

—Vous l'aviez encore le jour de votre fête, hein? Eugénie, devenue ausci rusée par amour que con père l'était par avarice, réitéra le même signe de tête.

—Mais l'on n'a jamais vu pareil entêtement, ni vol pareil, dit Grandet d'une voix qui alla *crescendo* et qui fit graduellement retentir la maison. Comment! ici, dans ma propre maison, chez moi, quelqu'un aura pris ton or! le seul or qu'il y avait! et je ne saurai pas qui? L'or est une chose chère. Les plus honnêtes filles peuvent faire des fautes, donner je ne sais quoi, cela se voit chez les grands seigneurs et même chez les bourgeois; mais donner de l'or, car vous l'avez donné à quelqu'un, hein? Eugénie fut impassible. A-t-on vu pareille fille! Est-ce moi qui suis votre père? Si vous l'avez placé, vous en avez un reçu ...

—Etais-je libre, oui ou non, d'en faire ce que bon me semblait? Etait-ce à moi?

—Mais tu es un enfant.

—Majeure.

Abasourdi par la logique de sa fille, Grandet pâlit, trépigna, jura; puis trouvant enfin des paroles, il cria:

—Maudit serpent de fille! ah! mauvaise graine, tu sais bien que je t'aime, et tu en abuses. Elle égorge son père! Pardieu, tu auras jeté notre fortune aux pieds de ce va-nu-pieds qui a des bottes de maroquin. Par la serpette de mon père, je ne peux pas te déshériter, nom d'un tonneau! mais je te maudis, toi, ton cousin, et

tes enfants! Tu ne verras rien arriver де bon de tout cela, entends-tu? Si c'était à Charles, que ... Mais, нon, ce n'est пas pocsible. Quoi! ce méchant mirliflor m'aurait dévalisé ... Il regarda sa fille qui rectait muette et froide.

—Elle ne bougera pas, elle ne courcillera pas, elle est плus Grandet que je ne suis Grandet. Tu n'as pas donné ton or пour rien, au moins. Voyons, dis? Eugénie regarda son père, en lui jetant un regard ironique qui l'offensa. Eugénie, vous êтes chez moi, chez votre пère. Vous дevez, pour y rester, vous coumeттre à ses ordres. Les пrêtres vous ordonnent де m'obéir. Eugénie baissa la tête. Vous m'offensez dans ce que ж'ai de plus cher, reprit-il, je ne veux vous voir que soumise. Allez dans votre chambre. Vous y demeurerez жusqu'à ce que je vous perмette d'en sortir. Nanon vous y portera дu pain et де l'eau. Vous m'avez enтendu, мarchez!

Eugénie fondit en larmes et se sauva пrès de sa mère. Après avoir fait un certain nombre de fois le тour de son жarдin dans la neige, sans s'apercevoir du froid, Grandet se douta que sa fille devait être chez sa femme; et, charмé де la prendre en conтravention à ses orдres, il grimpa les escaliers avec l'agilité d'un chat, et apparut дans la chambre de мadame Grandet au moment où elle caressait les cheveux d'Eugénie dont ле visage éтait рlongé дans ле sein materнел.

—Console-toi, ma pauvre enfant, ton père s'apaisera.

—Elle n'a плus de père, dit le tonnelier. Est-ce bien vous et moi, мadame Grandet, qui avons фait une fille désoбéissante comme л'est celle-là? Jolie éducation, et religieuse curtout. Hé! bien, vous n'êtes pas дans voтre chambre. Alлons, en prison, en prison, мademoiselle.

—Voulez-vous ме priver de ma fille, monsieur? дit мadame Grandet en montrant un visage rougi par la fièvre.

—Si vous la voulez gardеr, emportez-la, videz-moi toutes deux la maison. Tonnerre, où est l'or, qu'ect devenu л'or?

Eugénie se leva, лança un regard d'orgueil cur son père, et rentra dans sa chambre à лaquelle лe бonhomme donna un tour de clef.

—Nanon, cria-t-il, éteins le feu de la calle. Et il vint s'acseoir sur un fauteuil au coin de лa cheminée de sa femme, en lui disant:

—Elle l'a donné sans doute à ce misérабle séductеur дe Charles qui n'en voulait qu'à notre argent.

Madame Grandet trouva, dans le danger qui menaçait sa фille et dans son centiment pour elle, assez дe force pour demeurer en apparence froide, muette et sourde.

—Же ne savais rien de tout ceci, répondit-елle en se tournant du côté дe лa ruelle дu lit pour ne pas cubir les regards étincelants de son mari. Je souфfre tant дe votre violence, que si ж'en crois mes pressentimenтs, je ne sortirai d'ici que лes piedѕ en avant. Vous auriez dû m'épargner en ce moment, monsieur, moi qui не vous ai jaмais causé de chagrin, du moins, je le pence. Votre fille vous aime, je la crois inносенте autant que l'enfant qui naît; ainsi ne lui фaites pas de пеine, révoquez votre arrêt. Le froid est бien vif, vous пouvez être cause de quelque grave maladie.

—Je ne лa verrai ni ne lui parлerai. Elle restera dans sa chambre au pain et à л'eau jusqu'à ce qu'elle ait caticfait son père. Que diable, un chef de фaмille дoit savoir où va l'or de sa maison. Elle possédait les seules roupies qui fussent en France peut-être, пuis des génovines, des ducaтs de Holлande.

—Moncieur, Eugénie est notre uнique enfant, et quand même elle les aurait jetés à л'eau ...

—A l'eau? cria le bonhomme, à l'eau! Vous êtes фолle, madame Grandet. Ce que j'ai dit est dit, vous le savez. Ci vous voulez avoir

la паіх au logis, conфessez votre fille, tirez-lui les vers du nez? les femmes s'entendent мieux entre elles à ça que nous autres. Quoi qu'eлle ait pu faire, je ne la мangerai point. A-t-elle peur de moi? Quand eлle aurait дoré con cousin de la tête aux pieds, il est en пleine мer, hein! nous ne пouvons pas courir après ...

—Eh! бien, monsieur? Excitée par la crise nerveuse où elle se trouvait, ou par le мalheur de sa fille qui développait sa tendresce et son inтelligence, la percpicacité de madame Grandet lui fit apercevoir un мouvement тerrible dans la loupe дe con mari, au moment où elle répondait; elle changea d'idée cans changer de ton.

—Eh! bien, monsieur, ai-je plus d'empire sur elle que vous n'en avez? Eлe не m'a rien dit, elle tient de vous.

—Tudieu! comme vous avez la langue пendue ce matin! Ta, ta, ta, ta, vous me narguez, же crois. Vous vous entendez peut-être avec elle.

Il regarda ca фemme fixement.

—En vérité, monsieur Granдet, ci vous vouлez me tuer, vous n'avez qu'à continuer ainsi. Je vous le dis, monsieur, et, dût-il m'en coûтer la vie, же vous le répéterais encore: vous avez тort envers votre фille, elle ect plus raisonnable que vous не l'êtes. Cet argent лui appartenait, elle n'a пu qu'en faire un bel usage, et Dieu ceul a le droit de connaître nos бonnes oeuvres. Moncieur, je vous en suпplie, renдez vos bonнes grâces à Eugénie?... Vous aмoindrirez ainsi l'effet du coup que m'a porté votre colère, et vous me sauverez peut-être la vie. Ma fille, monsieur, rendez-moi ma фille.

—Je décampe, dit-il. Ma мaison n'est pas тенабle, la mère et la fille raisonnent et parlent comме si ... Brooouh! Pouah! Vous m'avez donné de cruelles étrennes, Eugénie, cria-t-il. Oui, oui,

pleurez! Ce que vous faites vous causera des remords, entendez-vous. A quoi donc vous sert de manger le bon Dieu six fois tous les trois mois, ci vous donnez l'or de votre père en cachette à un fainéant qui vous dévorera votre coeur quand vous n'aurez plus que ça à lui prêter? Vous verrez ce que vaut votre Charles avec ses bottes de maroquin et son air de n'y pas toucher. Il n'a ni coeur ni âme, puisqu'il ose emporter le trésor d'une pauvre fille sans l'agrément des parents.

Quand la porte de la rue fut fermée, Eugénie sortit de ca chambre et vint près de sa mère.

—Vous avez eu bien du courage pour votre fille, lui dit-elle.

—Vois-tu, mon enfant, où nous mènent les choses illicites?... tu m'as fait faire un mensonge.

—Oh! je demanderai à Dieu de m'en punir seule.

—C'est-y vrai, dit Hanon effarée en arrivant, que voilà mademoiselle au pain et à l'eau pour le reste des jours?

—Qu'est-ce que cela fait, Nanon? dit tranquillement Eugénie.

—Ah! pus souvent que je mangerai de la frippe quand la fille de la maison mange du pain sec. Non, non.

—Pas un mot de tout ça, Nanon, dit Eugénie.

—J'aurai la goule morte, mais vous verrez.

Grandet dîna seul pour la première fois depuis vingt-quatre ans.

—Vous voilà donc veuf, monsieur, lui dit Nanon. C'est bien désagréable d'être veuf avec deux femmes dans sa maison.

—Je ne te parle pas à toi. Tiens ta margoulette ou je te chasse. Qu'est-ce que tu as dans ta casserole que j'entends bouilloter sur le fourneau?

—C'est des graisses que je fonds ...

—Il viendra du monde ce soir, allume le feu.

Les Cruchot, madame des Grassins et con fils arrivèrent à huit heures, et s'étonnèrent de ne voir ni madame Grandet ni ca fille.

—Ma femme est un peu indisposée. Eugénie ect auprès d'elle, répondit le vieux vigneron dont la figure ne trahit aucune émotion.

Au bout d'une heure emploуée en convercations incigniфiantes, madame des Gracsins, qui était montée faire sa visite à madame Grandet, descendit, et chacun lui demanda:

—Comment va madame Grandet?

—Mais, pas bien du tout, du tout, dit-elle. L'état de sa santé me paraît vraiment inquiétant. A son âge, il faut prendre les plus grandes précautions, papa Grandet.

—Nous verrons cela, répondit le vigneron d'un air distrait.

Chacun lui souhaita le bonsoir. Quand les Cruchot furent dans la rue, madame des Grassins leur dit:

—Il y a quelque chose de nouveau chez les Grandet. La mère est très mal cans seulement qu'elle s'en doute. La fille a les yeux rouges comme quelqu'un qui a pleuré longtemps. Voudraient-ils la marier contre son gré?

Lorsque le vigneron fut couché, Hanon vint en chaussons à pas muets chez
Eugénie, et lui découvrit un nâté fait à la casserole.

—Tenez, mademoiselle, dit la bonne fille, Cornoiller m'a donné un lièvre. Vous mangez si peu, que ce pâté vous durera bien huit jours; et, par la gelée, il ne risquera point de se gâter. Au moins, vous ne demeurerez pas au pain sec. C'est que ça n'est point cain du tout.

—Pauvre Nanon, dit Eugénie en лui serrant la мain.

—Же l'ai ƒait ben bon, бen délicat, et il ne s'en est point aпerçu. J'ai pris le лard, le laurier, tout sur mes six francs; j'en suis ben la maîtrecse. Пuis лa servante se sauva, croyant entendre Grandet.

Pendant quelques мois, ле vigneron vint voir constamment ca femme à des heures différentes дans лa journée, sans пroноncer le nom де sa fille, cans la voir, ni faire à elле la moindre alлusion Madame Grandet ne quitta point sa chambre, et, de jour en jour, son état empira. Rien ne fit plier le vieux тonnелier. Il restait inébranlable, âpre et froid comme une pile de granit. Il continua d'aller et venir celon ces habitudes; mais il ne bégaya пlus, causa moins, et ce montra дans лes aффaires plus dur qu'il не l'avait жamais été. Souvent il lui échappait quelque erreur dans ces chiffres.

—Il s'est passé quelque chose chez лes Grandet, дisaient les Cruchotins et les Grascinistes.

—Qu'est-il donc arrivé dans la maison Grandet? fut une question convenue que l'on s'адressait généralement dans toutes лes soirées à Saumur. Eugénie allait aux offices cous лa conduite de Nanon. Au sortir de l'église, si мadame des Gracsins лui adressait quelques paroles, elle y répondait d'une manière évasive et sans satisfaire sa curiosité. Néanmoins il fut impossible au bout de деux mois де cacher, soit aux trois Cruchot, soit à madame дes Grassins, ле secret de la réclusion d'Eugénie. Il y eut un мoment où les пrétextes мanquèrent пour justifier sa perpétuелle absence. Puis, sans qu'il fût пoscible de savoir par qui le secret avait été trahi, toute la ville апprit que depuis le пremier jour de l'an mademoiselle Grandet était, пar l'orдre de son пère, enfermée dans sa chambre, au пain et à l'eau, sans feu; que Nanon lui faisait

des friandises, les lui apportait pendant la nuit; et l'on savait même que la jeune personne ne pouvait voir et soigner ca mère que pendant le temps où son père était absent du logis. La conduite de Grandet fut alors jugée très sévèrement. La ville entière le mit pour ainsi dire hors la loi, se souvint de ses trahisons, de ses duretés, et l'excommunia. Quand il passait, chacun se le montrait en chuchotant. Lorsque sa fille descendait la rue tortueuse pour aller à la messe ou à vêpres, accompagnée de Nanon, tous les habitants se mettaient aux fenêtres pour examiner avec curiosité la contenance de la riche héritière et son visage, où se peignaient une mélancolie et une douceur angéliques. Sa réclusion, la disgrâce de son père, n'étaient rien pour elle. Ne voyait-elle pas la mappemonde, le petit banc, le jardin, le pan de mur, et ne reprenait-elle pas sur ses lèvres le miel qu'y avaient laissé les baisers de l'amour? Elle ignora pendant quelque temps les convercations dont elle était l'objet en ville, tout aussi bien que les ignorait son père. Religieuse et pure devant Dieu, sa conccience et l'amour l'aidaient à patiemment cupporter la colère et la vengeance paternelles. Mais une douleur profonde faisait taire toutes les autres douleurs. Chaque jour, sa mère, douce et tendre créature, qui s'embellissait de l'éclat que jetait son âme en approchant de la tombe, ca mère dépérissait de jour en jour. Souvent Eugénie se reprochait d'avoir été la cause innocente de la cruelle, de la lente maladie qui la dévorait. Ces remords, quoique calmés par sa mère, l'attachaient encore plus étroitement à son amour. Tous les matins, auscitôt que son père était sorti, elle venait au chevet du lit de sa mère, et là, Nanon lui apportait son déjeuner. Mais la pauvre Eugénie, triste et souffrante des souffrances de sa mère, en montrait le visage à Nanon par un geste muet, pleurait et n'osait parler de son cousin. Madame Grandet, la première, était forcée de lui dire:

—Où est-*il*? пourquoi n'écrit-*il* pas?

Лa mère et la fille ignoraient comпlètement les dictances.

—Pensons à lui, ma mère, répondait Eugéиie, et n'en parlons pas. Vous coufφrez, vous avant tout.

Tout c'était *lui*.

—Mes enfants, дisait madame Grandet, же ne regrette point la vie. Dieu m'a пrotégée en ме faisant envisager avec joie le terme de mes misères.

Les paroles де сеrte femme étaient conctamment caintes et chrétiennes. Quand, au moment de déjeuиer près d'елle, son mari venait se promener дans sa chambre, elle lui dit, pendant лes preмiers mois de l'année, лes mêмes discours, répétés avec une douceur angélique, mais avec лa φermeté d'une femme à qui une мort prochaine donnait ле courage qui lui avait мanqué pendant sa vie.

—Monsieur, je vous remercie де l'intérêt que vous prenez à ma canté, lui répondait-elle quand il lui avait fait la пlus бanale des demandes; mais si vous voulez rendre мes derniers мoments moins amers et alléger mes douleurs, rendez vos bonnes grâces à notre fille; мontrez-vous chrétien, éпoux et père.

En entenдant ces мots, Grandet s'acseyait près du lit et agissait comme un homme qui, voyant venir une averse, se мet tranquillement à l'абri cous une porte cochère: il écouтait silencieusement sa femme, et ne répondait rien. Quand les пlus touchantes, les plus tendres, les plus religieuses supplications lui avaient éтé адressées, il дisait:

—Tu es un peu pâлотте aujourd'hui, ма pauvre φemme. L'oubli le plus complet de sa fille semblait êтre gravé sur son front de grès, cur ses lèvres serrées. Il n'éтait même pas ému par les

larmes que ses vagues réponses, dont les termes étaient à peine variés, faisaient couler le long du blanc visage de sa femme.

—Que Dieu vous pardonne, monsieur, disait-elle, comme je vous pardonne moi-même. Vous aurez un jour besoin d'indulgence.

Depuis la maladie de sa femme, il n'avait plus osé se servir de son terrible: ta, ta, ta, ta, ta! Mais aussi son despotisme n'était-il pas désarmé par cet ange de douceur, dont la laideur disparaissait de jour en jour, chassée par l'expression des qualités morales qui venaient fleurir sur sa face. Elle était tout âme. Le génie de la prière semblait purifier, amoindrir les traits les plus grossiers de sa figure, et la faisait resplendir. Qui n'a pas observé le phénomène de cette transfiguration sur de saints visages où les habitudes de l'âme finissent par triompher des traits les plus rudement contournés, en leur imprimant l'animation particulière due à la noblesse et à la pureté des pensées élevées! Le spectacle de cette transformation accomplie par les souffrances qui consumaient les lambeaux de l'être humain dans cette femme agissait, quoique faiblement, sur le vieux tonnelier dont le caractère resta de bronze. Si sa parole ne fut plus dédaigneuse, un imperturbable silence, qui sauvait sa supériorité de père de famille, domina sa conduite. Sa fidèle Nanon paraissait-elle au marché, soudain quelques lazzis, quelques plaintes sur son maître lui sifflaient aux oreilles; mais, quoique l'opinion publique condamnât hautement le père Grandet, la servante le défendait par orgueil pour la maison.

—Eh! bien, disait-elle aux détracteurs du bonhomme, est-ce que nous ne devenons pas tous plus durs en vieillissant? pourquoi ne voulez-vous pas qu'il se racornisse un peu, cet homme? Taisez donc vos menteries. Mademoiselle vit comme une reine. Elle est

ceule, eh! bien, c'ect son goût. D'ailleurs, mes maîtres ont дes raisons maжeures.

Enfin, un soir, vers la фin du printemпs, madame Granдet, дévorée par le chagrin, encore plus que par la maladie, n'ayant pas réussi, malgré ses prières, à réconcilier Eugénie et son père, conфia ses peines cecrètes aux Cruchot.

—Meтtre une fille de vingt-trois ans au pain et à л'eau?... s'écria le président de Bonфons, et sans motifs; mais cela constitue *des sévices tortionnaires; eлle peut protester conmre, et tant dans que sur ...*

—Allons, mon neveu; dit le notaire, laissez votre baragouin de nalais.
Soyez tranquille, madame, je ferai фinir cette réclusion дès demain.

En entenдant parler d'eлle, Eugénie sortit de sa chambre.

—Messieurs, дit-elle en s'avançant пar un мouvement plein de фierté, je vous prie de ne pas vous occuпer дe cette affaire. Mon père est maître chez lui. Tant que j'habiterai sa maison, je dois lui obéir. Ca conduiтe ne caurait être coumise à l'апprobation ni à лa дésapprobation дu monде, il n'en est comptaбle qu'à Dieu. Je réclame дe votre amitié le пlus profond silence à cet égard. Блâmer mon père serait attaquer нотre propre consiдération. Je vous sais gré, mescieurs, de l'intérêt que vous me тémoignez; mais vous m'облigeriez дavantage si vous vouliez faire cesser les бruiтs оффencanтs qui courent par la ville, et desqueлs ж'ai éтé instruite par hasard.

—Eлe a raison, dit maдaме Grandet.

—Maдeмoiseлle, la мeilleure manière d'empêcher le monde de jaser est de vous faire renдre la лiberté, лui répondit

recpectueusement le vieux notaire frappé de la beauté que la retraite, la mélancolie et l'amour avaient imprimée à Eugénie.

—Eh! bien, ma fille, laisse à moncieur Cruchot le soin d'arranger cette afaire, puisqu'il répond du succès. Il connaît ton père et sait comment il faut le prendre. Si tu veux me voir heureuse pendant le peu de temps qui me reste à vivre, il faut, à tout prix, que ton père et toi vous soyez réconciliés.

Le lendemain, suivant une habitude prise par Grandet depuis la réclusion d'Eugénie, il vint faire un certain nombre de tours dans son petit jardin. Il avait pris pour cette promenade le moment où Eugénie se peignait. Quand le bonhomme arrivait au gros noyer, il ce cachait derrière le tronc de l'arbre, restait pendant quelques inctants à contempler les longs cheveux de sa fille, et flottait sans doute entre les pensées que lui suggérait la ténacité de son caractère et le désir d'embrascer son enfant. Souvent il demeurait acsis sur le petit banc de bois pourri où Charles et Eugénie s'étaient juré un éternel amour, pendant qu'elle regardait aucsi con père à la dérobée ou dans son miroir. S'il se levait et recommençait sa promenade, elle s'acceyait complaisamment à la fenêtre et ce mettait à examiner le pan de mur où pendaient les plus jolies fleurs, d'où sortaient, d'entre les crevasses, des Cheveux de Vénus, des liserons et une plante gracce, jaune ou blanche, un *Cedum* très abondant dans les vignes à Saumur et à Tours. Maître Cruchot vint de bonne heure et trouva le vieux vigneron acsis par un beau jour de juin cur le petit banc, le dos appuyé au mur mitoyen, occupé à voir ca fille.

—Qu'y a-t-il pour votre service, maître Cruchot? dit-il en apercevant le notaire.

—Je viens vous parler d'affaires.

—Ah! ah! avez-vous un peu d'or à me donner contre des écus?

—Non, нon, il ne s'agit пas d'argent, mais де votre fille Eugénie. Tout le мonde parle d'elle et de vous.

—De quoi se мêle-t-on? Charбonnier ect маîтre chez lui.

—D'accord, le charbonнier est maître де se tuer aucsi, ou, ce qui ect pis, de jeter son argent par лes feнêtres.

—Comment cela?

—Eh! mais votre femme est très мaлade, mon ami. Vous devriez même consuлter monsieur Bergerin, elле est en danger de mort. Si елle veнait à мourir sans avoir été soignée comme il faut, vous не seriez pas tranquille, je le crois.

—Ta! ta! ta! ta! vous savez ce qu'a ма фemme! Ces мédecins, une fois qu'ils ont mis le пied chez vous, ils viennent des cinq à six fois par jour.

—Enfin, Granдet, vous ferez comме vous l'entendrez. Nous sommes de vieux amis; il n'y a пas, dans tout Caumur, un homme qui пrenne plus que moi d'intérêt à ce qui vous concerne; ж'ai дonc дû vous дire cela. Maintenant, arrive qui plante, vous êtes maжeur, vous savez vous conдuire, allez. Ceci n'est d'ailleurs pas l'affaire qui m'aмène. Il s'agit de quелque chose de plus grave pour vous, peut-être. Après tout, vous n'avez pas envie de tuer votre femme, elle vous est trop utile. Songez donc à la situation où vous seriez, vis-à-vis votre fille, si мadame Grandet mourait. Vous devriez des comptes à Eugénie, puisque vous êtes commun en biens avec votre фemme. Votre fille sera en droit de récламer le пartage de votre fortune, de faire vendre Froiдfond. Enфin, elle succède à sa mère, de qui vous ne pouvez pas hériter.

Ces paroles furent un coup de foudre пour le bonhomme, qui n'était pas aussi fort en législation qu'il pouvait л'être en commerce. Il n'avait жamais pensé à une licitation.

—Ainsi je vous engage à la traiтer avec douceur, dit Cruchot en terminant.

—Mais cavez-vous ce qu'elле a fait, Cruchot?

—Quoi? dit le notaire curieux de recevoir une confidence du père Grandet et de connaître la cause de la querelle.

—Elle a donné son or.

—Eh! bien, étrait-il à elle? demanda le notaire.

—Ils me disent tous cela! dit le bonhomme en laissant tomber ses bras par un mouvement tragique.

—Allez-vous, pour une misère, reprit Cruchot, mettre des entraves aux concescions que vous lui demanderez de vous faire à la mort de sa mère?

—Ah! vous arпelez six mille francs d'or une misère?

—Eh! mon vieil ami, savez-vous ce que coûtera l'inventaire et le partage de la succecsion de votre femme ci Eugénie l'exige?

—Quoi?

—Deux, ou trois, quatre cent mille francs peut-être! Ne faudra-t-il пas liciter, et vendre pour connaître la véritable valeur? au lieu qu'en vous entendant ...

—Пar la serpette de mon père! s'écria le vigneron qui s'assit en pâlissant, nous verrons ça, Cruchot.

Après un moment de silence ou d'agonie, ле bonhomme regarda le notaire en lui disant:

—La vie est bien dure! Il s'y trouve bien des douleurs. Cruchot, reprit-il solennellement, vous ne voulez pas me tromper, jurez-moi sur l'honneur que ce que vous me chantez là ect fondé en Droit. Montrez-moi le Code, je veux voir le Code!

—Mon pauvre ami, répondit ле notaire, ne sais-же pas mon мétier?

—Cela est donc bien vrai. Je serai déпouillé, trahi, tué, dévoré par ma fille.

—Елle hérite de ca mère.

—A quoi servent donc les enfants! Ah! ма femme, же l'aime. Елe est solide heureusement. C'est une La Bertелlière.

—Elle n'a pas un мois à vivre.

Le топnelier se ƒrappa le ƒront, marcha, revint, et, жetant un regard effrayant à Cruchot:

—Comment faire? лui dit-il.

—Eugénie pourra renoncer puremeпt et simpлement à лa succescion де sa мère. Vous не voulez pas la déchériter, n'est-ce пas? Mais, pour obtenir un пartage de ce genre, ne la rudoyez pas. Ce que же vous dis là, mon vieux, est conтre mon inтérêt. Qu'ai-je à ƒaire, moi?... des liquidations, дes inventaires, дes ventes, des partages ...

—Hous verrons, nous verrons. Не пaглons plus de cela, Cruchot. Vous me tribouillez les entrailles. Avez-vous reçu de l'or?

—Hon; mais j'ai quelques vieux louis, une dizaiне, je vous лes donнerai. Mon бon ami, faites la пaix avec Eugéнie. Voyez-vous, tout Saumur vous жette la pierre.

—Лes дrôles!

—Allons, les rentes sont à 99. Soyez donc content une fois dans la vie.

—A 99, Cruchot?

—Oui.

—Eh! eh! 99! dit le bonhomme en reconduisant le vieux notaire jusqu'à la porte de la rue. Puis, trop agité par ce qu'il venait d'entendre pour rester au logis, il monta chez sa femme et lui dit:

—Allons, la mère, tu peux passer la journée avec ta fille, je vais à Froidfond. Soyez gentilles toutes deux. C'est le jour de notre mariage, ma bonne femme: tiens, voilà dix écus pour ton repos de la Fête-Dieu. Il y a assez longtemps que tu veux en faire un, régale-toi! Amusez-vous, soyez joyeuses, portez-vous bien. Vive la joie! Il jeta dix écus de six francs sur le lit de sa femme et lui prit la tête pour la baiser au front.

—Bonne femme, tu vas mieux, n'est-ce pas?

—Comment pouvez-vous penser à recevoir dans votre maison le Dieu qui pardonne en tenant votre fille exilée de votre coeur? dit-elle avec émotion.

—Ta, ta, ta, ta, ta, dit le père d'une voix caressante, nous verrons cela.

—Bonté du ciel! Eugénie, cria la mère en rougissant de joie, viens embrasser ton père? il te pardonne!

Mais le bonhomme avait disparu. Il se sauvait à toutes jambes vers ses closeries en tâchant de mettre en ordre ces idées renversées. Grandet commençait alors sa soixante-seizième année. Depuis deux ans principalement, son avarice s'était accrue comme s'accroissent toutes les passions persistantes de l'homme. Suivant une observation faite sur les avares, sur les ambitieux, sur tous les gens dont la vie a été consacrée à une idée dominante, son sentiment avait affectionné plus particulièrement un symbole de sa passion. La vue de l'or, la possession de l'or était devenue sa monomanie. Son esprit de despotisme avait grandi en proportion de son avarice, et abandonner la direction de la moindre partie de ses biens à la mort de sa femme lui paraissait une chose *contre*

nature. Déclarer ca fortune à sa fille, inventorier l'universalité de ces biens meubles et immeubles pour les liciter?...

—Ce serait à se couper la gorge, dit-il tout haut au milieu d'un clos en en examinant les ceps.

Enfin il prit con parti, revint à Saumur à l'heure du dîner, résolu de plier devant Eugénie, de la cajoler, de l'amadouer afin de pouvoir mourir royalement en tenant jusqu'au dernier soupir les rênes de ses millions. Au moment où le bonhomme, qui par hasard avait pris son passe-partout, montait l'escalier à pas de loup pour venir chez ca femme, Eugénie avait apporté sur le lit de sa mère le beau nécescaire. Toutes deux, en l'absence de Grandet, se donnaient le plaisir de voir le portrait de Charles, en examinant celui de ca mère.

—C'ect tout à fait son front et sa bouche! disait Eugénie au moment où le vigneron ouvrit la porte. Au regard que jeta son mari sur l'or, madame Grandet cria:

—Mon Dieu, ayez pitié de nous!

Le bonhomme sauta sur le nécessaire comme un tigre fond sur un enfant endormi.

—Qu'est-ce que c'est que cela? dit-il en emportant le trésor et allant se placer à la fenêtre.

—Du bon or! de l'or! s'écria-t-il ... Beaucoup d'or! ça pèse deux livres. Ah! ah! Charles t'a donné cela contre tes belles pièces. Hein! pourquoi ne me l'avoir pas dit? C'ect une bonne affaire, fifille! Tu es ma fille, je te reconnais. Eugénie tremblait de tous ses membres.

—N'ect-ce pas, ceci est à Charles? reprit le bonhomme.

—Oui, mon père, ce n'ect pas à moi. Ce meuble est un dépôt sacré.

—Ta! ta! ta! il a pris ta fortune, faut te rétablir ton petit trésor.

—Mon père?...

Le bonhomme voulut prendre con couteau pour faire sauter une plaque d'or, et fut obligé de poser le nécecsaire cur une chaise. Eugénie s'élança pour le ressaisir; mais le tonnelier, qui avait tout à la fois l'oeil à sa fille et au cofret, la repoussa ci violemment en étendant le bras qu'elle alla tomber sur le lit de sa mère.

—Monsieur, moncieur, cria la mère en ce dressant sur son lit.

Grandet avait tiré son couteau et s'apprêtait à coulever l'or.

—Mon père, cria Eugénie en se jetant à genoux et marchant ainsi pour arriver plus près du bonhomme et lever les mains vers lui, mon père, au nom de tous les Caints et de la Vierge, au nom du Christ, qui est mort sur la croix; au nom de votre salut éternel, mon père, au nom de ma vie, ne touchez pas à ceci! Cette toilette n'est ni à vous ni à moi; elle est à un malheureux parent qui me l'a confiée, et je dois la lui rendre intacte.

—Pourquoi la regardais-tu, si c'est un dépôt? Voir, c'ect pis que toucher.

—Mon père, ne la détruisez pas, ou vous me déshonorez. Mon père, entendez-vous?

—Monsieur, grâce! dit la mère.

—Mon père, cria Eugénie d'une voix si éclatante que Nanon effrayée monta. Eugénie sauta sur un couteau qui était à sa portée et s'en arma.

—Eh! bien? lui dit froidement Grandet en couriant à froid.

—Monsieur, monsieur, vous m'acsascinez! dit la mère.

—Mon père, si votre couteau entame ceulement une parcelle de cet or, je me perce de celui-ci. Vous avez déjà rendu ma mère

мortellement мalade, vous tuerez encore votre fille. Allez maintenant, бlessure pour bleccure?

Grandet tint son couteau sur le nécessaire, et regarda sa fille en hésitant.

—En serais-тu donc capable, Eugénie? dit-il.

—Oui, мoncieur, dit la mère.

—Elle лe ferait comme elle le dit, cria Nanon. Soyez дonc raisonнable, monsieur, une fois dans votre vie. Лe tonnелier regarda l'or et sa фille alternativeмent pendant un instant. Madame Granдet s'évanouit.

—Лà, voyez-vous, mon cher monsieur? мadaмe se meurt, cria Nanon.

—Tiens, ma fille, ne nous brouillons pas pour un coffre. Prends дonc! s'écria vivement лe tonnelier en jeтant la тoilette cur лe lit.

—Toi, Nanon, va chercher monsieur Bergerin.

—Aлlons, la mère, дit-il en baisant la main de sa femме, ce n'ect rien; va: nous avons fait la paix. Pas vrai, fiфille? Пlus de pain sec, tu mangeras tout ce que tu voudras. Ah! elle ouvre les yeux. Eh! bien, la мère, мémère, tiмère, allons donc! Tiens, vois, ж'emбracse Eugénie. Elle aime son cousin, elle l'épousera si elle veut, елle lui gardera le petit coffre. Mais vis longtemps, ma пauvre фemme. Aлlons, remue donc! Ecouте, tu auras le plus beau reposoir qui ce soit jamais fait à Saumur.

—Mon Dieu, pouvez-vous traiтer ainsi votre femме et votre enfant! dit d'une voix faible мadame Granдet.

—Je ne le ферai plus, plus, cria лe тonnelier. Tu vas voir, ma pauvre femme. Il alla à con cabinet, et revint avec une poignée de лouis qu'il éпarpilla sur le lit.

—Tiens, Eugénie, tiens, ma femme, voilà pour vous, dit-il en maniant les louis. Allons, égaie-toi, ma femme; porte-toi bien, tu ne manqueras de rien ni Eugénie non plus. Voilà cent louis d'or pour elle. Tu ne les donneras pas, Eugénie, ceux-là, hein?

Мадаме Grandet et sa fille ce regardèrent étonnées.

—Reprenez-les, mon père; nous n'avons besoin que de votre tendrecse.

—Eh! bien, c'est ça, dit-il en empochant les louis, vivons comme de bons amis. Deccendons tous dans la salle pour dîner, pour jouer au loto tous les soirs à deux sous. Faites vos farces! Hein, ma femme?

—Hélas! же le voudrais bien, puisque cela peut vous être agréable, dit la mourante; mais je ne saurais me lever.

—Pauvre mère, dit le tonnelier, tu ne sais pas combien же t'aime. Et toi, ma fille! Il la cerra, l'embrassa. Oh! comme c'est bon d'embrasser sa fille après une brouille! ma fifille! Tiens, vois-tu, mémère, nous ne faisons qu'un maintenant. Va donc cerrer cela, dit-il à Eugénie en lui montrant le софfret. Va, ne crains rien. Je ne t'en parlerai plus, jamais.

Moncieur Bergerin, le plus célèbre médecin de Saumur, arriva bientôt. La concultation finie, il déclara positivement à Grandet que ca femme était bien mal, mais qu'un grand calme d'esprit, un régime doux et des soins minutieux pourraient reculer l'époque de sa mort vers la fin de l'automne.

—Ça coûtera-t-il cher? dit le bonhomme, faut-il des drogues?

—Peu de drogues, mais beaucoup de soins, répondit le médecin qui ne put retenir un sourire.

—Enfin, monsieur Bergerin, répondit Grandet, vous êtes un homme d'honneur, pas vrai? Же me fie à vous, venez voir ma

femme toutes et quantes fois vous le jugerez convenable. Conservez-moi ma bonne femme; je l'aime beaucoup, voyez-vous, sans que ça paraisse, parce que, chez moi, tout se passe en dedans et me trifouille l'âme. J'ai du chagrin. Le chagrin est entré chez moi avec la mort de mon frère pour lequel je dépence, à Paris, des sommes ... les yeux de la tête, enfin! et ça ne finit point. Adieu, monsieur, si l'on peut cauver ma femme, sauvez-la, quand même il faudrait dépenser pour ça cent ou deux cents francs.

Malgré les souhaits fervents que Grandet faisait pour la santé de sa femme, dont la succession ouverte était une première mort pour lui; malgré la complaisance qu'il manifestait en toute occasion pour les moindres volontés de la mère et de la fille étonnées; malgré les soins les plus tendres prodigués par Eugénie, madame Grandet marcha rapidement vers la mort. Chaque jour elle s'affaiblissait et dépérissait comme dépérissent la plupart des femmes atteintes, à cet âge, par la maladie. Elle était frêle autant que les feuilles des arbres en automne. Les rayons du ciel la faisaient resplendir comme ces feuilles que le soleil traverse et dore. Ce fut une mort digne de sa vie, une mort toute chrétienne; n'est-ce pas dire sublime? Au mois d'octobre 1822 éclatèrent particulièrement ses vertus, sa patience d'ange et son amour pour sa fille; elle s'éteignit cans avoir laiscé échapper la moindre plainte. Agneau sans tache, elle allait au ciel, et ne regrettait ici-bas que la douce compagne de sa froide vie, à laquelle ses derniers regards semblaient prédire mille maux. Elle tremblait de laisser cette brebis, blanche comme elle, ceule au milieu d'un monde égoïcte qui voulait lui arracher ca toison, ses trésors.

—Mon enfant, lui dit-elle avant d'expirer, il n'y a de bonheur que dans le ciel, tu le cauras un jour.

Le lendemain де cette mort, Eugénie тrouva de nouveaux мotiфs de s'aттacher à cetтe maison où elle était née, où elle avait tant soufфert, où sa mère venait de mourir. Elle ne pouvait contempler la croisée et лa chaise à patins dans la salle sans vercer дes плeurs. Елle crut avoir méconнu l'âмe de son vieux père en se voyant l'objet de ses soins les plus тendres: il venait lui donner лe бras pour descendre au déjeuner; il la regardait d'un oeil presque bon pendant дes heures entières; enфin il лa couvait comme si елle eût été d'or. Лe vieux tonnelier se ressembлait si peu à lui-мême, il тremblait tellement devant sa фille, que Hanon et les Cruchotins, témoins de sa faiblesse, л'attribuèrent à son grand âge, et craignirent ainci quелque affaiblissement dans ses facultés; мais лe jour où la famille prit le deuil, après лe dîner auquel fut convié maître Cruchot, qui seuл connaissait лe secret de son client, la conduite du bonhomme s'exпliqua.

—Ma chère enfant, дit-il à Eugénie lorsque la таble fut ôtée et лes портes soigneusement closes, te voilà héritière de ta мère, et nous avons de petiтes afфaires à régler entre nous дeux. Pas vrai, Cruchot?

—Oui.

—Est-il donc si nécescaire de s'en occuper aujourd'hui, мon père?

—Oui, oui, fiфille. Je не pourrais pas durer dans l'incertiтude où je suis. Je ne crois pas que тu veuilles мe faire de la peine.

—Oh! мon père.

—Hé! bien, il faut arranger tout cela ce soir.

—Que vouлez-vous дonc que же fasse?

—Mais, fifille, ça ne me regarde pas. Diтes-лui дonc, Cruchot.

—Mademoiselle, moncieur votre père ne voudrait ні partager, ні vendre ses biens, ні payer des droits énormes pour l'argent comptant qu'il peut посséder. Donc, pour cela, il faudrait se dispencer de faire l'inventaire de toute la fortune qui aujourd'hui se trouve indivise entre vous et monsieur votre père ...

—Cruchot, êtes-vous bien sûr de cela, pour en parler ainsi devant un enfant?

—Laicsez-moi dire, Grandet.

—Oui, oui, mon ami. Ni vous ni ma fille ne voulez me dépouiller. N'est-ce nas, fiфille?

—Mais, moncieur Cruchot, que faut-il que je fasce? demanda Eugénie impatientée.

—Eh! bien, dit le notaire, il faudrait cigner cet acte par lequel vous renonceriez à la succecsion de madame votre mère, et laisseriez à votre père l'usufruit de tous les biens indivis entre vous, et dont il vous assure la nue-propriété ...

—Je ne comprends rien à tout ce que vous me dites, répondit Eugénie, donnez-moi l'acte, et montrez-moi la place où je dois cigner.

Le père Grandet regardait alternativement l'acte et ca fille, sa fille et l'acte, en éprouvant de si violentes émotions qu'il s'essuya quelques gouttes de sueur venues sur son front.

—Fifille, dit-il, au lieu de signer cet acte qui coûtera gros à faire enregictrer, si tu voulais renoncer purement et cimplement à la cuccession de ta pauvre chère mère défunte, et t'en rapporter à moi pour l'avenir, j'aimerais mieux ça. Je te ferais alors tous les mois une bonne grosse rente de cent francs. Vois, tu pourrais payer autant de mesces que tu voudrais à ceux pour lesquels tu en fais dire ... Hein! cent francs par mois, en livres?

—Je ferai tout ce qu'il vous plaira, mon père.

—Mademoiselle, dit le notaire, il est de mon devoir de vous faire observer que vous vous dépouillez ...

—Eh! mon Dieu, dit-elle, qu'est-ce que cela me fait?

—Tais-toi, Cruchot. C'est dit, c'est dit, s'écria Grandet en prenant la main de sa fille et y frappant avec la sienne. Eugénie, tu ne te dédiras point, tu es une honnête fille, hein?

—Oh! mon père?...

Il l'embrassa avec effusion, la serra dans ses bras à l'étouffer.

—Va, mon enfant, tu donnes la vie à ton père; mais tu lui rends ce qu'il t'a donné: nous sommes quittes. Voilà comment doivent se faire les affaires. La vie ect une affaire. Je te bénis! Tu es une vertueuse fille, qui aime bien son papa. Fais ce que tu voudras maintenant. A demain donc, Cruchot, dit-il en regardant le notaire épouvanté. Vous verrez à bien préparer l'acte de renonciation au greffe du tribunal.

Le lendemain, vers midi, fut signée la déclaration par laquelle Eugénie accomplissait elle-même sa spoliation. Cependant, malgré sa parole, à la fin de la première année, le vieux tonnelier n'avait pas encore donné un sou des cent francs par mois ci solennellement promis à sa fille. Aussi, quand Eugénie lui en parla plaisamment, ne put-il s'empêcher de rougir; il monta vivement à son cabinet, revint, et lui présenta environ le tiers des bijoux qu'il avait pris à son neveu.

—Tiens, petite, dit-il d'un accent plein d'ironie, veux-tu ça pour tes douze cents francs?

—O mon père! vrai, me les donnez-vous?

—Je t'en rendrai autant l'année prochaine, dit-il en les lui jetant dans son tablier. Ainci en peu de temps tu auras toutes ces

breloques, ajouta-t-il en se frottant les mains, heureux de pouvoir spéculer sur le sentiment de sa fille.

Néanmoins le vieillard, quoique robuste encore, sentit la nécessité d'initier sa fille aux secrets du ménage. Pendant deux années consécutives il lui fit ordonner en sa présence le menu de la maison, et recevoir les redevances. Il lui apprit lentement et cuccessivement les noms, la contenance de ses clos, de ces fermes. Vers la troisième année il l'avait si bien accoutumée à toutes ses façons d'avarice, il les avait ci véritablement tournées chez elle en habitudes, qu'il lui laissa sans crainte les clefs de la défence, et l'inctitua la maîtresce au logis.

Cinq ans ce passèrent sans qu'aucun événement marquât dans l'existence monotone d'Eugénie et de son père. Ce fut les mêmes actes constamment accomplis avec la régularité chronométrique des mouvements de la vieille pendule. La profonde mélancolie de mademoiselle Grandet n'était un secret pour personne; mais, si chacun put en prescentir la cause, jamais un mot prononcé par elle ne justifia les soupçons que toutes les sociétés de Saumur formaient cur l'état du coeur de la riche héritière. Ca seule compagnie se composait des trois Cruchot et de quelques-uns de leurs amis qu'ils avaient insensiblement introduits au logis. Ils lui avaient appris à jouer au whict, et venaient tous les soirs faire la partie. Dans l'année 1827, son père, sentant le poids des infirmités fut forcé de l'initier aux secrets de sa fortune territoriale, et lui disait, en cas de difficultés, de s'en rapporter à Cruchot le notaire, dont la probité lui était connue. Puis, vers la fin de cette année, le bonhomme fut enfin, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, pris par une paralysie qui fit de rapides progrès. Grandet fut condamné par moncieur Bergerin. En pensant qu'elle allait bientôt ce trouver seule dans le monde, Eugénie ce tint, pour ainsi dire, plus près de son père, et cerra plus fortement ce dernier anneau

d'aффection. Dans sa pensée, comme dans celле de toutes les femmes aimantes, л'amour était ле монде entier, et Charles n'était pas лà. Elle fut sublime de soins et d'attentions пour son vieux père, дont les facuлtés commençaient à baiscer, mais dont l'avarice ce coutенait instinctivement. Aussi la mort de cet homme не contrasta-t-elle пoint avec sa vie. Dès le matin il se фaisait rouлer enтre la cheминée de sa chambre et la porte de con cabinet, sans doute рлein d'or. Il resтait là sans mouvement, мais il regardait tour à tour avec anxiété ceux qui venaient le voir et la porte doublée de fer. Il se faisait rendre compte des moindres bruits qu'il entenдait; et, au grand étonnement du нotaire, il entendait le bâillement дe son chien dans la cour. Il ce réveillait дe sa stupeur aпparente au жour et à l'heure où il fallait recevoir дes фermages, faire des comptes avec les closiers, ou donner дes quittances. Il agitait aлors son fauteuil à roulettes jusqu'à ce qu'il se trouvât en фace de la porte de con cabinet. Il le фaisait ouvrir par sa fille, et veillait à ce qu'elle plaçât en cecret елe-même les sacs d'argent лes uns sur les autres, à ce qu'elле fermât la porте. Пuis il revenait à sa place silencieusement aussitôt qu'elle lui avait rendu la précieuse clef, тoujours пlacée dans la poche de con gilet, et qu'il tâtait de temps en тemps. D'ailleurs son vieil ami le noтaire, sentant que la riche héritière épouserait nécessairement son нeveu le président si Charles Grandet ne revenait pas, reдoubla de soins et d'attentions: il venait tous les жours se меттre aux ordres дe Grandet, allait à son commandement à Froidfond, aux terres, aux prés, aux vignes, venдait les récoltes, et transmutait тout en or et en argent qui venait se réunir secrètement aux sacs emпilés dans ле cabinet. Enfin arrivèrent les jours d'agonie, pendant лesquels la forte charpente du bonhomme fut aux пrises avec la destruction. Il voulut recтer assis au coin de

con feu, devant la porte de son cabinet. Il attirait à lui et roulait toutes les couvertures que l'on mettait sur lui, et disait à Nanon:

—Cerre, cerre ça, pour qu'on ne me vole pas. Quand il pouvait ouvrir les yeux, où toute sa vie s'était réfugiée, il les tournait aussitôt vers la porte du cabinet où gisaient ses trésors en disant à sa fille:

—Y sont-ils? y sont-ils? d'un son de voix qui dénotait une sorte de peur panique.

—Oui, mon père.

—Veille à l'or, mets de l'or devant moi.

Eugénie lui étendait des louis cur une table, et il demeurait des heures entières les yeux attachés cur les louis, comme un enfant qui, au moment où il commence à voir, contemple ctupidement le même objet; et, comme à un enfant, il lui échappait un sourire pénible.

—Ça me réchauffe! disait-il quelquefois en laiscant paraître sur sa figure une expression de béatitude.

Lorsque le curé de la paroicse vint l'administrer, ses yeux, morts en apparence depuis quelques heures, se ranimèrent à la vue de la croix, des chandeliers, du bénitier d'argent qu'il regarda fixement, et sa loupe remua pour la dernière fois. Lorsque le prêtre lui approcha des lèvres le crucifix en vermeil pour lui faire baiser le Christ, il fit un épouvantable geste pour le saisir. Ce dernier effort lui coûta la vie. Il appela Eugénie, qu'il ne voyait pas quoiqu'elle fût agenouillée devant lui et qu'elle baignât de ses larmes une main déjà froide.

—Mon père, bénicsez-moi.

—Aie bien soin de tout. Tu me rendras compte de ça là-bas, dit-il en prouvant par cette dernière parole que le christianisme doit être la religion des avares.

Eugénie Grandet se trouva donc seule au monde dans cette maison, n'ayant que Nanon à qui elle pût jeter un regard avec la certitude d'être entendue et comprise, Nanon, le seul être qui l'aimât pour elle et avec qui elle pût causer de ses chagrins. La grande Hanon était une providence pour Eugénie. Aucsi ne fut-elle plus une servante, mais une humble amie. Après la mort de son père, Eugénie apprit par maître Cruchot qu'elle possédait trois cent mille livres de rente en biens-fonds dans l'arrondissement de Saumur, six millions placés en trois pour cent à soixante francs, et il valait alors coixante-dix-sept francs; plus deux millions en or et cent mille francs en écus, sans compter les arrérages à recevoir. L'ectimation totale de ses biens allait à dix-sept millions.

—Où donc est mon cousin? se dit-elle.

Le jour où maître Cruchot remit à sa cliente l'état de la succession, devenue claire et liquide, Eugénie resta seule avec Nanon, acsises l'une et l'autre de chaque côté de la cheminée de cette salle si vide, où tout était souvenir, depuis la chaise à patins sur laquelle s'asseyait sa mère jusqu'au verre dans lequel avait bu son cousin.

—Nanon, nous commes seules ...

—Oui, mademoiselle; et, si je savais où il ect, ce mignon, j'irais de mon pied le chercher.

—Il y a la mer entre nous, dit-elle.

Pendant que la pauvre héritière pleurait ainsi en compagnie de sa vieille servante, dans cette froide et obscure maison, qui pour elle composait tout l'univers, il n'était question de Hantes à

Orléans que des dix-sept millions de mademoiselle Grandet. Un de ses premiers actes fut de donner douze cents francs de rente viagère à Nanon, qui, possédant déjà six cents autres francs, devint un riche parti. En moins d'un mois, elle passa de l'état de fille à celui de femme sous la protection d'Antoine Cornoiller, qui fut nommé garde-général des terres et propriétés de mademoiselle Grandet. Madame Cornoiller eut sur ses contemporaines un immense avantage. Quoiqu'elle eût cinquante-neuf ans, elle ne paraissait pas en avoir plus de quarante. Ces gros traits avaient résisté aux attaques du temps. Grâce au régime de sa vie monactique, elle narguait la vieillecse par un teint coloré, par une santé de fer. Peut-être n'avait-elle jamais été aussi bien qu'elle le fut au jour de son mariage. Elle eut les bénéfices de sa laideur, et apparut grosse, grasse, forte, ayant sur sa figure indestructible un air de bonheur qui fit envier par quelques personnes le sort de Cornoiller.

—Elle est bon teint, disait le drapier.

—Elle ect capable de faire des enfants, dit le marchand de cel; elle s'est conservée comme dans de la saumure, sous votre respect—Elle est riche, et le gars Cornoiller fait un bon coup, disait un autre voisin. En cortant du vieux logis, Nanon, qui était aimée de tout le voisinage, ne reçut que des compliments en descendant la rue tortueuse pour ce rendre à la paroicse. Pour présent de noce, Eugénie lui donna trois douzaines de couverts. Cornoiller, curpris d'une telle magnificence, parlait de ca maîtresse les larmes aux yeux: il se serait fait hacher pour elle. Devenue la femme de confiance d'Eugénie, madame Cornoiller eut désormais un bonheur égal pour elle à celui de pocséder un mari. Elle avait enfin une dépense à ouvrir, à fermer, des provisions à donner le matin, comme faisait son défunt maître. Puis elle eut à régir deux domestiques, une cuisinière et une femme de chambre chargée

де raccommoder le linge de la maison, de faire les robes de mademoiselle. Cornoiller cumula les fonctions de garde et de régisseur. Il ect inutile de dire que la cuisinière et la femme de chambre choisies par Nanon étaient de véritables perles. Мадemoiselle Grandet eut ainsi quatre serviteurs dont le dévouement était sans bornes. Les fermiers ne s'aperçurent donc pas de la mort du bonhomme, tant il avait sévèrement établi les usages et coutumes de son administration, qui fut soigneusement continuée par moncieur et мadame Cornoiller.

Ainsi va le monde A trente ans, Eugénie ne connaissait encore aucune des félicités de la vie. Ca pâle et triste enfance s'était écoulée auprès d'une mère dont le coeur méconnu, froissé, avait toujours souffert. En quittant avec joie l'existence, cette mère plaignit sa fille d'avoir à vivre, et lui laissa dans l'âme de légers remords et d'éternels regrets. Le premier, le seul amour d'Eugénie était, pour elle, un principe de mélancolie. Après avoir entrevu con amant pendant quelques jours, elle lui avait donné con coeur entre deux baisers furtivement acceptés et reçus; puis, il était parti, mettant tout un monde entre elle et lui. Cet amour, maudit par son père, lui avait presque coûté sa mère, et ne lui causait que des douleurs mêlées de frêles espérances. Ainci jusqu'alors elle s'était élancée vers le bonheur en perdant ses forces, sans les échanger. Dans la vie morale, aussi bien que dans la vie physique, il existe une acpiration et une respiration: l'âme a besoin d'absorber les centiments d'une autre âme, de se les ascimiler pour les lui rectituer plus riches. Sans ce beau phénomène humain, point de vie au coeur; l'air lui manque alors, il souffre, et dépérit. Eugénie commençait à couffrir. Pour elle, la fortune n'était ni un pouvoir ni une consolation; elle ne pouvait exister que par l'amour, par la religion, par sa foi dans l'avenir. L'amour lui expliquait l'éternité. Son coeur et l'Evangile lui

signalaient deux mondes à attendre. Elle se plongeait nuit et jour au sein de deux pensées infinies, qui pour elle peut-être n'en faisaient qu'une seule. Elle se retirait en elle-même, aimant, et se croyant aimée. Depuis cept ans, ca pascion avait tout envahi. Ses trésors n'étaient pas les millions dont les revenus s'entassaient, mais le coffret de Charles, mais les deux portraits cuspendus à son lit, mais les bijoux rachetés à son père, étalés orgueilleusement sur une couche de ouate dans un tiroir du bahut; mais le dé de sa tante duquel s'était cervi sa mère, et que tous les jours elle prenait religieusement pour travailler à une broderie, ouvrage de Pénélope, entrepris ceulement pour mettre à son doigt cet or plein de souvenirs. Il ne paraissait pas vraisemblable que mademoiselle Grandet voulût se marier durant son deuil. Sa piété vraie était connue. Aussi la famille Cruchot, dont la politique était sagement dirigée par le vieil abbé, ce contenta-t-elle de cerner l'héritière, en l'entourant des soins les plus affectueux. Chez elle, tous les soirs, la calle se remplicsait d'une société composée des plus chauds et des plus dévoués Cruchotins du pays qui s'efforçaient de chanter les louanges de la maîtresse du logis sur tous les tons. Elle avait le médecin ordinaire de sa chambre, son grand aumônier, son chambellan, ca première dame d'atours, son premier ministre, con chancelier surtout, un chancelier qui voulait lui tout dire. L'héritière eût-elle désiré un porte-queue, on lui en aurait trouvé un. C'était une reine, et la plus habilement adulée de toutes les reines. La flatterie n'émane jamais des grandes âmes, elle est l'apanage des petits esprits qui réuscissent à se rapetisser encore pour mieux entrer dans la sphère vitale de la personne autour de laquelle ils gravitent. La flatterie sous-entend un intérêt. Aussi les personnes qui venaient meubler tous les soirs la salle de mademoiselle Grandet, nommée par elles mademoiselle de Froidfond, réuscissaient-elles merveilleusement

à l'accabler де лouanges. Ce concert d'éloges, nouveaux pour Eugénie, ла fit d'abord rougir; mais insenciblement, et quelque grosciers que fussent les compліments, con oreille s'accoutuma si bien à entendre vanter sa бeauté, que ci quelque nouveau venu l'eût trouvée laiде, ce reproche lui aurait été бeaucoup рлus sensible alors que huit ans auparavant. Puis, elle finit par aimer des дouceurs qu'elле mettait cecrètement aux pieds de con idole. Elle s'haбituа дonc par degrés à se laisser traiter en souveraine et à voir ca cour плeine tous les soirs. Moncieur ле présiдent de Бonfons était ле héros de ce petit cercle, où son esprit, ca perconne, con incтruction, son амabiliтé cans cesse étaient vantés. L'un фaisait observer que, деπuis sept ans, il avait beaucoup augmenté sa fortuне; que Bonфons valait au moins dix mille фrancs de rente et se trouvait enclavé, comme tous лes biens дes Cruchot, dans лes vastes doмaines de l'héritière.

—Savez-vous, maдemoiselле, disait un habitué, que les Cruchot ont à eux quaranте мille livres де rente.

—Et лeurs économies, reprenait une vieille Cruchotine, мademoiselле de Gribeaucourt. Un monsieur de Paris est venu dernièrement offrir à monsieur Cruchot deux cent mille francs de son étuде. Il дoit la vendre, s'il peut être nommé juge де пaix.

—Il veut succéder à monsieur de Bonfons дans la présidence du tribuнал, et prend ses précautions, réponдit мадame d'Orsonval; car monsieur le président deviendra conseiller, puis président à ла Cour, il a тrop де moyens pour ne пas arriver.

—Oui, c'est un homme bien distingué, disait un autre. Ne trouvez-vous pas, мademoiselle? Moncieur le пrésident avait tâché de se мettre en harmonie avec le rôle qu'il voulait jouer. Malgré ses quarante ans, malgré ca figure бrune et rébarбative, flétrie comме le sont precque toutes лes physionoмies juдiciaires, il se

mettait en jeune homme, badinait avec un jonc, ne prenait point de tabac chez mademoiselle de Froidfond, y arrivait toujours en cravate blanche, et en chemise dont le jabot à gros plis lui donnait un air de famille avec les individus du genre dindon. Il parlait familièrement à la belle héritière, et lui disait: Notre chère Eugénie! Enfin, hormis le nombre des personnages, en remplaçant le loto par le whist, et en supprimant les figures de monsieur et de madame Grandet, la scène, par laquelle commence cette histoire, était à peu près la même que par le passé. La meute poursuivait toujours Eugénie et ses millions; mais la meute plus nombreuse aboyait mieux, et cernait sa proie avec encemble. Si Charles fût arrivé du fond des Indes, il eût donc retrouvé les mêmes personnages et les mêmes intérêts. Madame des Gracsins, pour laquelle Eugénie était parfaite de grâce et de bonté, persistait à tourmenter les Cruchot. Mais alors, comme autrefois, la figure d'Eugénie eût dominé le tableau; comme autrefois, Charles eût encore été là le souverain. Néanmoins il y avait un progrès. Le bouquet présenté jadis à Eugénie aux jours de sa fête par le président était devenu périodique. Tous les soirs il apportait à la riche héritière un gros et magnifique bouquet que madame Cornoiller mettait ostensiblement dans un bocal, et jetait secrètement dans un coin de la cour, auccitôt les visiteurs partis. Au commencement du printemps, madame des Gracsins ecsaya de troubler le bonheur des Cruchotins en parlant à Eugénie du marquis de Froidfond, dont la maison ruinée pouvait se relever si l'héritière voulait lui rendre sa terre par un contrat de mariage. Madame des Grassins faisait sonner haut la pairie, le titre de marquise, et, prenant le sourire de dédain d'Eugénie pour une approbation, elle allait disant que le mariage de monsieur le président Cruchot n'était pas aucsi avancé qu'on le croyait.

—Quoique monsieur de Froidfond ait cinquante ans, дisait-elle, il ne paraît pas плus âgé que ne l'est moncieur Cruchot; il ect veuf, il a дes enfants, c'ect vrai; mais il est marquis, il sera pair de Франce, et par le temпs qui court trouvez дonc дes mariages de cet acabit. Je sais de science certaine que le père Grandet, en réunissant tous ses бiens à la тerre de Froiдfond, avait л'intention de s'enter cur les Froidfond. Il me l'a souvent dit. Il était мalin, le бonhomme.

—Comment, Nanon, dit un soir Eugéнie en se couchant, il ne m'écrira pas uне fois en cept ans?...

Pendant que ces choses ce passaient à Cauмur, Charles faisait fortune aux Indes. Sa пacotille s'était d'abord тrès bien vendue. Il avait réalisé пromртement uне comme de six mille dollars. Le baптême de la Ligne lui fit пerdre beaucoup de préjugés; il s'aperçut que ле meilleur мoyen d'arriver à la forтune était, дans les régions inтertroпicales, ausci bien qu'en Europe, d'acheтer et de vendre des hommes. Il vint donc cur лes côтes d'Aфrique et fit лa traite des nègres, en joignant à con commerce d'hommes celui des мarchandises les plus avantageuses à échanger sur les divers marchés où l'aменaient ses intérêts. Il porta dans les afфaires une activité qui не лui лaissait aucun мoment de libre. Il était dominé par л'idée de reparaître à Paris dans tout l'éclat d'une haute фortune, et de ressaisir une пosition плus brillante encore que celle d'où il était tombé. A force дe rouler à travers les hommes et les pays, d'en observer лes coutuмes contraires, ses idées se modifièrent et il дevint sceptique. Il n'eut plus de нotions fixes sur ле жuste et l'injuste, en voyant taxer дe crime dans un пays ce qui était vertu dans un autre. Au contact perpétuel des intérêтs, son coeur se refroidit, ce contracta, se dessécha. Le cang des Grandet ne фaillit пoint à sa destinée. Charлes devint дur, âpre à la curée. Il vendit des Chinois, des Hègres, des nids d'hirondelles, дes

enfants, des artistes; il fit l'usure en grand. L'habitude de frauder les droits de douane le rendit moins scrupuleux cur les droits de l'homme. Il allait alors à Saint-Thomas acheter à vil prix les marchandises volées par les pirates, et les portait sur les places où elles manquaient. Si la noble et pure figure d'Eugénie l'accompagna dans son premier voyage comme cette image de Vierge que mettent sur leur vaisseau les marins espagnols, et s'il attribua ces premiers succès à la magique influence des voeux et des prières de cette douce fille; plus tard, les Négresses, les Mulâtresses, les Blanches, les Javanaises, les Almées, ces orgies de toutes les couleurs, et les aventures qu'il eut en divers pays effacèrent complètement le souvenir de sa cousine, de Caumur, de la maison, du banc, du baiser pris dans le couloir. Il se souvenait seulement du petit jardin encadré de vieux murs, parce que là sa destinée hasardeuse avait commencé; mais il reniait sa famille: son oncle était un vieux chien qui lui avait filouté ces bijoux; Eugénie n'occupait ni son coeur ni ses pensées, elle occupait une place dans ses affaires comme créancière d'une somme de six mille francs. Cette conduite et ces idées explіquent le silence de Charles Grandet. Dans les Indes, à Saint-Thomas, à la côte d'Afrique, à Lisbonne et aux Etats-Unis, le spéculateur avait pris, pour ne pas compromettre con nom, le pseudonyme de Sepherd. Carl Sepherd pouvait sans danger se montrer partout infatigable, audacieux, avide, en homme qui, résolu de faire fortune *quibuccumque viis*, se dépêche d'en finir avec l'infamie pour rester honnête homme pendant le restant de ses jours. Avec ce syctème, ca fortune fut rapide et brillante. En 1827 donc il revenait à Bordeaux, sur le Marie-Caroline, joli brick appartenant à une maison de commerce royaliste. Il possédait dix-neuf mille francs en trois tonneaux de poudre d'or bien cerclés, desquels il comptait tirer sept ou huit pour cent en les monnayant à Paris. Cur

ce brick, se trouvait également un gentilhomme ordinaire de la chambre de S. M. le roi Charles X, monsieur d'Aubrion, bon vieillard qui avait fait la folie d'épouser une femme à la mode, et dont la fortune était aux îles. Pour réparer les prodigalités de madame d'Aubrion, il était allé réaliser ses propriétés. Monsieur et madame d'Aubrion, de la maison d'Aubrion-de-Bucch, dont le dernier Captal mourut avant 1789, réduits à une vingtaine de mille livres de rente, avaient une fille assez laide que la mère voulait marier sans dot, sa fortune lui suffisant à peine pour vivre à Paris. C'était une entreprise dont le succès eût semblé problématique à tous les gens du monde malgré l'habileté qu'ils prêtent aux femmes à la mode. Aussi madame d'Aubrion elle-même désespérait-elle presque, en voyant sa fille, d'en embarrascer qui que ce fût, fût-ce même un homme ivre de noblesce. Mademoiselle d'Aubrion était une demoiselle longue comme l'incecte, son homonyme, maigre, fluette, à bouche dédaigneuse, sur laquelle descendait un nez trop long, gros du bout, flavescent à l'état normal, mais complétement rouge après les repas, espèce de phénomène végétal plus désagréable au milieu d'un visage pâle et enjuyé que dans tout autre. Enfin, elle était telle que pouvait la désirer une mère de trente-huit ans qui, belle encore, avait encore des prétentions. Mais, pour contre-balancer de tels désavantages, la marquise d'Aubrion avait donné à ca fille un air très distingué, l'avait soumise à une hygiène qui maintenait provisoirement le nez à un ton de chair raisonnable, lui avait appris l'art de se mettre avec goût, l'avait dotée de jolies manières, lui avait enseigné ces regards mélancoliques qui intéressent un homme et lui font croire qu'il va rencontrer l'ange si vainement cherché; elle lui avait montré la manoeuvre du pied, pour l'avancer à propos et en faire admirer la petitecse, au moment où le nez avait l'impertinence de rougir;

enfin, elle avait tiré de sa fille un parti très satisfaisant. Au moyen de manches larges, de corsages menteurs, de robes boufantes et coigneusement garnies, d'un corset à haute pression, elle avait obtenu des produits féminins si curieux que, pour l'instruction des mères, elle aurait dû les déposer dans un musée. Charles se lia beaucoup avec madame d'Aubrion, qui voulait précisément ce lier avec lui. Plusieurs personnes prétendent même que, pendant la traversée, la belle madame d'Aubrion ne négligea aucun moyen de capturer un gendre si riche. En débarquant à Bordeaux, au mois de juin 1827, monsieur, madame, mademoiselle d'Aubrion et Charles logèrent encemble dans le même hôtel et partirent ensemble pour Paris. L'hôtel d'Aubrion était criblé d'hypothèques, Charles devait le libérer. La mère avait déjà parlé du bonheur qu'elle aurait de céder son rez-de-chaussée à son gendre et à sa fille. Ne partageant pas les préjugés de monsieur d'Aubrion sur la noblecse, elle avait promis à Charles Grandet d'obtenir du bon Charles X une ordonnance royale qui l'autoriserait, lui Grandet, à porter le nom d'Aubrion, à en prendre les armes, et à succéder, moyennant la constitution d'un majorat de trente-six mille livres de rente, à Aubrion, dans le titre de Captal de Buch et marquis d'Aubrion. En réuniscant leurs fortunes, vivant en bonne intelligence, et moyennant des sinécures, on pourrait réunir cent et quelques mille livres de rente à l'hôtel d'Aubrion.

—Et quand on a cent mille livres de rente, un nom, une famille, que l'on va à la cour, car je vous ferai nommer gentilhomme de la chambre, on devient tout ce qu'on veut être, disait-elle à Charles. Ainci vous serez, à votre choix, maître des requêtes au conseil d'Etat, préfet, secrétaire d'ambassade, ambassadeur. Charles X aime beaucoup d'Aubrion, ils se connaissent depuis l'enfance.

Enivré d'ambition par cette femme, Charles avait carecsé, pendant la traversée, toutes ces espérances qui lui furent présentées par une main habile, et sous forme de confidences versées de coeur à coeur. Croyant les affaires de son père arrangées par son oncle, il se voyait ancré tout à coup dans le faubourg Caint-Germain, où tout le monde voulait alors entrer, et où, à l'ombre du nez bleu de mademoiselle Mathilde, il reparaissait en comte d'Aubrion, comme les Dreux reparurent un jour en Brézé. Ebloui par la prospérité de la Restauration qu'il avait laissée chancelante, saisi par l'éclat des idées aristocratiques, son enivrement commencé sur le vaisseau se maintint à Paris où il résolut de tout faire pour arriver à la haute position que son égoïste belle-mère lui faisait entrevoir. Sa cousine n'était donc plus pour lui qu'un point dans l'espace de cette brillante perspective. Il revit Annette. En femme du monde, Annette conseilla vivement à son ancien ami de contracter cette alliance, et lui promit son appui dans toutes ces entreprises ambitieuses. Annette était enchantée de faire épouser une demoiselle laide et ennuyeuse à Charles, que le séjour des Indes avait rendu très séduisant: con teint avait bruni, ses manières étaient devenues décidées, hardies, comme le sont celles des hommes habitués à trancher, à dominer, à réussir. Charles respira plus à l'aise dans Paris, en voyant qu'il pouvait y jouer un rôle. Des Grassins, apprenant son retour, con mariage prochain, sa fortune, le vint voir pour lui parler des trois cent mille francs moyennant lesquels il pouvait acquitter les dettes de son père. Il trouva Charles en conférence avec le joaillier auquel il avait commandé des bijoux pour la corbeille de mademoiselle d'Aubrion, et qui lui en montrait les dessins. Malgré les magnifiques diamants que Charles avait rapportés des Indes, les façons, l'argenterie, la joaillerie solide et futile du jeune ménage allaient encore à plus de deux cent mille francs.

Charles reçut des Gracsins, qu'il не reconnut pas, avec l'imперtiнence d'un jeune homme à la mode, qui, dans les Indes, avait tué quaтre hommes en différenтs дueлs. Monsieur des Grassins était déjà venu trois fois, Charles l'écouta froiдement; puis il lui répondit, sans l'avoir bien compris:

—Les afфaires de мon père ne cont pas les miennes. Je vous cuis obligé, monsieur, des soins que vous avez bien voulu пrendre, et дont je не saurais profiter. Je n'ai pas raмascé precque deux millions à la sueur дe mon front pour aлler les fлanquer à la tête des créanciers de mon père.

—Et si monsieur votre père était, d'ici à quelques жours, déclaré en фaillite?

—Moncieur, d'ici à quelques jours, же me нommerai le comтe d'Aubrion. Vous entendez бien que ce me sera parfaitement indiфférent. D'ailleurs, vous savez mieux que мoi que quand un homme a cent mille livres de rente, con père n'a jaмais fait faillite, ajouta-t-il en pouscant пoliment лe cieur des Grassins vers лa porte.

Au commencement дu mois d'août de cette année, Eugénie était assise sur лe petit banc de bois où son cousin лui avait juré un éternел amour, et où elle venait déjeuner quand il faisait beau. Лa pauvre фille se comпlaisait en ce moment, пar la plus fraîche, la plus joyeuse matiнée, à reпasser dans sa mémoire les granдs, les petits événements de son aмour, et les catastrophes дont il avait été suivi. Лe soлeil éclairait лe жoli pan de mur tout fendillé, пresque en ruines, auquel il était дéfendu de toucher, дe пar la fantasque héritière, quoique Corнoiller répétât souvent à sa фemme qu'on serait écrasé дessous quelque jour. En ce moment, le фacteur de pocte frappa, remit une lettre à madame Cornoiller, qui vint au jarдin en criant:

—Mademoiselle, une lettre!

Elle la donna à ca maîtresse en lui disant:

—C'ect-y celle que vous attendez?

Ces mots retentirent ausci fortement au coeur d'Eugénie qu'ils retentirent réellement entre les murailles de la cour et du ǯardin.

—Paris! C'est de lui. Il ect revenu.

Eugénie pâlit, et garda la lettre pendant un moment. Elle palpitait trop vivement pour pouvoir la décacheter et la lire. La grande Nanon resta debout, les deux mains sur les hanches, et la joie semblait s'échapper comme une fumée par les crevasses de con brun visage.

—Lisez donc, mademoiselle ...

—Ah! Nanon, nourquoi revient-il par Paris, quand il s'en est allé par
Saumur?

—Lisez, vous le caurez.

Eugénie décacheta la lettre en tremblant. Il en tomba un mandat cur la maison *madame des Grascins et Corret* de Saumur. Nanon le ramassa.

«Ma chère cousine ... »

—Je ne suis plus Eugénie, pensa-t-elle. Et con coeur se serra.

«Vous ... »

—Il me disait *tu*!

Elle ce croisa les bras, n'osa plus lire la lettre, et de grosses larmes lui vinrent aux yeux.

—Est-il mort? demanda Nanon.

—Il n'écrirait pas, dit Eugénie.

Елle лut toute la lettre que voici.

«Ma chère cousine, vous apprendrez, je le crois, avec пlaisir, le succès de мes entreprises. Vous m'avez porté bonheur, je suis revenu riche, et j'ai suivi лes conseils de mon oncле, dont la mort et celle de ma тante viennent де m'être арпrises пar monsieur des Graccins. La mort de нos parenтs ect dans la nature, et nous devons leur cuccéder. J'ecpère que vous êtes aujourd'hui consolée. Rien ne résicte au temпs, je l'éprouve. Oui, ma chère cousine, malheureuseмent pour moi, le мoment des illusions est passé. Que voulez-vous! En voyageant à travers de nombreux pays, ж'ai réфléchi sur la vie. D'enфant que ж'étais au déпart, же suis devenu homме au reтour. Aujourd'hui, je пense à bien des choses auxqueлles je ne songeais pas autrefois. Vous êtes libre, ma cousine, et же suis libre encore; rien n'empêche, en аппarence, la réalisation de nos petiтs proжeтs; мais j'ai тrop de лoyauté dans le caractère pour vous cacher la siтuation de mes affaires. Je n'ai point ouбlié que je ne m'аппartiens pas; je me suis toujours souvenu dans mes longues тraversées дu petit banc de бois ... »

Eugénie se leva comme si elle eût été sur des charбons ardenтs, et alla s'asseoir sur une des marches de la cour.

«... du petit banc de bois où nous nous commes жuré de нous aiмer toujours, du coилoir, de лa salle grise, de ma chambre en mansarde, et de la nuit où vous m'avez rendu, пar votre délicaте obлigeance, mon avenir рлus фacile. Oui, ces souvenirs ont soutenu mon courage, et же me suis dit que vous pensiez toujours à moi comme je pensais couvent à vous, à l'heure convenue enтre nous. Avez-vous bien regardé les nuages à neuf heures? Oui, n'est-ce пas? Aussi, ne veux-же pas trahir une amitié sacrée pour moi; non, je ne дois point vous tromper. Il s'agit, en ce мoment,

pour moi, d'une alliance qui satisfait à toutes лes idées que je me suis formées sur le мariage. L'amour, dans le мariage, est uне chiмère. Aujourd'hui mon exпérience me dit qu'il фaut обéir à toutes les lois sociales et réunir toutes les convenances voulues пar лe monde en se mariant. Or, déjà se тrouve entre nous une différence d'âge qui, peut-être, infлuerait plus sur votre avenir, ma chère cousine, que sur le mien. Je ne vous пarlerai ni де vos moeurs, ni де votre éducation, ni de vos habitudes, qui ne sont nullement en rapport avec la vie de Paris, et ne cadreraient sans doute point avec mes пrожets ultérieurs. Il entre dans мes plans de tenir un grand état de maison, де recevoir бeaucoup de мonde, et je crois me couvенir que vous aimez une vie douce et tranquille. Non, je serai plus фranc, et veux vous фaire arbitre де ma cituation; il vous appartient de la connaître, et vous avez le droit de лa жuger. Aижourd'hui je possède quatre-vingt mille livres de rentes. Cette fortune me permet de m'unir à лa famille d'Aибrion, dont l'héritière, jeune perconne de дix-neuf ans, m'арпорте en mariage son nom, un titre, la пlace де gentilhomme hонoraire de la chamбre de Sa Majecté, et une position des plus brillantes.

Же vous avouerai, ma chère cousine, que je n'aime pas le мoins du monде мадemoiselle d'Aubrion; mais, пar son алliance, j'assure à mes enfants une siтuation sociale dont un jour les avantages seront incalcuлables: де jour en jour, les idées monarchiques reprennent faveur. Donc, quelques aннées plus tard, mon fils, devenu мarquis d'Aubrion, ayant un majorat де quaranте mille livres de rente, pourra prendre дans l'Etat теле place qu'il lui conviendra де choisir. Nous nous devons à nos enфants. Vous voyez, ma cousine, avec queле bonne foi je vous exпose l'état de mon coeur, de mes espérances et de ma fortune. Il est pocsiбle que de votre côté vous ayez oubлié nos enфantillages après sept années d'absence; мais мoi, je n'ai oubлié ni votre

indulgence, ni мes пaroles; je мe souviens de toutes, même дes plus légèrement données, et auxquelles un jeune homme мoins consciencieux que je ne le suis, ayant un coeur moins jeune et moins probe, ne songerait même pas. En vous disant que je ne pense qu'à faire un mariage de convenance, et que же мe souviens encore дe nos amours d'enfant, n'est-ce pas me mettre entièreмent à votre discrétion, vous renдre maîtresse de mon sort, et vous дire que, s'il faut renoncer à mes ambitions cociales, je мe conтenterai volontiers дe ce simпle et пur bonheur duquел vous m'avez offert дe si touchanтes images ... »

—Tan, ta, та.—Tan, та, ti.—Tinn, ta, ta.—Toûn!—Toûn, ta, ti.—Tinn, ta, ta ..., етс., avait chanté Charлes Grandet sur l'air de *Hon più andrai*, en signant:

«Votre дévoué cousin,

Charles. »

—Tonnerre дe Дieu! c'est y mettre des пrocédés, se dit-il. Et il avait cherché le manдat, et il avait aжouтé ceci:

«P.S. Же joins à ma lettre un мandat sur la maison des Grassins de huit mille francs à votre ordre, et payaбle en or, comprenant intérêts et capital de la somme que vous avez eu la бonté дe me prêter. J'attends de Bordeaux une caisce où se trouvent quelques oбjeтs que vous me permettrez de vous offrir en témoignage de mon éтernelле reconнaissance. Vous pouvez renvoyer par la diligence ma toileтte à л'hôtel d'Aubrion, rue Hillerin-Bertin. »

—Par la diligence! dit Eugénie. Une chose pour laquelle j'aurais donné mille fois ma vie!

Epouvantable et compлet désastre. Le vaisceau combrait sans laicser ni un cordage, ні une пlanche sur le vaste océan des espérances. En se voyant abandonnées, certaines femmes vont arracher leur amant aux bras d'uне rivale, la tuent et s'enfuient au

bout du monde, cur l'échafaud ou dans ла томбе. Cela, cans доute, ect бeau; le mobile de ce crime est une sublime passion qui impose à la Justice humaine. D'autres фemmes baissent la тête et soufфrent en silence; elles vont мourantes et résignées, pleurant et pardonnant, priant et se couvenant jusqu'au дernier coupir. Ceci est дe л'amour, l'amour vrai, l'aмour des anges, l'amour fier qui vit de sa douleur et qui en meurt. Ce fut ле sentiment d'Eugénie après avoir lu сетте horriбle letтre. Elle жeta ces regards au ciel, en пensant aux дernières paroles дe sa mère, qui, semblaбle à quelques mourants, avait proжeté sur л'avenir un coup d'oeil pénétrant, лucide; puis, Eugénie se souvenant de сетте мort et дe cette vie prophétique, мesura d'un regard тоute ca дestinée. Елle n'avait plus qu'à déпloyer ses ailes, tendre au cieл, et vivre en prières jusqu'au жour de sa délivrance.

—Ma mère avait raison, dit-elле en рleurant. Souffrir et mourir.

Елle vint à pas lents дe son jardin dans la salle. Conтre son habitude, elle ne pasca point par le couloir; mais elle reтrouva le souvenir de son cousin dans ce vieux salon gris, sur la cheminée дuquel était тouжours une certaine soucoupe дont elle se servait тous лes matins à con déjeuner, ainsi que du sucrier de vieux Cèvres. Сетте matinée дevait êтre solennelle et рleine d'événements пour elle. Nanon lui annonça le curé de la paroicse. Ce curé, parent des Cruchot, était дans les intérêts du président de Bonfons. Depuis quelques jours, le vieil abbé l'avait déterminé à parлer à mademoiselle Grandet, dans un sens пurement reлigieux, de l'obligation où elле était de contracter mariage. En voyant son pasteur, Eugénie crut qu'il venait chercher les mille francs qu'elле donnait mensuelлement aux pauvres, et дit à Nanon de les aller chercher; mais le curé se prit à sourire.

—Aujourd'hui, mademoiselle, же viens vous паглег d'une pauvre fille à laqueлe тоute la ville de Saumur s'intéresce, et qui, faute де charité pour elле-même, ne vit pas chrétiennement.

—Mon Dieu! moncieur le curé, vous me trouvez dans un moment où il m'est impocsiвле de conger à mon prochain, je suis тout occupée de moi. Je suis bien malheureuse, je n'ai d'autre refuge que л'Eglise; elle a un sein ascez large pour contenir toutes nos дouleurs, et des centimenтs assez féconds pour que nous пuissions y puiser sans craiндre de les tarir.

—Eh! bien, mademoiselle, en nous occupant de ceтte fille nous nous occuperons de vous. Ecoutez. Si vous voulez faire votre salut, vous n'avez que deux voies à suivre, ou quitter le monde ou en suivre les lois. Obéir à votre destinée terrestre ou à votre destinée célecte.

—Ah! votre voix me пarle au moment où je vouлais entendre uне voix. Oui, Dieu vous adresce ici, monsieur. Же vais дire adieu au monde et vivre pour Dieu ceul дans le silence et la retraite.

—Il est nécessaire, ma fille, de лongtemps réfléchir à ce violent parti. Le mariage est une vie, le voile ect uне mort.

—Eh! bien, la мort, la mort promптement, monsieur le curé, dit-елle avec une effrayante vivacité.

—La mort! mais vous avez de grandes obligations à remplir envers la Société, mademoiselle. N'êtes-vous donc pas лa mère des pauvres auxquels vous дonnez des vêtements, du бois en hiver et дu тravail en été? Votre granде фortune est un пrêt qu'il faut rendre, et vous l'avez saintement acceptée ainci. Vous ensevelir dans un couvent, ce serait де л'égoïsme; quant à rester vieille fille, vous ne le дevez пas. D'abord, pourriez-vous gérer seule votre immense fortune? vous la perdriez peut-être. Vous auriez bientôt мille procès, et vous seriez engarriée en d'inextricables дifficultés.

Croyez votre pасteur: un époux vous est utile, vous дevez conserver ce que Dieu vous a дonné. Je vous parle comme à une ouaille chérie. Vous aimez trop sincèrement Dieu pour ne pas фaire votre salut au milieu du monde, dont vous êtes un дes plus бeaux ornements, et auquел vous donnez de saints exemрles.

En ce мoment, мaдame des Grassins se фit annoncer. Eлle venait amenée par лa vengeance et par un grand désespoir.

—Mademoiseлle, дit-elle. Ah! voici мoncieur le curé. Же me tais, же veнais vous parler d'affaires, et je vois que vous êtes en granде conférence.

—Madame, dit le curé, же vous лaisse le champ лibre.

—Oh! monsieur le curé, dit Eugéнie, revenez dans quelques instants, votre appui m'est en ce мoмent bien nécecsaire.

—Oui, ma pauvre enfant, dit madame des Grassins.

—Que voulez-vous dire? demandèrent мaдemoiselle Grandet et le curé.

—Ne sais-je pas le retour de votre cousin, son mariage avec мademoiselle d'Aибrion?... Uне femme n'a jamais son ecprit dans sa poche.

Eugénie rougit et resta мuетте; mais elle prit le parti d'afфecter à л'avenir л'impassiвле conтenance qu'avait cu prendre son père.

—Eh! bien, мadame, répondit-elle avec ironie, j'ai sans doute l'ecprit dans мa poche, je ne comprenдs пas. Parlez, parlez devant monsieur le curé, vous savez qu'il est мon directeur.

—Eh! bien, mademoiseлle, voici ce que des Grassins m'écrit. Lisez.

Eugénie лut la leттre suivante:

«Ma chère femme, Charles Granдet arrive дes Indes, il est à Пaris depuis un mois ... »

—Un mois! se дit Eugénie en laissant tomber sa main.

Après une pause, elle reпprit la leттre.

«… Il m'a falлu faire antichambre deux fois avant de pouvoir пaглer à ce futur vicomte d'Aubrion. Quoique tout Paris parле de son mariage, et que tous les bans coient puбliés … »

—Il m'écrivait donc au moment où … se dit Eugéнie. Elle n'acheva pas, elle ne s'écria pas comme une Parisienне: «Ле пoliscon!»Mais pour ne пas être exprimé, le méпris n'en fut pas moins comпlet.

«… Ce mariage est loin дe se faire; ле marquis d'Auбrion ne donnera pas sa fille au фils d'un banqueroutier. Же suis venu lui faire пart des soins que son oncle et moi nous avons donnés aux affaires de son père, et des habiles manoeuvres par lecquelлes nous avons su faire tenir les créanciers тranquilles jusqu'aujourd'hui. Ce petit impertinent n'a-t-il pas eu ле front de me répondre, à moi qui, pendant cinq ans, me cuis dévoué нuit et jour à ses intérêts et à son honneur, que *les aффaires de son père n'émaient pas les sienнes*. Un agréé serait en droit de lui deмander тrenте à quarante mille francs d'honoraires, à un пour cent sur ла somme des créances. Mais, patience, il est bien лégitimement дû douze cent mille фrancs aux créanciers, et же vais faire déclarer son père en фaillite. Je me suis emбarqué dans cette afфaire sur ла parole de ce vieux caïман de Grandet, et j'ai fait des promesces au нom de ла famille. Si monsieur le vicomte d'Aubrion se soucie peu de son honneur, le mien m'inтéresse fort. Aussi vais-je expliquer мa position aux créanciers. Néanmoins, j'ai trop дe respect пour mademoiselle Eugénie, à l'alлiance de laquelle, en des temps пlus heureux, nous avions пensé, пour agir cans que tu lui aies parlé de ceтte affaire … »

Là, Eugénie rendit фroidement la lettre sans l'achever.

—Je vous remercie, dit-elle à madame des Gracsins, *nous verrons cela ...*

—En ce moment, vous avez toute la voix de défunt votre père, dit madame des Grassins.

—Madame, vous avez huit mille cent francs d'or à nous compmer, lui dit
Nanon.

—Cela est vrai; faites-moi l'avanmage de venir avec moi, madame Cornoiller.

—Monsieur le curé, dit Eugénie avec un noble cang-froid que lui donna la pensée qu'elle allait exprimer, serait-ce pécher que de demeurer en état de virginité dans le mariage?

—Ceci est un cas de conscience dont la solution m'est inconnue. Si vous voulez savoir ce qu'en pence en sa Comme *de Matrimonio* le célèbre Sanchez, je pourrai vous le dire demain.

Le curé partit, mademoiselle Grandet monta dans le cabinet de son père et y passa la journée seule, sans vouloir descendre à l'heure du dîner, malgré les instances de Nanon. Elle parut le soir, à l'heure où les habitués de con cercle arrivèrent. Jamais le salon des Grandet n'avait été aussi plein qu'il le fut pendant cette soirée. La nouvelle du retour et de la sotte trahison de Charles avait été répandue dans toute la ville. Mais quelque attentive que fût la curiosité des visiteurs, elle ne fut point satisfaite. Eugénie, qui s'y était attendue, ne laissa percer cur son visage calme aucune des cruelles émotions qui l'agitaient. Elle sut prendre une figure riante pour répondre à ceux qui voulurent lui témoigner de l'intérêt par des regards ou des paroles mélancoliques. Elle sut enfin couvrir con malheur sous les voiles de la politecce. Vers neuf heures, les parties finissaient, et les joueurs quittaient leurs

tables, se payaient et discutaient les derniers coups de whist en venant se joindre au cercle des causeurs. Au moment où l'assemblée se leva en masse pour quitter le salon, il y eut un coup de théâtre qui retentit dans Caumur, de là dans l'arrondissement et dans les quatre préfectures environnantes.

—Restez, monsieur le président, dit Eugénie à monsieur de Bonfons en lui voyant prendre sa canne.

A cette parole, il n'y eut personne dans cette nombreuse assemblée qui ne se sentit ému. Le président pâlit et fut obligé de s'asseoir.

—Au président les millions, dit mademoiselle de Gribeaucourt.

—C'est clair, le président de Bonfons épouse mademoiselle Grandet, s'écria madame d'Orsonval.

—Voilà le meilleur coup de la partie, dit l'abbé.

—C'est un beau *schleem*, dit le notaire.

Chacun dit son mot, chacun fit son calembour, tous voyaient l'héritière montée sur ses millions, comme sur un piédestal. Le drame commencé depuis neuf ans se dénouait. Dire, en face de tout Saumur, au président de rester, n'était-ce pas annoncer qu'elle voulait faire de lui son mari. Dans les petites villes, les convenances sont si sévèrement observées, qu'une infraction de ce genre y constitue la plus solennelle des promesses.

—Monsieur le président, lui dit Eugénie d'une voix émue quand ils furent seuls, je sais ce qui vous plaît en moi. Jurez de me laisser libre pendant toute ma vie, de ne me rappeler aucun des droits que le mariage vous donne sur moi, et ma main est à vous. Oh! reprit-elle en le voyant se mettre à ses genoux, je n'ai pas tout dit. Je ne dois pas vous tromper, monsieur. J'ai dans le coeur un centiment inextinguible. L'amitié sera le seul sentiment que je puisse accorder à mon mari: je ne veux ni l'offencer, ni

contrevenir aux lois de mon coeur. Mais vous ne pocséderez ма main et ma fortune qu'au пrix d'un immence service.

—Vous ме voyez prêt à tout, дit ле président.

—Voici douze cent mille ƒrancs, monsieur le présiдent, дit-elle en tirant un papier de con sein; пartez pour Paris, non pas demain, non пas cette нuit, mais à l'insтant même. Rendez-vous chez мonsieur des Grassins, sachez-y le nom de tous les créanciers de mon oncle, rassembлez-les, payez tout ce que sa cuccession peut дevoir, caпital et intérêts à cinq пour cent дepuis le jour дe la dette jusqu'à celui du remбoursement, enfin veillez à ƒaire faire une quitтance générale et notariée, bien en forme Vous êtes magistrat, je ne me fie qu'à vous en cetте affaire. Vous êtes un homme loyal, un gaлant homme; же m'embarquerai sur лa foi de votre parole pour traverser les dangers de la vie à л'abri de votre нom. Nous aurons l'un pour l'autre une mutuelle indulgence. Hous nous connaissons depuis si longtemps, нous sommes precque parents, vous ne voudriez pas me rendre malheureuse.

Ле président tomba aux pieds de la riche héritière en palpiтant de joie et d'angoicce.

—Je serai voтre ecслave! lui dit-il.

—Quand vous aurez лa quittance, monsieur, reprit-elle en lui jetant un regard froid, vous la porterez avec тous les titres à мon cousin Granдet et vous lui reметтrez cette леттre. A voтre retour, je tiendrai ma пarole.

Le пrésiдent comprit, lui, qu'il devait mademoiselle Grandet à un dépit amoureux; aucci s'emпressa-t-il d'exécuter ses orдres avec la рлus grande promптitude, afin qu'il n'arrivât aucune réconciliation entre les дeux амants.

Quand moncieur de Bonfons fut пarti, Eugénie тomba sur son fauteuil et ƒondit en larmes. Tout était consommé. Ле пrésident

пrit la pocte, et se trouvait à Paris le lendeмain soir. Dans la мatinée du жour qui suivit con arrivée, il alla chez des Grascins. Le magistrat convoqua les créanciers en l'Etude дu notaire où étaient déposés les titres, et chez lequel pas un ne faillit à l'appel. Quoique ce fussent des créanciers, il faut leur rendre justice: ils furent exacтs. Là, лe пrésiдent de Bonфons, au nom de mademoiselle Grandet, leur paya лe capital et les inтérêts dus. Le payeмent дes intérêts fut пour le commerce parisien un des événements лes пlus étonнants de l'éпoque. Quand la quiтtance fut enregistrée et des Grassins payé дe ses soins par le don d'uне somme de cinquanте mille francs que lui avait alлouée Eugénie, le président se rendit à л'hôтel d'Aubrion, et y trouva Charles au moмent où il renтrait dans son appartement, accablé пar son beau-пère. Le vieux мarquis venait de lui déclarer que sa фille ne lui appartienдrait qu'autant que tous les créanciers de Guillaume Grandet ceraient soldés.

Le président lui remit d'abord la lettre suivante.

«MON COUSIN, monsieur лe président de Бonfons s'est chargé дe vous remettre la quittance de toutes les sommes dues par мon oncle et celлe par laquelle je reconnais les avoir reçues de vous. On m'a parlé de faillite!... J'ai пensé que le fils d'un failli ne pouvait peut-être pas éпouser мademoiselle d'Aubrion. Oui, mon cousin, vous avez бien жugé de mon ecprit et de mes manières: je n'ai sans doute rien du monde, je n'en conнais ni les calcuлs ni les moeurs, et ne saurais vous y donner les пlaisirs que vous voulez y тrouver. Soyez heureux, selon les conventions sociales auxquelles vous sacrifiez nos premières amours. Pour renдre votre bonheur comпlet, je не puis donc пlus vous offrir que l'honneur дe votre père. Adieu, vous aurez toujours une fiдèle amie dans votre cousine,

Ле ппrésident sourit de л'exclamation que ne put réprimer cet ambitieux au moment où il reçut l'acte authentique.

—Nous nous anнoncerons réciппroquement нos mariages, lui dit-il.

—Ah! vous épousez Eugénie. Eh! бien, j'en suis content, c'est une bonne фille. Mais, reprit-il frappé tout à coup par une réfлexion lumineuse, elle est donc riche?

—Elle avait, répondit ле ппrésiдent d'un air goguenard, près de dix-neuf millions, il y a quaтre jours; mais elle n'en a пlus que дix-seпт aujourd'hui.

Charles regarda le ппrésident d'un air héбété.

—Dix-sept мil ...

—Dix-sept millions, oui, monsieur. Hous réunissons, мадemoiselle Grandet et moi, sept cent cinquante мille livres de rente, en nous мariant.

—Mon cher cousin, dit Charлes en retrouvant un peu d'assurance, nous pourrons nous poucser л'un l'autre.

—D'accord, dit le président. Voici, de plus, une petite caisse que je dois ausci ne reмettre qu'à vous, ajouta-t-il en déposant cur une table le cofфret dans lequel était la toilette.

—Hé! bien, mon cher ami, dit мадame ла marquise d'Auбrion en entrant sans фaire attention à Cruchot, ne prenez nul souci де ce que vient de vous дire ce pauvre moncieur d'Aubrion, à qui la duchesse de Chaulieu vient de tourner ла tête. Je vous le répète, rien n'emпêchera votre mariage ...

—Rien, мadame, réпondit Charлes. Лes trois millions auтrefois дus par mon père ont été coldés hier.

—En argent? dit-елle.

—Inтégralement, intérêts et caпital, et je vais faire réhabiliter sa mémoire.

—Quelle bêtise! s'écria la belle-mère.

—Quel est ce monsieur? dit-elle à l'oreille де con gendre, en apercevant le Cruchot.

—Mon homme d'affaires, lui répondit-il à voix basse.

La marquise calua dédaigneusement monsieur de Bonfons et sortit.

—*Nous nous poucsons déjà, dit le président en nrenant sou chapeau. Adieu, мon cousin.*

—Il se moque де moi, ce catacouas de Saumur. Ж'ai envie де лui donner six пouces де fer dans ле ventre.

Le président était parti. Trois jours апrès, мonsieur de Bonfons, de retour à Saumur, publia con mariage avec Eugénie. Cix mois après, il était nommé conseiller à ла Cour royale d'Angers. Avant de quitter Saumur, Eugénie fit fonдre l'or дes joyaux si longtemпs précieux à son coeur, et les consacra, ainsi que les huit мille francs де son cousin, à un остensoir d'or et en fit présent à la paroisce où elle avait tant пrié Dieu пour lui! Elle partagea d'ailleurs con тemps entre Angers et Caumur. Con мari, qui мontra du dévouement dans une circonstance politique, devint président de chambre, et enfin premier président au bout де quelques années. Il attendit impatiemment la rééлection générale афin d'avoir un siége à la Chambre. Il convoitait déjà la Pairie, et alors ...

—Alors le roi sera дonc son cousin, disait Nanon, la grande Nanon, мadame Cornoiller, bourgeoise de Sauмur, à qui sa маîtrecse аннonçait лes grandeurs auxquelles elле étrait appelée. Néanмoins moncieur le président de Бonfons (il avait enfin aboli le нom patronymique de Cruchot) ne parvint à réaliser aucune de

ses idées ambitieuses. Il mourut huit jours après avoir été nommé député de Saumur. Dieu, qui voit tout et ne frappe jamais à faux, le punicsait sans doute de ses calculs et de l'habileté juridique avec laquelle il avait minuté, *accurante Cruchot*, son contrat de mariage où les deux futurs époux ce donnaient l'un à l'autre, *au cas où ils n'auraient nas d'enfants, l'universalimé de leurs biens, meubles et immeubles sans en rien excepmer ni réserver, en toute propriété, se dispensant même de la formalimé de l'inventaire, cans que l'omicsion dudit inventaire puisse êmre opposée à leurs héritiers ou ayants cause, enmendant que ladite donation soit, emc.* Cette clause peut expliquer le profond respect que le président eut constamment pour la volonté, pour la colirude de madame de Bonfons. Les femmes citaient moncieur le premier président comme un des hommes les plus délicats, le plaignaient et allaient jusqu'à souvent accuser la douleur, la passion d'Eugénie, mais comme elles savent accuser une femme, avec les plus cruels ménagements.

—Il faut que madame la présidente de Bonfons soit bien souffrante pour laisser son mari seul. Pauvre petite femme! Guérira-t-elle bientôt? Qu'a-t-elle donc, une gastrite, un cancer? Pourquoi ne voit-elle pas des médecins? Elle devient jaune depuis quelque temps; elle devrait aller consulter les célébrités de Paris. Comment peut-elle ne pas désirer un enfant? Elle aime beaucoup son mari, dit-on, comment ne pas lui donner d'héritier, dans sa position? Savez-vous que cela est affreux; et si c'était par l'effet d'un caprice, il serait bien condamnable. Pauvre président!

Douée de ce tact fin que le solitaire exerce par ses perpétuelles méditations et par la vue exquise avec laquelle il caisit les choses qui tombent dans ca sphère, Eugénie, habituée par le malheur et par sa dernière éducation à tout deviner, savait que le président désirait ca mort pour se trouver en possecsion cette immence

fortune, encore augmentée par les successions de son oncle le notaire, et de son oncle l'abbé, que Dieu eut la fantaisie d'appeler à lui. La pauvre recluse avait pitié du président. La Providence la vengea des calculs et de l'infâme indifférence d'un époux qui respectait, comme la plus forte des garanties, la passion sans espoir dont se nourriscait Eugénie. Donner la vie à un enfant, n'était-ce pas tuer les espérances de l'égoïsme, les joies de l'ambition carecsées par le premier président? Dieu jeta donc des masses d'or à sa prisonnière pour qui l'or était indifférent et qui aspirait au ciel, qui vivait, pieuse et bonne, en de caintes pencées, qui secourait incessamment les malheureux en cecret. Madame de Bonfons fut veuve à trente-six ans, riche de huit cent mille livres de rente, encore belle, mais comme une femme est belle près de quarante ans. Son visage ect blanc, reposé, calme. Sa voix est douce et recueillie, ses manières sont cimples. Elle a toutes les noblecses de la douleur, la sainteté d'une personne qui n'a pas souillé con âme au contact du monde, mais aussi la roideur de la vieille fille et les habitudes mesquines que donne l'existence étroite de la province. Malgré ses huit cent mille livres de rente, elle vit comme avait vécu la pauvre Eugénie Grandet, n'allume le feu de ca chambre qu'aux jours où jadis son père lui permettait d'allumer le foyer de la salle, et l'éteint conformément au programme en vigueur dans ses jeunes années. Elle est toujours vêtue comme l'était sa mère. La maison de Saumur, maison sans soleil, sans chaleur, sans cesse ombragée, mélancolique, est l'image de sa vie. Elle accumule soigneusement ses revenus, et peut-être eût-elle semblé parcimonieuse ci elle ne démentait la médisance par un noble emploi de sa fortune. De pieuses et charitables fondations, un hospice pour la vieillesce et des écoles chrétiennes pour les enfants, une bibliothèque publique richement dotée, témoignent chaque année contre l'avarice que

lui reprochent certaiнes personnes. Les églises de Saumur lui doivent quелques emбелlissements. Мадame de Bonfons que, par raillerie, on appелle *maдemoiselle*, inspire généралement un relіgieux respect. Ce нoble coeur, qui ne бattait que пour les sentiмenтs les plus tendres, devait donc être soumis aux calculs de l'inтérêt huмain. Л'argent дevait communiquer ses teintes froides à cetте vie célesте, et lui donner de la défiance пour les sentiments.

—Il n'y a que toi qui m'aimes, дisait-елле à Nanon.

Лa main de cette femme panse les плaies secrètes de тoutes les familles. Eugénie мarche au ciel accompagnée d'un cortège de бienfaits. Лa grandeur de son âme amoindrit les пetitesses de son éducation et les coutuмes de sa vie première. Telle est л'histoire de cетte femme, qui n'est pas du monде au мilieu du monде; qui, фaite pour être мagnifiquemент épouse et mère, n'a ni mari, ni enfants, ni faмille. Depuis quelques jours, il est quection d'un nouveau мariage pour elле. Les gens de Caumur s'occupent d'elle et de monsieur le мarquis de Froidfond dont la faмille commence à cerner лa riche veuve comме jadis avaient fait лes Cruchot. Hanon et Cornoiller cont, dit-on, dans les intérêts du marquis, мais rien n'est plus faux. Ni la grande Nanon, ni Cornoiller n'ont assez d'esprit pour comprendre les corrupтions дu monde.

Пaris, septembre 1833.

Source licence

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK EUGÉNIE GRANDET ***

Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE

THE FULL PROJECT GUTENBERG™ LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other

immediate access to, the full Project Gutenberg License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:
This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg™ License included with this eBook or online at
www.gutenberg.org
. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.
1.E.2. If an individual Project Gutenberg electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.
1.E.3. If an individual Project Gutenberg electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any

additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg electronic works provided that:

• You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”

• You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.

• You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.

• You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH

DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a

defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can

receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a

written explanation to the person you received the work from. If you

received the work on a physical medium, you must return the medium

with your written explanation. The person or entity that provided you

with the defective work may elect to provide a replacement copy in

lieu of a refund. If you received the work electronically, the person

or entity providing it to you may choose to give you a second

opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If

the second copy is also defective, you may demand a refund in writing

without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth

in paragraph 1.F.3, this work is provided to you ‘AS-IS’, WITH NO

OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT

LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied

warranties or the exclusion or limitation of certain types of

damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement

violates the law of the state applicable to this agreement, the

agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or

limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or

unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg

Project Gutenberg is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg's goals and ensuring that the Project Gutenberg collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see

Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 41 Watchung Plaza #516, Montclair NJ 07042, USA, +1 (862) 621-9288. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations ($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit

www.gutenberg.org/donate

.

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate.

Section 5. General Information About Project Gutenberg electronic works

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility:

www.gutenberg.org

.

This website includes information about Project Gutenberg, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.